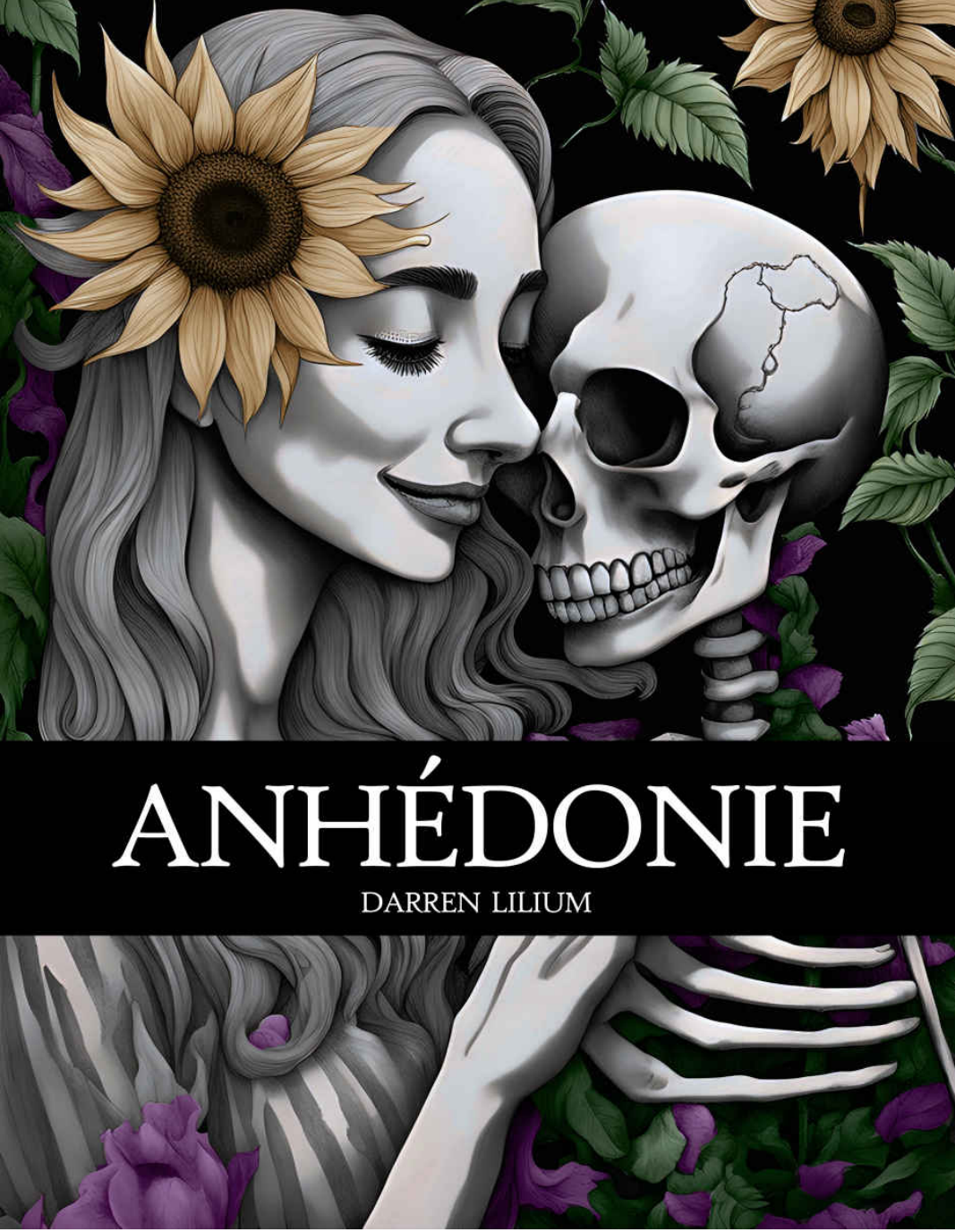
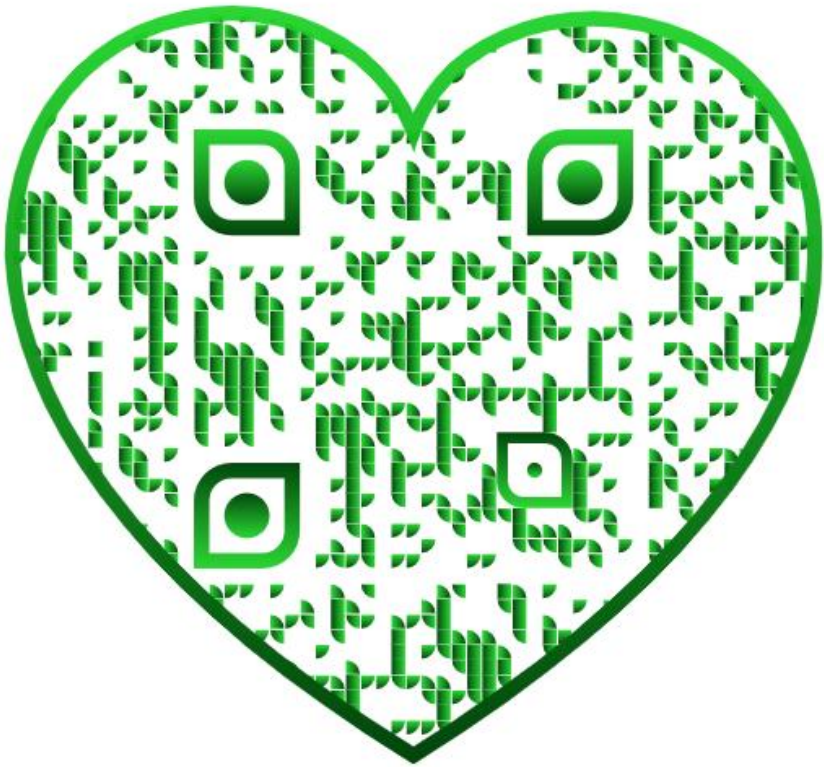
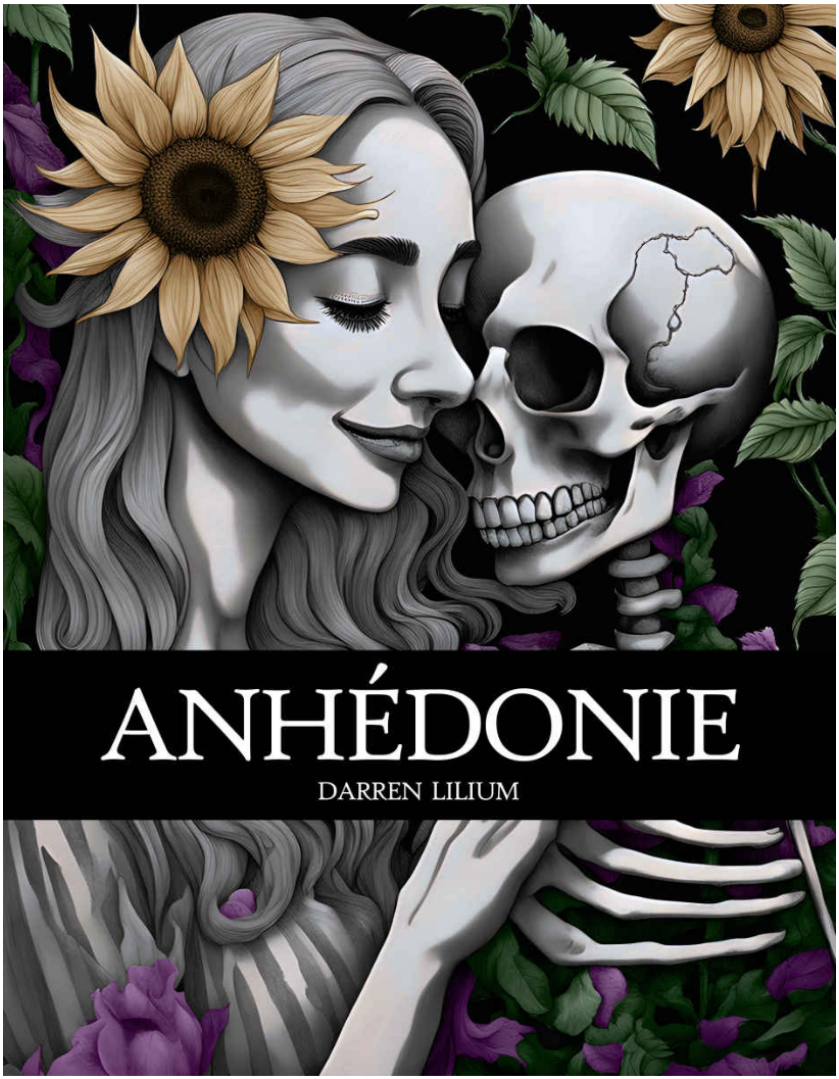


ANHÉDONIE

DARREN LILIUM





ANHÉDONIE

DARREN LILIUM

Ce livre est dédié à ma mère et à ma femme
Vous avez toujours su trouver la lumière
Où d'autres n'y verraient que l'obscurité.

DARREN LILIUM

A N H É D O N I E

ROMAN

ANHÉDONIE

Anhédonie (n.f.)

Incapacité à ressentir du plaisir ou de la satisfaction, même dans des situations qui devraient normalement être agréables. Symptôme souvent associé à des troubles de l'humeur tels que la dépression.

Les tournesols dansent l'harmonie de la lumière,
Soleil éclatant, ténèbres évitant, comme une prière,
Et viendra toujours le temps où je déposerai,
Dans ta main cette fleur que j'aurai découpée,
Pour que ta lumière la fasse vivre pour l'éternité.

Il y a des questions dans la vie qui ne sont pas faites pour avoir de réponses, ou du moins, de réponses que nous ne souhaitons pas entendre. Régulièrement, par association de nos expériences passées par celles que nous faisons dans le présent, nous évitons de nous mettre volontairement dans des situations où nous serions déséquilibrés, mal à l'aise ou voire, en danger. Cette réalité en est de même avec notre esprit. Prenez par exemple la divination, et tout particulièrement le tirage de cartes de Tarot. Lorsqu'une personne se rend chez un médium pour en apprendre un peu plus sur son avenir, cette même personne ne vient pas uniquement avec des questions, mais emporte avec lui une énorme valise sur laquelle il écrit en lettres majuscules blanches : ATTENTES.

— Vous êtes en train de me dire que je viens ici pour me faire tirer les cartes ? demanda la femme qui était allongée dans le sofa et dont la voix laissait paraitre un soupçon d'incompréhension.

— Bien sûr que non, reprit la psychiatre. Je vais finir mon explication et vous comprendrez où je veux en venir. Donc je disais que nous avions toutes et tous des attentes. Dans le cas de figure du médium et de son client, son dernier à des questions, soit bien précises, soit plutôt générales comme « Je vais mourir quand » ou « Est-ce que ma femme me trompe ». À votre avis, par exemple, pour la question de la date présumée de sa mort, le client n'a-t-il pas une certaine attente vis-à-vis de la réponse apportée par le médium via ses cartes ?

La jeune femme haussa les épaules, non pas par inintérêt, mais par la certitude que la réponse était évidente.

— Bah, le plus tard possible non ?

— À fortiori, oui. Le client a envie d'entendre qu'il vivra encore longtemps, ou qu'il y a une solution pour qu'il puisse assurer sa longue survie. Dans le cas de la tromperie de son épouse, là, les attentes sont plutôt personnelles. Peut-être souhaite-t-il que le médium lui confirme la tromperie de sa femme et ainsi valider ses doutes ? Ou au contraire, préfère-t-il se rassurer et retrouver la confiance de sa femme ?

Lassée, la patiente ouvrit les yeux et se redressa. La psychiatre

lisait parfaitement l'agacement qui s'était installé tout le long de cette conversation et elle avait prévu cette réaction depuis le début. C'est pourquoi la réflexion de la femme lui dessina seulement un petit sourire qu'elle ne cacha pas.

— Écoutez, je ne vois pas le rapport avec mes problèmes. Je pense que je vais y aller, je…

— Puis-je au moins terminer mon explication ? Et à la fin, si vous souhaitez toujours partir, je vous promets même de vous rembourser votre séance, si c'est toujours votre envie.

En un instant, l'intérêt de la patiente s'éveilla et elle se réinstalla dans le sofa, le dos bien droit contre le dossier, prête à partir dès que cette *escroc* achèverait son *blabla*.

— À votre avis, que se passerait-il si le médium annonçait à son client qu'il allait mourir dans 1 mois ? Ou si ce client voulait confirmer la tromperie de sa femme, mais qu'on lui apprend qu'elle n'a jamais trompé ni même imaginé un seul instant trompé son mari ?

— Le client sera déçu, fit-elle en fronçant les sourcils.

— Exactement. Alors à votre avis, si j'annonce moi-même à l'un de mes patients qu'il n'est pas atteint de la névrose qu'il pense être atteint depuis tellement d'années qu'il s'agit d'une réalité bien imprimée dans la personnalité de ce patient. Comment penserez-vous que mon patient réagirait ?

Là, elle n'apporta ni de réponse ni de haussement d'épaules. Son regard était plongé dans celui de la psychiatre. Elle comprenait très bien où cette dernière essayait d'en venir, et elle n'aimait pas ça, pourtant, elle ne trouvait rien pour se défendre.

— Mon patient se défendrait immédiatement, reprit la docteure, il négocierait avec moi, juste pour que je valide ses attentes. Prenons l'hypersensibilité à notre époque. Si je confirmais l'hypersensibilité de tous les patients qui franchissaient ma porte en prétendant être hypersensibles, j'aurais plus de deux tiers d'entre eux qui le serraient. Il en est de même pour vous Jasmine.

La prononciation de son prénom lui dressa les poils des bras et un long frisson lui traversa la colonne. Son dos se raidit, elle se replaça sur le sofa, non pas par inconfort physique, mais par l'inconfort de la situation où elle se trouvait. Néanmoins, la psychiatre gardait son sourire, qui était doux et empathique.

— Vous n'êtes pas bipolaire, et je comprends que vous puissiez le croire, mais ce n'est pas une réalité. Ou du moins, il s'agit uniquement de la réalité que vous espérez entendre de ma part. Maintenant, soyons honnêtes l'une envers l'autre. Quelles sont les

réelles causes de vos comportements ?

La psychiatre avait refermé son étau sur sa patiente, à qui deux uniques choix se présentaient désormais : affronter la réalité même si cette dernière n'était pas désirée ou fuir. Les yeux de Jasmine jonglèrent dans la pièce, cherchant comme une fenêtre de sortie dans le petit bureau à la décoration très épurée. Elle scruta un instant le lierre rampant et artificiel du mur derrière la psychiatre, puis la grande baie vitrée sur sa propre droite où elle pouvait contempler le vieux centre-ville de Châteauroux en contrebas. Entre Jasmine et la femme qui semblait l'avoir si bien cernée, il n'y avait qu'une table basse ronde où la tasse vide de thé noir de Jasmine reposait. La psychiatre n'avait pas touché au sien de la séance. Le sofa vert qui soutenait le poids de la tristesse et des troubles de centaines de patients n'offrit non plus aucune solution à la jeune femme qui jeta pour finir un long regard vers la porte de sortie qui se trouvait derrière elle.

— Vous n'êtes pas obligée de me répondre Jasmine, rassura avec une profonde sollicitude la psychiatre tout en se levant avant de se diriger vers la porte d'entrée. Nous pouvons nous arrêter là et comme promis, je peux vous rembourser cette séance si…

— Mon mari me bat.

Lâchant la poignée de la porte d'entrée qu'elle venait tout juste d'attraper, la doctoresse se retourna. Elle ne prononça aucune parole pour donner suite à cette tragique déclaration de Jasmine. Elle rendit uniquement son regard à la pauvre femme, retourna vers sa chaise et d'un simple geste de la tête, l'invita à approfondir. Jasmine avait fait le premier pas, celui qui était le plus dur, le plus éprouvant, et maintenant qu'elle avait commencé à marcher, elle se mit à courir pour raconter ses peines, ses malheurs et ses larmes. Tout le long, la psychiatre l'écoutait, sans jamais lui couper la parole, sans jamais essayer de la rectifier, et était devenue l'oreille que Jasmine cherchait depuis tant d'années. Et lorsque la femme battue s'en alla une demi-heure plus tard, elle souriait en dessous de ses joues trempées.

— Merci docteure, fit Jasmine en serrant la main de la psychiatre, merci pour tout.

— On se voit la semaine prochaine Jasmine, n'oubliez pas tout ce que nous nous sommes dit.

Elle retourna alors dans son bureau, c'était le dernier rendez-vous de sa journée. Elle se retourna pour prendre sa tasse de thé froid comme elle l'aimait et alla jusqu'à sa baie vitrée. A l'horizon, elle pouvait apercevoir derrière le clocher de l'église Notre-Dame un soleil timide qui rejoignait son drapé. Au pied du magnifique édifice, elle

remarqua Jasmine qui rejoignait doucement sa voiture, les épaules bien moins lourdes qu'elles ne l'étaient à l'arrivée.

Heureuse d'avoir pu apporter, ne serait-ce qu'une simple petite heure de réconfort, à une âme en détresse, Claire sentait son cœur se réchauffer alors que cette belle journée venait de s'achever.

La Docteure Lumière avait encore réussi à dessiner un sourire.

1.

L'eau de la fontaine Napoléon s'écoulait dans une danse enchanteresse, caressant les courbes de la pierre avec grâce. Claire n'arrivait pas à détourner les yeux de ce spectacle aquatique pourtant banal, l'eau ayant ce pouvoir sur elle et son cœur. Chaque gouttelette scintillait sous la lumière du jour, créant des reflets dansants sous un magnifique soleil au début d'un automne à la chaleur clémente. Le murmure mélodieux de l'eau en mouvement emplissait l'air de la place d'une douce symphonie, apportant fraicheur et sérénité à ceux qui prenaient le temps de s'arrêter pour savourer la beauté qui se présentait.

La psychiatre était absorbée par la fontaine alors qu'elle attendait, assise sur son rebord. Il lui semblait avoir lu, était-ce dans une revue scientifique ou dans un livre ésotérique (elle opta plutôt pour ce genre de littérature), que chaque personne avait un élément qui lui était propre. La terre, le feu, l'air et l'eau, tout le monde avait un élément majeur qui pouvait agir sur lui, un peu comme une couleur préférée, ou une musique capable de nous traverser. Sans aucun doute, et cela, depuis son plus jeune âge, Claire était bercée par l'eau et ses dérives. D'ailleurs, son activité préférée parmi toutes celles qu'elle aimait restera la lecture au bord d'une rivière dont le courant berce les tympans.

— Claire ! l'interpela une voix dissimulée à travers le bruit de la fontaine. Youhou, Claire !

L'appelée secoua la tête pour revenir à elle et leva les yeux pour apercevoir une jeune femme rousse qui lui offrait un sourire taquin. Sous ce sublime soleil de fin septembre, la crinière flamboyante d'Annie resplendissait, ses boucles rousses semblables à des flammes valsaient avec le vent. Si la fontaine était une fée de l'eau alors Annie était une véritable reine du feu, c'est ce que Claire pensa au moment même où elle remarqua son amie à côté d'elle. Le regard pétillant d'Annie remplissait toujours le cœur de Claire d'une chaleur immense. Il révélait une malice espiègle, une lueur de mystère qui captivait quiconque croisait son chemin. Mais ce que Claire aimait le plus chez la jeune rouquine, c'étaient ses deux fossettes qui se creusaient lorsqu'elle esquissait un sourire en coin, dévoilant un charme irrésistible teinté d'une pointe de provocation.

Sans vraiment s'en rendre compte, la fontaine n'existait plus désormais. Il n'y avait plus que la reine de feu dans le regard de Claire et même autour de sa silhouette, la ville semblait s'effacer dans l'espace et avec le temps.

— Bah alors ? Recommença Annie en posant sa main sur l'épaule de la psychiatre, tu as jeté ta langue dans la fontaine et fait un vœu ? Tu sais que ça ne marche qu'avec les pièces, hein ?

— T'es con, parvint à répondre finalement Claire en se levant, j'étais juste perdue dans mes pensées.

— Tiens, comme c'est étonnant ! se moqua Annie en donnant un petit coup d'épaule à son amie. Toi, dans la lune ? Pourtant ça n'arrive jamais !

— Ne te moque pas !

Mais Annie avait ses raisons de la charrier. Claire était presque toujours dans ses songes, hormis lorsqu'elle recevait un patient dans son cabinet. Elle était un peu une voyageuse aux frontières de la réalité, l'esprit vagabond qui se perdait dans les dédales de ses pensées les plus fantaisistes. Pour elle, chaque instant était une opportunité d'explorer des mondes imaginaires, traversant des contrées oniriques qu'elle seule pouvait explorer. Depuis toute petite, elle n'avait plus les pieds sur Terre, et la seule ancre qu'elle avait trouvée pour s'amarrer à la réalité était de se gaver de connaissances et de culture générale. Chaque sujet y passait, allant de la mécanique automobile (même si elle n'en était pas vraiment très amatrice) jusqu'à l'astrophysique (dont elle raffolait). Elle était la *câblée désorbitée* comme la surnommait l'un de ses professeurs au lycée, celle qui savait tout sur le monde qui l'entourait, mais qui n'y habitait plus depuis longtemps.

— Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vues, souleva Annie un peu timide, j'avais l'impression que tu voulais plus me voir.

Claire la regarda du coin des yeux, perplexe. Elle avait suivi un conseil qu'elle avait lu, dans un article d'un magazine pseudo sociopsychologique, que si on mettait un peu de distance avec un objet de convoitise, ce dernier reviendrait vers nous, presque comme aspiré. La fameuse règle du « Suis-moi, je te fuis ». Elle avait donc mis un peu de distance entre elle et Annie, mais comme cette dernière ne lui donnait pas de nouvelle, elle pensait que ce conseil était complètement bidon. Pourtant, dans cette dernière remarque, Annie semblait avoir été impactée par cette prise de distance. Claire s'en satisfit intérieurement tout en cachant sa véritable joie à son amie.

— Non, non, excuse-moi, j'avais juste beaucoup de boulot et je n'ai fait que procrastiner, je n'ai pas pris le temps de t'envoyer un message. Sorry !

— T’inquiète, après tout, tu es la fameuse Docteure Lumière ! Celle qui arrive à illuminer les visages, même les plus soooooombres ! fit Annie en maintenant la dernière syllabe comme si elle jouait dans une pièce de théâtre.

— T’es con.

Pourtant, Claire pouffa. Tout ce que disait Annie était drôle et la psychiatre mangeait chacune de ses paroles. Les deux femmes s’échangèrent un sourire, un peu complice, un peu gêné, avant d’arriver devant la porte du bar où elles se retrouvaient chaque fois. Quand Annie passa la première en balançant ses cheveux devant Claire, la Docteure Lumière comprit qu’il n’y avait pas qu’elle qui avait le pouvoir d’illuminer le monde des autres.

1.1

L’odeur du thé noir au jasmin fumait et libérait un arôme aux notes de miel et de fleurs dans la salle. Cela faisait à peu près dix minutes qu’Annie racontait ses dernières aventures du boulot, toujours aussi dérangeantes que passionnantes. Annie était ce qu’on appelait vulgairement un croquemort, ce qui signifiait tout simplement qu’elle travaillait dans des pompes funèbres. Était-ce cet emploi si sombre qui lui donnait une personnalité si lumineuse ? Constamment à rire et à prendre le bon côté de la vie ? Claire le supposait, mais elle essayait de ne pas analyser le comportement de la jeune rousse qui lui plaisait tant.

— … tous les doigts mangés par les rats ! racontait Annie avec passion avant de prendre une gorgée de son thé. Il restait que les phalanges au bout des mains. Tu aurais dû voir ça !

— Oh tu sais, me le raconter c’est déjà suffisant, j’arrive très bien à me l’imaginer.

— Tu devrais passer au boulot un de ses quatre, je suis sûr que tu aimerais bien !

— Et que dirait ton patron ?

— C’est moi le patron, donc il sera d’accord.

Cela faisait environ deux ans qu’Annie avait racheté sa boite et avait ainsi accompli son rêve. Claire ne se rappelle pas avoir été aussi fière pour quelqu’un d’autre que ce jour-là.

— Et toi du coup, tu vois toujours des cas à ton cabinet ?

— Oh que oui !

— Ça te passionne toujours autant ?

— Autant que tu aimes tes morts, répliqua mesquinement Claire.

— C'est vraiment bizarre dis comme ça. T'es vraiment bizarre.

— C'est pour ça que tu m'adores.

— Ce n'est pas faux… mais non sans blague Claire ! Tu n'as pas quelques petites anecdotes croustillantes ? Genre, un peu comme moi avec mes doigts squelettiques ?

La psychiatre avait vraiment envie de satisfaire son amie, à un point où elle luttait intérieurement pour ne pas succomber. C'était presque un besoin, celui de partager ces vérités dissimulées qui étaient bâillonnées par le devoir sacré de confidentialité. Les mots qu'elle retenait en elle résonnaient comme des échos étouffés, murmurant des histoires inexprimées qui la hantaient, prisonnières par serment. Ne pouvait-elle pas juste raconter quelques passages, ceux qui n'arrivent pas à quitter son esprit lorsqu'elle essaye de s'endormir le soir ? Pourtant, elle haussa les épaules, esquiva un rictus désolé et déclina l'invitation.

— Je ne peux pas, tu le sais très bien Annie.

— Ce n'est pas drôle, moi non plus je ne suis pas censée te dire tout ça, hein, mais je sais bien que tu ne vas pas t'amuser à le répéter sur tous les toits.

La psychiatre se mordit la lèvre inférieure et Annie comprit qu'elle avait touché juste avec sa dernière remarque. La Docteure Lumière attrapa sa tasse, avala une gorgée de thé bien trop chaude pour être savoureuse et laissa tomber ses épaules en soupirant.

— Tu as gagné, quelques anecdotes alors.

—Yes ! célébra Annie en serrant son poing comme si elle venait de marquer un but lors d'un match de foot. Les plus sombres secrets de Claire, en avant-première !

— Pour ne pas changer, t'es con, fit Claire avant de baisser d'un ton. Et hors de question que je te raconte ça ici, y a trop d'oreilles indiscrètes.

— Pourquoi pas chez toi ? Tu sais, l'endroit où je ne suis jamais allée en quatre ans d'amitié !

— C'est juste que…

— C'est trop petit et que c'est le bordel, oui je sais. Aller, une pierre deux coups !

Contre toute attente, Claire céda en hochant la tête. Elle avait

refusé depuis tant d'années, trop effrayée de montrer son intimité, mais si c'était avec Annie, elle était prête à passer le cap.

— Sérieux ?! s'étonna vraiment Annie en écarquillant les yeux.

— Ce soir, vingt heures, je t'enverrai l'adresse.

Et comme si le monde n'existait pas, Annie se leva en hurlant sa joie avant d'effectuer ce qu'elle nommait la danse de la victoire, qui consistait simplement à se dandiner de haut en bas, les mains devant la poitrine.

Claire ne savait plus où se mettre, mais elle retomba amoureuse, encore une fois.

1.2

Ce n'était pas que l'appartement était véritablement petit, mais plutôt que la personne qui y habitait accumulait beaucoup de trop de choses pour que le tout puisse tenir convenablement. Annie découvrait l'antre de son amie, fascinée. Dans cet appartement, les murs semblaient rétrécir sous le poids des trésors littéraires accumulés au fil du temps. Chaque recoin était une invitation à l'évasion et à l'apprentissage, une immersion dans un univers où les livres s'empilaient en tours vertigineuses, débordant de connaissances et d'aventures inexplorées. Contre un mur au papier peint dépassé, les magazines s'entassaient en montagnes colorées, tels les gardiens de l'actualité passée, témoins muets des époques révolues ou des théories incongrues. Outre les livres et œuvres littéraires en tout genre, Annie remarqua la décoration qui trônait ici et là dans l'appartement. Mélange éclectique de styles et d'époques, celle-ci donnait à l'espace une atmosphère bohème et chaleureuse, où chaque objet racontait une histoire. Ne restait plus que les diverses plantes trouvant leur place comme elles le pouvaient pour survivre, telles des iles dans un océan d'objets et de papier. Pour la plupart sans fleurs, elles apportaient une touche de vie et de fraicheur à l'ensemble, équilibrant l'effervescence des collections par leur aspect verdoyant.

Chaque pas dans ce dédale d'objets et de connaissances offrait une plongée dans un univers où le temps semblait suspendu, où chaque élément, malgré le désordre, avait sa place, son histoire et contribuait à l'harmonie singulière de ce lieu où culture et nature se mêlaient en une symbiose étonnante.

— Et bah…, parvint seulement à dire Annie alors que ses yeux jonglaient de gauche à droite.

— C'est pour ça que je ne t'ai jamais fait venir, j'ai honte.

C'était la simple vérité. Cet appartement était un peu le reflet de l'âme de la psychiatre et elle, dont le travail était de découvrir la véritable nature des gens, était effrayée que l'on dévoile la sienne.

Claire s'activait, déplaçait des piles de livres qui supportaient des petits fossiles de dinosaures de l'autre côté de la pièce, ce qui ne changeait rien à la place disponible. Elle parvint finalement à dégager sa table basse, débarrassant les derniers ouvrages qu'elle lisait, ceux qui attendaient que l'on vienne corner le coin de leur page, ainsi qu'un vase où six tournesols bientôt fanés trônaient majestueusement. La place désormais libre, d'un geste presque trop cordial, Claire invita Annie à prendre place sur le canapé.

— Une psychiatre qui m'invite à me mettre sur son sofa, plaisanta Annie en s'installant, je vais repartir d'ici avec une ordonnance d'antidépresseur et des valises sous les yeux parce que j'aurai trop chialé.

— Je ne travaille jamais pour les amis et les connaissances, répondit Claire sérieusement alors qu'elle s'éclipsait dans la cuisine pour aller chercher une bouteille de vin rouge et deux verres.

— C'est bien dommage, j'aurais pu avoir des réducs ! En tout cas, j'adore ton appartement, c'est tout toi !

— De quoi ? Le bordel, l'accumulation d'inutilité et le manque d'espace ? Je ne sais pas comment je dois le prendre.

— Pour un compliment. J'aime bien.

Claire rougit dans la cuisine alors qu'elle s'affairait à déboucher la bouteille, contente de ne pas avoir été en face de son amie à ce moment-là. Le *POP !* du bouchon fût félicité par l'invitée dans le salon et secouant la tête pour reprendre son sang-froid, le Docteure Lumière s'élança dans la salle à vivre. Le croquemort était étalé, comportement presque trop masculin pour une si belle fille, mais qui lui allait si bien. Claire en déduisit qu'Annie se sentait à l'aise. Elle sourit à cette nouvelle victoire avant de s'installer auprès de la cause des arythmies de son cœur.

— Essayerais-tu de me souler ? demanda froidement Annie en plissant les yeux.

— Je n'ai pas besoin d'essayer, répliqua Claire sans se faire avoir par le jeu de son amie, tu y arrives très bien toute seule.

— Ouais, j'avoue.

Elles trinquèrent et burent chacune une gorgée. La chaleur de l'alcool sembla réchauffer les joues de Claire qui savourait les notes de raisins et de fruits rouges en arrière-gout.

— Bon, attaqua sans attendre Annie en posant son verre, je ne suis pas venu pour bouquiner moi !

— Tu ne perds pas le nord toi. Des anecdotes, hein ? Bon, voyons, par quoi commencer… Il y avait ce type que j'ai suivi au tout début, je venais juste d'arriver à Châteauroux. Un truc de cul, j'étais gênée, pourtant je me sentais prête hein, je connaissais aussi la chose, mais…

— Mais ? Là ça commence à m'intéresser !

— Oui c'est sûr que dès que ça parle de fesse toi tu aimes bien ! Mais tu vas vite déchanter. À chaque fois que ce type couchait avec sa femme, ou se tripotait, bah… Il pensait à sa mère. Pas la petite pensée presque inoffensive et surprenante, mais vraiment il avait besoin de penser à sa mère pour… pour être dur. Avoir une érection quoi !

Annie éclata de rire si fort que la psychiatre sursauta. Un sentiment magique et chaleureux envahit alors Claire et le rire de son invitée lui rappela à quel point cette dernière était si importante pour elle. C'était un moment de bonheur pur, et malgré les raisons du fou rire, Claire oublia les regrets et la culpabilité d'avoir livré ces quelques secrets. La soirée s'enchainait alors sur ces notes, les aiguilles sur les horloges et les montres tournaient si vite qu'elles en donnaient le tournis et la nuit était déjà tombée lorsque la bouteille de vin rouge était vide.

— Ahlala, fit Annie en s'essuyant le coin des yeux mouillés de larmes heureuses, ça faisait longtemps que je n'avais pas autant ri.

Lorsqu'elle reposa sa main sur le canapé, ses doigts touchèrent ceux de Claire, pourtant, ni l'une ni l'autre ne décalèrent leur main. Elles firent comme si de rien n'était, Claire le cœur affolé, et Annie dans un regard évasif. Soudain, la demoiselle aux cheveux roux se leva, intriguée par un cadre entre deux bibliothèques qu'elle ne semblait pas avoir vu depuis son arrivée. C'était un poème, écrit si soigneusement à la main que sa calligraphie semblait venir d'une autre époque. Cinq vers se succédaient avec espace et courbure, comme si leur disposition révélait elle-même une poésie profonde. Annie lit alors à haute voix ces quelques mots :

Les tournesols dansent l'harmonie de la lumière,
Soleil éclatant, ténèbres évitant, comme une prière,
Et viendra toujours le temps où je déposerai,

Dans ta main cette fleur que j'aurai découpée,

Pour que ta lumière la fasse vivre pour l'éternité.

Bluffée par la beauté et l'enchainement de ces phrases, Annie resta silencieuse devant le cadre. Claire était un peu gênée, elle avait affiché ce poème à cause de son importance, oubliant qu'elle invitait quiconque viendrait chez elle à en parcourir son existence.

— C'est toi qui l'as écrit ? Souleva Annie en déposant ses doigts. On dirait ta signature.

— Non, répondit Claire en la rejoignant, c'est mon grand frère.

— Ton frère ? Tu ne m'as jamais dit que tu avais un frère !

— Je ne parle jamais de lui, depuis qu'il… enfin depuis qu'il est décédé. Il a écrit ce poème peu de temps avant de s'en aller.

Annie fit un pas en arrière, l'atmosphère détendue s'était alourdie à cause de la gêne de son indiscrétion. Claire caressa le poème comme s'il s'agissait de la joue d'un enfant, ses yeux brillaient autant que son doux sourire nostalgique.

— J'suis désolée, je ne savais pas. Je suis un peu trop brute parfois. Les deux pieds dans le plat à chaque fois.

— Tu n'as pas à t'excuser, tu ne pouvais pas savoir et puis bon, c'est moi qui ne t'ai rien dit après tout. Excuse-moi. Tu sais, il est parti depuis presque 8 ans, et j'ai l'impression qu'il est toujours à mes côtés.

Que pouvait-on répondre à cela ? Annie pouvait nourrir les illusions de la psychiatre ou bien les balayer du revers de la main d'une seule remarque. Pourtant, elle ne dit rien, s'approcha seulement de son amie, passa sa main le long de son dos avant de poser sa tête sur son épaule. La tête de Claire s'inclina doucement vers celle d'Annie et sa main se posa sur la sienne. Elles restèrent sans parler une minute qui sembla durer une vie et sans le savoir, leurs cœurs battaient à l'unisson.

Elles ne savaient pas à ce moment-là que ce poème allait apporter plus de noirceur dans leur vie que dans le plus profond des abysses.

Le patient parlait beaucoup, mais Claire n'écoutait pas. Chaque mot et chaque révélation de l'homme allongé dans le sofa de celle-ci étaient hachés parles pensées de la psychiatre qui s'égarait, loin de ce travail, loin de cette ville. Elle pensait à cette femme aux cheveux de bronze et de flamme, entre ses cercueils et ses gerbes de fleurs. La soirée d'hier était l'un des plus beaux souvenirs de Claire et depuis ce matin, son sourire s'était tant élargi qu'il la rendait presque niaise.

— … qu'est-ce que vous en pensez doc ? Parvint seulement à l'oreille de Claire.

Elle secoua la tête, la redescente sur Terre plus violente qu'elle ne l'aurait cru et son patient sembla comprendre qu'il parlait tout seul depuis une bonne dizaine de minutes.

— Excusez-moi, avoua Claire qui préférait avouer la vérité, j'étais ailleurs. Pouvez-vous reprendre un peu en arrière ?

— Je peux revenir une prochaine fois vous savez doc, je peux comprendre que vous ayez besoin de repos vous aussi.

L'invitant à se rassoir, Claire remercia chaleureusement son patient de cette sollicitude si bienvenue.

— Ne vous en faites pas Carl, ce n'est pas du surmenage, juste un peu d'évasion. Vous me disiez que votre père n'avait jamais montré la moindre fierté pour vous, c'est cela ?

— Ouais, acquiesça Carl en retrouvant sa place comme s'il n'y avait eu aucune coupure dans la séance. Pas le moindre merci, pas le moindre bravo. J'ai tout fait comme lui, tout comme il voulait et ça ne semblait jamais suffire. Maintenant qu'il est mort, je devrai ne plus m'en faire, mais je n'y arrive pas. C'est bizarre vous ne trouvez pas ?

— Il n'y a rien de bizarre en cela. En cherchant la validation de votre père toute votre enfance, indirectement, c'était votre propre validation que vous avez cherchée. Vous me dites avoir fait tout ce qu'il voulait, que la construction de votre vie n'a été que l'ombre de ce que l'on attendait de vous, mais cette vie que vous vivez désormais, sans votre père, vous convient-elle réellement ?

Les mots que venait de prononcer Claire ouvrirent une brèche dans son cœur et, comme une musique lointaine que l'on essayerait de

ne pas écouter, les souvenirs de son enfance firent surface en quelques flashs. Elle oublia l'histoire de Carl et replongeait sans le vouloir dans sa propre enfance. Son père, soul, au-dessus d'elle pour lui expliquer un exercice de maths bien trop compliqué pour une enfant de 4 ans. Des hurlements, des insultes. Claire est idiote. Claire devrait comprendre. Des larmes qui roulent sur des joues empourprées de honte. Un cahier d'école trempé de sel.

Comme en claquant une porte, d'un clignement de paupière, Claire chassa ses propres démons, aussi surprise que peinée de voir que ces derniers avaient refait surface depuis autant d'années. Était-ce la lecture du poème de son frère qui avait réveillé ses profonds chagrins ? Ou était-ce Carl et l'évocation de son père qui semblait avoir beaucoup de points communs avec celui de Claire ? Elle oublia tout cela, son patient attendait d'elle de l'aide et de la bienveillance, elle ne pouvait pas se permettre de s'analyser en même temps.

— Pas vraiment, répondit Carl qui avait pris le temps de réfléchir. Fin, je gagne ma vie comme il faut, j'ai une famille et tout. Mais j'sais pas, il manque quelque chose.

— Qu'auriez-vous aimé faire quand vous étiez plus jeune ?

Une corde. Une chaussure au sol. Du sang.

— Vous allez rire, fit-il embarrassé.

— Je vous jure de ne pas rire, peut-être seulement sourire.

Un corps par terre. Un couteau. Du sang.

— Je voulais être zoologue, étudier les animaux et tout le tralala. J'adorais ça. Mon copain d'école, Thibault, vivait dans une ferme, et quand je jouais avec lui, il y avait plein d'animaux. Chien, chat, vache, cheval, canard, oie, et j'en passe. Le jour où j'ai demandé à mon père un chien, il a refusé sous prétexte que mes résultats à l'école n'étaient pas assez bons, puis quand je suis passé premier de la classe, on n'avait plus d'argent apparemment.

— Vous avez un chien aujourd'hui ?

Du sang. Du sang. Du sang. Du sang ! Du sang !

— Euh… non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, je… c'est vrai ça.

— Votre père n'est plus là Carl. Il est temps de vivre comme vous le vouliez. Peut-être ne pouvez-vous pas aujourd'hui devenir zoologue, mais pourquoi ne pas travailler dans une association pour animaux ? Un refuge par exemple ? Adoptez un ou des animaux, vivez votre vie et soufflez. Vous le méritez et vous avez assez travaillé pour

cela.

Des larmes chaudes roulèrent sur les joues de Carl, comme si la colère, la peur et le poids des attentes de son père s'étaient alors évacués dans son pleur silencieux. Un sourire d'apaisement se dessina sur son visage devenu serein, la lumière était revenue.

Un visage sans vie. Celui de son père.

Un autre visage sans vie. Celui de son frère.

— Vous avez raison, conclut Carl en se redressant. Je vais commencer par m'inscrire dans un refuge et j'y emmènerai mes enfants. Je suis sûr qu'ils seront ravis de choisir leur prochain copain. Je…

Carl s'arrêta dans sa lancée, ses sourcils se froncèrent. Soudain, Claire comprit que les rôles s'inversaient, que l'analysé devenait l'analyste, alors elle essaya de se reprendre, mais il était déjà trop tard, ses sentiments avaient déjà été perçus.

— Qu'est-ce qui ne va pas aujourd'hui, doc ? demanda-t-il avec une véritable gentillesse. Je vois bien qu'il y a un truc qui vous chiffonne.

— Ne vous en faites pas pour moi, le rassura-t-elle en retrouvant sa posture de professionnelle. Pour revenir à vous, je pense que c'est une très bonne idée. Je ne m'inquiète pas vraiment pour la suite, tout ira bien. Et si jamais vous sentez que vous en avez besoin, ma porte vous sera toujours ouverte, Carl.

Le patient n'insista pas. Avait-il compris que l'intimité de la psychiatre était la seule qui n'était pas exposée en ce lieu ? Ou était-ce par respect et pudeur ? Claire s'en satisfit sans vraiment essayer de comprendre et raccompagna Carl jusqu'à l'accueil où elle lui serra la main chaleureusement, mais son cœur s'emballait, son dos hurlait et le sang dans ses tempes tambourinait. A chacun de ses pas, elle avait l'impression que le sol se dérobait, il fallait qu'elle s'assoie ou elle allait tomber. Elle précipita les au revoir, referma la porte peut-être un peu trop vite et se rendit comme elle le put jusqu'au sofa vert. Des flashs atroces l'assaillaient, le sang, tout ce sang, et son père là, étendu sur le sol dans une mare pourpre, entre les bouteilles d'alcool vides ou cassées. Son frère, tournant lentement sur lui-même, au bout de cette corde, la langue mordue entre les dents.

La respiration de Claire se saccada, s'accéléra, et son esprit tourmenté se retrouva submergé par un flot tumultueux de souvenirs aussi douloureux que macabres, surgissant du passé comme des spectres avides de revanche. Les images sombres et les échos lancinants de la mort de sa famille l'assaillirent sans merci, enveloppant son être fragile dans un manteau glacial de terreur et de

désespoir. Elle avait froid, terriblement froid, elle voulait des bras chaleureux et forts pour l'envelopper, mais elle était seule courbée sur le sofa. Son cœur, tel un tambour battant la charge, résonnait dans sa poitrine comme un avertissement sinistre de l'orage intérieur qui grondait en elle. Chaque battement semblait marquer le tempo effréné de sa panique grandissante, faisant écho à sa respiration haletante qui tentait en vain de trouver un rythme apaisant dans ce tourbillon de tourments.

Claire cherchait de l'aide autour d'elle, un point où s'accrocher, n'importe quel élément qui pouvait la ramener à elle, mais les murs du cabinet semblaient se refermer sur elle, chaque ombre prenait vie pour la menacer, chaque craquement du plancher résonnant comme un rire moqueur. Les larmes embuèrent ses yeux, brouillant la frontière fragile entre le passé et le présent, entre la réalité et le cauchemar. Dans un dernier sursaut de courage, elle tenta de lutter contre cette marée noire qui menaçait de l'engloutir tout entière. Son souffle s'entendait, se faisait plus long, ses jambes agacées cessèrent de trembler, et doucement, la crise s'envolait, sans que nul ne puisse savoir quand elle reviendrait se poser sur les épaules de la pauvre psychiatre.

2.1

Depuis combien de temps Claire s'était-elle assoupie sur son propre canapé ? Une heure était-elle déjà passée ou cinq petites minutes seulement ? La crise l'avait fatiguée, avant de la priver de toute son énergie pour le restant de la journée. Ses paupières battirent, elle reprit connaissance de son environnement avant de se relever avec peine, comme après une violente chute dans les escaliers. Assise sur le bord du sofa, elle passa la main dans ses longs cheveux blonds défaits, essuya ses grands yeux verts trempés et se massa les joues. Elle devait rentrer chez elle, il n'y avait plus rien de bon à tirer du Docteure Lumière pour aujourd'hui. Elle se leva, les jambes faibles, et se dirigea presque en titubant vers la porte lorsqu'elle s'arrêta. Avait-elle rêvé ? Elle refit un pas, se persuadant que oui, mais le doute subsistait comme une épine dans le pied qu'il fallait retirer. Elle regarda par-dessus son épaule et se raidit. La silhouette qu'elle pensait avoir aperçue en se levant était bien là, assise dans la chaise où s'installait habituellement la psychiatre. Claire se retourna d'un bond, presque prête à se défendre pour sa vie.

— Je n'ai pas osé vous réveiller, fit l'étrange homme au visage

fermé, vous aviez l'air si fatiguée.

La première chose que Claire vit en son invité surprise était son regard empreint d'une tristesse si profonde qu'elle semblait refléter les malheurs de tout un univers. Ses iris de jais, d'un noir profond strié d'un vert sombre, étaient deux perles solitaires qui se fixaient sans jamais se détacher. Sous ses cheveux châtains qui lui cachaient le front, son visage était figé dans une expression impénétrable, ne laissant transparaitre aucune émotion, si ce n'est la lourde mélancolie qui pesait sur ses épaules, tel un fardeau insupportable. Et malgré toute cette noirceur qui aurait presque un gout de peur, Claire retrouvait ses forces. La crise d'angoisse et ses profonds traumatismes avaient disparu comme s'ils n'avaient jamais existé. Était-ce la tristesse pure que dégageait cet homme qui avait effacé celle de la psychiatre ? Le syndrome du sauveur de Claire arriva à la charge et au lieu de reprendre l'homme qui l'avait épié pendant sa sieste, elle s'approcha doucement avant de le remercier.

— Il n'y a pas de quoi, répondit-il simplement en se levant pour rejoindre le sofa et s'y installer sans en avoir reçu l'invitation.

— Nous avions rendez-vous ? demanda Claire bien qu'elle savait que cela n'avait plus d'importance.

— Oui, Nathan Bourlier, à 16 heures.

Discrètement, Claire regarda sa montre. Il était déjà 16h20.

— Oh, mon dieu, je suis désolée, il est déjà tard. Je… Que vous arrive-t-il ?

Ce Nathan exerçait un pouvoir sur elle, Claire le ressentait. Elle ne savait plus où elle en était, ses phrases, par habitudes élaborées et réfléchies à l'avance, se faisaient courtes et simples. Était-ce à cause de la crise juste avant leur rencontre ? Pourquoi aurait-elle retrouvé autant d'énergie juste en le regardant ?

— Je voudrais sourire, avoua Nathan.

Claire comprit tout de suite pourquoi l'univers lui avait offert un peu de son énergie : cette âme voulait être sauvée.

2.2

Ces trois mots s'étaient gravés dans le cœur de la psychiatre, remplaçant presque toutes les autres paroles marquantes qu'elle avait pu entendre dans le cadre de son travail. *Je voudrais sourire.* Dans un premier temps, Claire l'avait entendu comme la demande d'une

personne qui voulait retrouver le bonheur dans sa vie, à fortiori face à une sévère dépression, mais le regard ténébreux et fixe de ce mystérieux personnage en disait bien plus que ces quelques mots. Sans parler, il lui avouait n'avoir jamais souri, ni même connu le moindre bonheur. C'était ça que disait son regard noir. Le regard d'un homme qui était né dans une cave et qui, après trois décennies, remontait finalement à la surface.

Claire chercha son calepin et son stylo qu'elle déposait habituellement sur la table basse lorsqu'elle n'avait pas de patient, mais, remarquant leur absence, elle regarda autour d'elle.

— Ils sont sous le sofa, indiqua contre toute attente Nathan encore allongé et les yeux fermés. Votre stylo et votre carnet, si c'est ce que vous cherchez. Je n'ai pas osé les ramasser, j'imagine que le carnet d'un psychiatre, ça renferme bien des secrets.

Tétanisée, Claire se sentait observée dans le plus profond de son être, comme si cet homme était capable de lire dans ses pensées. Elle parvint à se baisser et trouva, comme indiqué, ses affaires qu'elle avait dû faire tomber par terre lors de sa crise. Elle les ramassa sans quitter du regard Nathan, la peur inexplicable qu'il lui saute dessus, ce qui ne se produisit que dans les sombres scénarios que lui racontaient ses pensées. Doucement, d'un pas assuré, elle se dirigea vers sa chaise sur laquelle elle s'installa, le dos bien trop droit pour être à son aise.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-elle trop intriguée pour ne pas poser la question.

— Vous ne m'avez pas répondu lorsque je vous ai annoncé la raison de ma présence, et comme vous ne bougiez pas, j'ai donc supposé que vous cherchiez quelque chose. Comme j'ai remarqué tout à l'heure que votre carnet et votre stylo étaient tombés, j'ai seulement fait le lien entre tous ces éléments.

La logique de Nathan impressionna la psychiatre qui se décontracta. Finalement, ce n'était pas un extraterrestre capable de lire dans les pensées d'autrui. Juste un gars un peu trop *câblé,* un type comme elle. Claire se sentait maintenant idiote d'avoir douté d'un patient avec qui elle n'avait échangé presque aucune parole. Elle appuya sur la licorne qui ornait l'extrémité de son stylo à bille, écrivit en haut d'une page vierge *Nathan Bourlier* suivie de la mention *Souhaiterait sourire.* Elle tapota deux fois du bout de sa mine sur la page presque vierge, geste presque inconscient, avant de poser son regard sur l'homme allongé devant elle.

— Vous me dites être ici, car vous souhaitez sourire, commença Claire en croisant les jambes, qu'entendez-vous par là ? S'agit-il d'une image, comme vaincre une dépression ?

— Non, je ne suis pas en dépression. Je n'ai juste pas l'impression d'avoir souri une seule fois dans ma vie. Un vrai sourire, celui qu'on ne peut pas empêcher.

— Généralement, expliqua rationnellement Claire, l'anhédonie, ou l'incapacité à ressentir du plaisir dans des activités normales, est le symptôme d'une blessure ou d'une maladie bien plus profonde.

Il était vraiment difficile pour Claire d'imaginer une existence sans sourire. Pour elle, c'était le langage universel de la joie, capable d'illuminer même les jours les plus sombres. Un sourire sincère, comme elle le disait souvent, c'était une caresse pour l'âme de celui qui le recevait et une lumière pour celui qui l'offrait. Comment cet homme aurait-il pu vivre sans sourire de sa vie ? Le sourire était bien plus qu'une expression faciale dans ce vaste récit qu'était l'existence, c'était une affirmation de notre humanité partagée, une promesse de compassion et de connexion, et un seul sourire était capable de changer le cours d'une journée, comme la plus puissante des magies qui puisse exister.

— J'ai entendu dire que l'on vous surnommait Docteure Lumière, enchaina Nathan de sa voix neutre et presque trop monotone pour être humaine, que vous étiez capable de faire sourire quiconque s'allongerait sur votre canapé. Vous êtes mon dernier espoir.

C'était la première fois qu'un patient se livrait si vite avec autant de sincérité, car Claire n'avait aucun doute sur les propos de Nathan. Cet homme ne semblait jamais avoir connu de jours heureux. Elle, dont l'enfance était tourmentée par le décès douloureux et atroce de son père et de son frère, avait l'impression d'être une impostrice à côté de cette âme en peine. Une promesse s'écrivit entre l'âme et le cœur de la psychiatre : je ferai tout pour aider cet homme.

— Commençons par le début, voulez-vous ? Parlez-moi de votre enfance.

— Bien, fit-il en haussant les épaules. Que voulez-vous savoir ?

— Ce que vous voulez. Ce qui semble important à vos yeux. Vous pouvez parler de la relation avec vos parents, de votre expérience à l'école, de vos amitiés…

— Ma mère était quelqu'un de magnifique. Elle était gentille, douce, attentionnée, aimante. J'étais très proche d'elle, bien plus qu'avec mon père.

Claire s'étonna de constater l'absence d'émotion sur le visage de Nathan alors qu'il évoquait le souvenir agréable de sa mère. D'habitude, lorsque ses patients évoquaient les bons moments passés

avec une personne aimée, ils ne pouvaient pas empêcher, ne serait-ce qu'un petit rictus, d'éclairer leur visage.

— Et avec votre père ? Vous me dites que c'était plus compliqué avec lui, mais dans quel sens ?

— Il était génial au début, enfin du peu que j'arrive à me rappeler. Et après il a changé. Alcool, dépression, violence. Il ne s'est jamais remis de la mort de ma mère.

Le cœur de Claire s'arrêta. Quelle était la probabilité de rencontrer un patient avec un passé similaire à la psychiatre tout juste après une crise d'angoisse ? Claire essaya de ne pas y faire attention, ne souhaitant pas accrocher ses propres problèmes à ceux de Nathan.

— Qu'est-il arrivé à votre mère ? Essaya-t-elle de creuser avant de déglutir, un mauvais gout dans la bouche.

— Elle est morte en donnant naissance à ma sœur.

Comme si le diable venait de la piquer avec sa fourche, Claire se leva d'un bond, hors d'elle. Il était impossible que tous deux puissent partager exactement la même histoire, encore moins aujourd'hui où tout lui rappelait sa famille. Elle refusait d'y croire et tout son être lui criait de protester. La psychiatre ressentait douloureusement le larcin de son propre passé qu'un inconnu s'amuserait à exposer devant elle pour la torturer.

— Qui êtes-vous ?! explosa Claire en brisant son stylo entre ses doigts malgré elle.

Nathan ouvrit les yeux pour regarder la psychiatre furieuse, si rouge qu'elle donnait l'image d'une bombe qui s'apprêtait à exploser. Pourtant, face à ce débordement d'émotions et particulièrement de colère, il resta allongé, son visage restant aussi neutre comme depuis le début de la séance.

— Ai-je dit quelque chose de mal ? demanda-t-il naïvement.

— Arrêtez de vous moquer de moi Nathan. C'est ma vie que vous êtes en train de me raconter, mon enfance à moi. J'ignore comment vous êtes au courant de tout ça, et si c'est une blague, elle est vraiment de mauvais gout, mais je vais vous demander de partir de mon cabinet, tout de suite !

— Votre enfance ? Madame, ce que je vous raconte, c'est ma vie, rien de plus. Et si elle ressemble à la vôtre, j'en suis désolé, mais j'y suis pour rien.

Le sang-froid et le ton calme de Nathan anesthésièrent les ardeurs de Claire qui retrouvait doucement ses esprits. Avait-elle réagi trop vite ? Probablement. La crise d'angoisse, encore trop récente, devait agir sur ses nerfs et son raisonnement, si bien qu'elle tirait aussi

vite qu'un cowboy lors d'un duel. Le rouge de rage sur ses joues se transforma en rouge de honte et, comme un enfant qui se rendait compte de sa bêtise, elle retrouva sa chaise. Elle s'apprêtait à écrire ce que Nathan avait raconté jusqu'à se rendre compte que sa main droite était tachée d'encre. Claire attrapa quelques mouchoirs sur la table basse, s'essuya la main comme elle le put et décida de laisser tomber les notes pour cette séance. Elle inspira longuement par le nez avant d'expirer par la bouche, son esprit retrouva un semblant de calme, du moins suffisant pour continuer le rendez-vous. Enfin, elle l'espérait.

— Je suis désolée, eût-elle été obligée de dire après cette scène presque pitoyable pour une professionnelle, j'ai fait des liens entre nos histoires respectives et j'ai parlé sans réfléchir.

— Je peux comprendre, vous voulez que je parle d'autre chose ?

— Non, non, poursuivez, je vous en prie.

Comment cet homme pouvait-il rester aussi calme et poursuivre comme si de rien n'était après la réaction de la psychiatre ? Elle ne savait pas si elle était impressionnée par le contrôle de ce type ou effrayée. Mais au fond, Claire ne souhaitait qu'une chose : que l'histoire de Nathan s'éloigne du tout au tout de la sienne, car elle sentait le feu de sa colère qui n'était pas éteint, juste étouffé dans son estomac et prêt à s'enflammer au moindre débordement.

— Quand ma mère est morte, mon père a dû s'occuper de nous et j'imagine que c'était trop dur pour lui. Perdre sa femme, s'occuper d'un gosse de six ans et d'un nouveau-né. Travailler. Faire un deuil qu'il savait impossible. Bref, l'alcool est venu dans sa vie comme un messie et il en a fait sa religion. Au début, il n'était pas violent, mais il n'était plus lui. Il avait perdu sa gentillesse, sa douceur. Si j'ai pu sourire un jour, c'était bien avant cette période, mais je ne m'en souviens pas. Les années ont passé, ma sœur est entrée à l'école, on était devenus pauvres, car papa dépensait tout l'argent dans la boisson. Puis un jour, j'sais pas ce qui lui est passé par la tête, mais en voyant les bonnes notes que ramenait ma petite sœur, quand elle était entrée en CM1 ou en CM2, je sais plus. Bah, il s'est dit qu'elle devait faire de grandes études pour avoir un boulot bien payé comme ça les problèmes d'argent disparaitront. Même moi qui n'avait que dix ou onze ans, je savais que c'était stupide comme raisonnement. Mais mon père mettait la pression à ma sœur pour qu'elle travaille toujours en encore plus, et c'est là qu'il a commencé à devenir violent. Alors je m'interposais, et il me battait. Une fois, deux fois, trois fois. Puis c'est presque devenu un rituel. Je l'autorisais à crier sur ma sœur pour qu'elle travaille, mais il ne pouvait que me battre moi, et pas devant Elise. Elise c'était ma petite sœur. Elle a travaillé dur juste pour

satisfaire notre père, pendant qu'il me cassait la gueule dans la cuisine, complètement ivre et…

— Hors de ma vue.

Ces mots stoppèrent Nathan dans son récit et lui firent à nouveau ouvrir les yeux. Claire les avait prononcés sans hausser le ton, mais de manière très autoritaire, si bien qu'elle n'arrivait pas à reconnaitre sa propre voix. Nathan se leva mollement, le monde écrasant ses épaules, sans pour autant inspirer la pitié. Il accorda un regard à la psychiatre qui, debout, lui indiquait du bout du doigt la porte de sortie, les joues striées de larmes.

— Je suis navré que mon histoire vous fasse autant de mal, ce n'était pas mon attention.

Mais lorsqu'il remarqua la douleur à l'état pure qui régnait dans le regard de Claire, un sentiment nouveau s'éveilla en lui. Personne n'avait pleuré autant et si sincèrement en sa présence, et encore moins à l'évocation de son passé. Ses lèvres tremblèrent, presque prises de spasmes, avant de tracer, très discrètement, à ce qui ressemblait de loin à un sourire timide. C'était peut-être pour sa propre enfance que cette jeune femme pleurait et souffrait, mais puisque leur histoire était si similaire, c'était un peu comme si elle partageait la peine de Nathan.

Pour la première fois de sa vie, il ne se sentait plus seul dans sa peine et dans ce tourbillon de tristesse. Il s'échappa du cabinet, abandonnant Claire avec ses propres démons, et sa vie avait changé à jamais, car il se promit que plus jamais il ne laisserait quelqu'un faire pleurer la psychiatre.

La cloche du lycée venait de sonner la fin des cours et de la journée. Chaque élève, du moins pour la plupart, cria sa satisfaction. Les cours de français étaient déjà assez assommants, alors en fin de journée, ils étaient interminables, surtout quand les vacances d'été les succédaient ! Claire était la seule à prendre son temps. Elle rangea ses affaires soigneusement, sans crier, sans s'extasier. Elle aimait l'école, elle qui adorait apprendre. Le français n'était pas forcément sa matière préférée, mais ce n'était pas forcément la pire. Surtout que Monsieur Gautiron était le professeur qu'elle aimait le plus. Il était gentil, cultivé, intelligent, et en plus de ça, particulièrement beau. D'ailleurs, Claire était la dernière dans la classe et la seule à ne pas s'être précipitée hors de la salle, le professeur de français vint jusqu'à elle. Elle ne put cacher la rougeur de ses joues.

— Alors ma petite Claire, demanda-t-il en s'installant sur le bureau juste à côté de celui de la future psychiatre, qu'as-tu prévu pour tes vacances ?

— Je… Je vais travailler mes cours pour être sûre d'être au top pour la terminale.

— Tu sais, les vacances, c'est aussi fait pour décontracter et prendre du temps pour soi. Ne passe pas ton temps dans de vieux bouquins usés de matières générales. Le monde, il se découvre en le parcourant, pas entre des lignes d'encre. Et c'est un prof de français qui te le dit !

Le cœur de Claire battait la chamade. Son professeur avait toujours trouvé les bons mots à dire, au bon moment. Elle acquit d'un hochement de tête, sans avouer qu'elle n'aurait pas le choix que de travailler du matin jusqu'au soir à cause de son père.

— J'espère que je serai dans votre classe à la rentrée, osa-t-elle dire en baissant la tête, incapable d'accuser le regard de l'homme à ses côtés.

— Ma porte te sera toujours ouverte si jamais ce n'est pas le cas. Aller maintenant file, va retrouver la liberté.

Elle remercia Monsieur Gautiron, attrapa son sac qu'elle lança sur son dos et détala en courant hors de la salle pour essayer de cacher son visage empourpré. En tant que future jeune adulte, Claire s'était déjà posé beaucoup de questions sur ses sentiments et sa sexualité. Elle savait déjà, et cela depuis la fin de quatrième, qu'elle était attirée surtout par les autres filles, mais jamais elle n'osa séduire une de ses paires, trop honteuse pour dévoiler son homosexualité au monde. Pourtant, elle savait qu'aimer et

partager son cœur avec une autre femme était magnifique, peu importe ce que l'univers en dirait. Pour elle, l'amour entre deux femmes devait être une relation qui transcendait les genres et les convictions, où la sincérité des émotions et l'engagement se conjuguaient pour former un lien unique et puissant. Claire en était persuadée malgré ses 15 ans : il n'y avait aucun être au monde capable de se comprendre plus que deux femmes entre elles.

Pourtant, Monsieur Gautiron arrivait à éveiller des sentiments nouveaux chez elle. Il n'y avait aucune attirance physique, même si elle le trouvait vraiment très beau. C'était… en y repensant une fois adulte, c'était tout simplement de l'admiration. Elle avait envie de devenir, comme lui, d'être aussi accomplie que cet homme, mais à l'époque, son cœur ne savait pas vraiment faire la différence.

Sur le chemin du retour, elle marchait seule, le sourire aux lèvres en pensant à ce moment partagé rien qu'entre son professeur et elle. Mais il y avait aussi Emilie, qui était quand même la plus jolie de la classe et qui était toujours gentille avec Claire. Elle croisa les doigts vers le ciel et demanda à Dieu ou à n'importe quel être céleste d'accomplir son seul souhait : être dans la classe d'Emilie et avoir Monsieur Gautiron comme professeur principal.

Ses pensées comme par habitude dans les étoiles, son esprit emmené par des ballons de baudruches, Claire ne vit pas les cinq kilomètres à pied passer, distance qu'elle parcourait matin et soir. En dehors de l'école et de la « seconde école » de la maison, c'était le seul moment où elle pouvait se permettre de s'évader. Elle traversa l'Indre, entrant ainsi dans Déols, puis arriva jusque chez elle. Un grand sourire traversait son visage, si large qu'il semblait rejoindre ses oreilles. Mais ce n'étaient pas les vacances qui lui faisaient cet effet. Elle s'étonna que la porte fût verrouillée à clé, utilisa son trousseau et entra, toute gaie.

— C'est moi ! annonça-t-elle bien que cela fût évident.

Mais personne ne lui répondit. Ni son père ni son frère Arthur. Elle ne s'en préoccupa nullement, imaginant qu'ils étaient partis faire les courses entre mecs.

La faim au ventre, elle entra dans la cuisine, ouvrit le frigo en constatant qu'il n'y avait rien de nourrissant entre les bouteilles de bière de son père, le referma. Elle attrapa une pomme (seul aliment surement sain dans cette maison) et croqua dedans avant de le voir. Il était là, par terre, gisant dans une flaque pourpre et brillante.

La pomme de Claire glissa de sa main, roulant sur le sol pour rejoindre le sang de son père avant de se teinter de rouge.

Claire marchait dans les vieilles rues de Châteauroux, perdues dans ses pensées. Bien qu'elle ne parvienne pas à se faire à l'idée que Nathan puisse dire la vérité, elle n'arrivait pas à se certifier d'une mauvaise farce. Il y avait vraiment quelque chose en cet homme, et peut-être que la causalité avait fait rencontrer ces deux âmes pour s'aider mutuellement, après tout. Claire, sans le savoir, avait peut-être rejeté une chance envoyée par l'univers pour qu'elle puisse faire véritablement son deuil.

Marcher ainsi lui rappelait le jour où elle avait découvert les corps sans vie de son père et de son frère, elle s'était laissée transportée dans ses souvenirs, revivant le retour jusque chez elle, la pomme, puis… Elle percuta quelqu'un de plein fouet, si bien qu'elle tomba sur les fesses contre le goudron. L'imposant homme, qui devait peser presque deux fois son poids, était un quinquagénaire moustachu, avec de drôles de petites lunettes rondes, un peu comme s'il les avait volées à Harry Potter.

— Putain, grogna-t-il en la dépassant sans l'aider à se relever, vous ne pouvez pas faire attention ?! Grognasse.

Claire n'eut pas le temps de reprendre ses esprits, et de comprendre pourquoi elle s'était retrouvée par terre sur le goudron, que l'ours mal léché était déjà hors de sa vue. Elle se releva avec peine et se frottait les fesses. Son jean s'était déchiré sur le côté.

Elle adorait ce jean. Alors elle pleura.

Quand elle parvint finalement à se trainer jusqu'à son appartement, le soleil avait déjà presque fini sa chute au loin. Les ombres de sa rue, qu'elle appréciait tant, étaient devenues menaçantes. Elle frissonna et comme un enfant qui court pour rejoindre son lit de peur qu'un monstre l'attrape dans le couloir, elle entra dans l'immeuble. C'était la première fois qu'elle était effrayée ainsi dans sa rue. Elle avait eu l'impression… que quelqu'un ou quelque chose l'épiait depuis l'obscurité. Et cette chose, quoi qu'elle puisse être, ne lui voulait aucun bien.

Lorsque Claire entra dans son appartement, le crépuscule avait enveloppé le lieu. Les rayons dorés du soleil déclinant filtraient à travers les rideaux, caressant les étagères pleines de livres aux reliures anciennes. Claire avait toujours aimé ce spectacle saisissant où les lignes droites des bouquins et des meubles se confondaient avec la luminosité de l'astre solaire, et soudain, juste avec cette vision, ses peurs fondirent.

Jetant son sac à main par mauvaise habitude sur son canapé, elle se déchaussa et enleva feu son jean qu'elle jeta au sol, bien trop abimé pour être recousu. Elle alla se servir du vin, terriblement éreintée de sa journée pour respecter sa règle du « si je bois la veille, je ne bois pas le lendemain » et avala cul sec le premier verre. Enchanteur, l'alcool lui provoqua un soupir d'apaisement. Elle se servit à nouveau et, lorsque ses lèvres caressèrent le doux nectar, son jean vibra contre le parquet. Intriguée, elle retourna dans le salon et récupéra son téléphone portable qu'elle avait oublié dans sa poche en se déshabillant. Un tendre sourire éclaira son visage fatigué quand le prénom d'Annie s'afficha sur l'écran, suivi d'un message plus qu'encourageant :

« CT vraiment chouette hier soir ! J'espère pouvoir revenir à l'okasion :D »

Claire grogna de frustration en lisant le langage SMS de son amie, elle qui s'était toujours refusé de gagner quelques secondes en étranglant la langue française. Mais si c'était Annie, elle pouvait passer outre. Debout, en tanga, en plein milieu de son salon alors que le soleil avait disparu sous Châteauroux, un verre de vin à la main, elle laissa son cœur prendre le volant de sa vie :

« La porte est ouverte 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 ! Maintenant que tu as vu mon manoir, t'es comme chez toi ! □ »

À peine le message fût envoyé qu'il fût aussitôt ouvert et rapidement, trois points bondissants indiquaient à Claire que sa destinatrice était en train de répondre. Quelques secondes suffirent pour recevoir la réponse d'Annie, qui fit rougir Claire comme une tomate.

« Ne dit pas ça, j'serai tentée 2 débarquer ! ;) »

Était-ce le deuxième verre de vin qu'elle venait de vider qui donna le courage nécessaire à Claire pour enfin faire de véritables avances à Annie, ou bien était-ce cette profonde fatigue qui avait eu raison de sa timidité ? La psychiatre ne s'en soucia gère et, tout en retournant dans la cuisine pour se servir à nouveau du vin, elle pianota :

« Je viens de déboucher une bouteille de vin, si ça te dit. J'ai envie de la partager avec quelqu'un de spécial… »

« Dans 10 min chez toi »

Les yeux de Claire manquèrent de sortir de leur orbite tant elle était étonnée de la réponse d'Annie. Tout avait été si simple, si fluide, si… si parfait ! La psychiatre s'extasia en levant les mains en l'air, comme si on lui avait offert le plus beau des cadeaux. Elle embrassa la

bouteille de vin rouge et la remercia de tout cœur, et se servit un verre en chantant tant bien que mal *Don't stop me now* de *Queen*. Alors qu'elle levait son coude pour boire, elle fixa son aisselle avant de la renifler. Elle sentait la sueur, ce qui était logique après une journée pareille. Soudain, les dix minutes qui lui paraissaient longues étaient bien trop courtes. *Mon Dieu,* paniquait-elle, *elle arrive dans dix minutes, je pus la sueur, je suis en slip, je dois avoir une gueule à faire peur dans le noir ! Ah !!!*

Arrachant son débardeur et son soutien-gorge dans la cuisine, elle courut seins nus jusqu'à la salle de bain avant de se jeter sous la douche, trop pressée pour penser à retirer son tanga. Déjà trempée lorsqu'elle remarqua son sous-vêtement, elle l'enleva avec peine et l'envoya valser au-dessus de la cabine avant de se savonner. Sous la cascade d'eau tiède, les gouttelettes caressaient sa peau et elle s'imaginait que la main d'Annie la parcourait. Doucement, la vapeur emplissait la cabine de douche, et Claire laissait son esprit encore une fois s'abandonner à ses virevoltantes pensées, oubliant même les minutes passantes. Son cœur s'emballait à l'idée de revoir celle qu'elle aimait si tôt, et alors que les parfums enivrants du savon et des huiles essentielles embaumaient l'air, son excitation et son anxiété dansaient en elle, le désir ardent de plaire, de briller aux yeux de celle qui détenait une place si spéciale dans son cœur.

Doucement, ses mains parcoururent le corps qu'elles étaient les seules à connaitre. Elles passèrent sur ses seins, puis longèrent son ventre pour rejoindre son bassin. Les yeux fermés, Claire imaginait partager la douche avec Annie, toutes les deux, les cheveux mouillés et la chair de poule au contact du corps de l'autre. Chaque geste de Claire devenait une offrande secrète, chaque pensée un souhait silencieux, et sous la caresse de l'eau, elle laissa glisser sa main droite vers son sexe et…

La sonnette brisa le fantasme de Claire qui réalisa s'être laissé emporter. Elle coupa l'eau, attrapa sa serviette avant de s'échapper de la cabine de douche si précipitamment qu'elle manqua de glisser. Une deuxième sonnerie la fouetta comme un joker pour faire accélérer sa monture. De peur qu'Annie décide de repartir et trop paniquée pour réfléchir convenablement, Claire jusqu'à sa porte d'entrée avant de glisser, traversant la largeur de son salon sur un savon sur du carrelage trempé. Elle se releva sans mal et se dépêcha pour aller ouvrir au croquemort qui s'apprêtait à sonner une troisième fois.

Annie découvrit une Claire qu'elle n'aurait jamais imaginé voir : les cheveux encore trempés et en bataille, un maquillage mal essuyé et nue comme un ver, enveloppée dans une serviette Bob l'éponge. La femme rousse à côté de la psychiatre était tout à l'opposé,

elle était bien mieux habillée à qu'à son habitude, portant en dessous de son blazer une belle chemise blanche avec des petites marguerites. Sa crinière de lion avait été soigneusement peignée, comme si elle avait préparé ce rendez-vous bien avant d'envoyer son message. L'invitée, qui était encore au seuil de la porte, contempla avec attention son hôte de la tête au pied et ria de bon cœur. Claire s'observa à son tour avant de réaliser l'image pittoresque qu'elle dégageait, très loin de celle qu'elle voulait.

— Je… C'est…, bégayait Claire les yeux aussi ronds que celle d'une chouette, j'étais à la douche ! Je n'ai pas eu le temps de… Désolée, je ne ressemble à rien !

— T'es parfaite.

Et contre toute attente, Annie enveloppa le visage de Claire entre ses mains pour y déposer un tendre baiser. Le croquemort recula son visage de quelques centimètres pour plonger son regard dans celui de la psychiatre, la serviette Bob l'éponge glissa par terre, et Claire lui rendit son baiser au centuple. Nue, la psychiatre se laissa emporter dans l'appartement, valsant avec l'objet de ses désirs. Elle semblait vivre un rêve, alors qu'elle s'allongeait, ses bras lovés dans la nuque d'Annie, sur son canapé. Le blazer de la reine du feu s'envola alors que la passion des deux jeunes femmes fit sauter les boutons de la chemise à marguerites, et alors qu'Annie laissa ses lèvres descendre le long du corps de Claire jusqu'à atteindre le trésor entre ses cuisses, la psychiatre constata qu'il manquait un tournesol dans son vase. Pourtant, il ne lui semblait pas en avoir jeté un. La langue d'Annie arracha un gémissement à Claire qui, après tout, se fichait pour l'instant de cette fleur manquante. Elle se laissait transporter, emmener vers un nouvel univers de plaisir et de sensualité. Elle qui n'avait jamais partagé son intimité, découvrait un monde bien plus incroyable que celui qu'elle s'était inventé lors de ses séances privées.

Annie la guida avec douceur et chaleur et la nuit fut le seul témoin de cet amour naissant et de ces peaux luisantes.

Enfin, c'est ce qu'elles pensèrent à ce moment-là.

Il avait assisté à toute la scène, au loin, à l'angle de la rue, dissimulé par l'obscurité naissante du crépuscule. Cet homme à la moustache avec ses ridicules lunettes avait percuté Claire intentionnellement, il en était sûr. Le moustachu avait regardé devant lui bien avant la collision alors que la jeune femme était sans aucun doute dans ses pensées, le regard vers ses pieds. Un coup d'épaule, presque exagéré, avait envoyé Claire par terre sans que le salaud s'arrête pour l'aider.

Nathan serrait le poing si fort que ses ongles pénétrèrent sa chair et firent couler un étroit filet de sang. Le moustachu se dirigeait dans sa direction, marchant sur l'autre trottoir en souriant, satisfait de s'être conduit comme le véritable connard qu'il était. Une soif de vengeance s'éveillait dans l'abdomen de Nathan, tel un prédateur affutant ses griffes. Son regard, empreint de fureur, se refermait sur sa proie au rythme que sa colère bouillonnante montait en pression. Chaque pas que faisait le moustachu était une hésitation pour Nathan, une hésitation à bondir sur lui pour le mettre à terre et l'abattre, mais il parvenait à la contrôler, la contenir. Il n'était pas un animal, une simple bête sauvage, il était le chasseur, celui qui traquait et patientait le bon moment, guidé par un instinct plus grand que la faim, celui de justice et de revanche. Du moins pour le moment. Cet homme allait payer, Nathan le promit de son sang.

La nuit était presque tombée et offrait à Nathan un camouflage parfait à travers les ruelles de Châteauroux. L'homme bedonnant avançait, le pas lourd et disgracieux, ignorant les yeux attentifs qui le suivaient sans relâche, à moins de cent mètres derrière lui. Tel un fantôme habile, Nathan se fondait dans le décor, profitant de chaque recoin ténébreux, de chaque renfoncement pour dissimuler sa silhouette. La traque, qui avait commencé depuis le pont Gütersloh, avait conduit les deux hommes jusqu'à l'avenue des marins, peu perturbée par la débauche tardive de quelques conducteurs. Le moustachu emprunta l'avenue d'Argenton avant de rejoindre le supermarché où il passa moins de dix minutes. Nathan avait attendu au fond du parking, derrière une voiture, très loin des regards indiscrets. Quand sa proie était ressortie, elle tenait un sac plastique dans une main et un pack de bière de l'autre. La poursuite recommença à travers la rue de Châtellerault, jusqu'à une vieille maison, presque semblable à un ancien corps de ferme, où il entra

après en avoir déverrouillé la porte d'entrée. Nathan s'arrêta au seuil d'une fenêtre, abrité par des buissons à hauteur de hanche. Une lumière jaune pâle s'alluma à l'intérieur de la bâtisse, nul ne parla hormis des voix étouffées d'un vieux poste de télé. Le moustachu toussa grassement, peut-être à cause du tabac bien que Nathan ne l'eût pas vu fumer de tout le trajet. Il décapsula une bière dont la capsule tomba par terre, et la lumière s'éteignit.

Les phares d'une voiture éclairèrent la façade de la maison avant de disparaitre au bout de la rue, mais Nathan n'était plus là. Il reviendrait plus tard, lorsque les lampadaires de la ville seront éteints, lorsque les astres détourneront les yeux. Le temps viendrait, bientôt, et la guillotine s'abattrait sur la tête des condamnés. Mais avant tout cela, il devait s'assurer que tout se passait bien pour sa protégée.

Il refit marche arrière bien plus rapidement qu'à l'aller, aussi rapide qu'un félin, empruntant des raccourcis que le moustachu ignorait probablement. Il n'avait pas besoin de se cacher, du moins pour le moment. Quand il arriva sur le pont Gütersloh, il s'arrêta en plein milieu. La douce mélodie de la rivière en dessous de ses pieds brisait l'ambiance de la ville et, en fermant les yeux, Nathan s'évada des murs de pierres et de chaux des tristes immeubles gris. Il avait lu dans un prospectus de la ville que les plans de ce pont avaient été réalisés par Gustav Eiffel lui-même, mais que les Berrichons n'avaient pas voulu lui laisser la charge de la construction. L'eau percutait les fondations du pont et le remous provoqué se mélangeait avec le courant de l'eau, symphonie aquatique parfaite aux oreilles de Nathan. Il aurait pu rester ici des heures durant, mais il avait à faire.

Il acheva la traversée du pont, s'engagea dans la rue Grande Saint-Christophe où il avait vu, avant de poursuivre le moustachu, Claire entrer dans un des premiers immeubles de la voie. Une simple inspection de l'interphone lui permit de découvrir l'étage et le numéro de l'appartement de Claire. Après avoir contourné plusieurs fois l'immeuble, il remarqua finalement, à travers la fenêtre de qui paraissait être une cuisine, la silhouette de Claire tenant une bouteille de vin et un téléphone. Il ne lui restait plus qu'à escalader les balcons et, si la jeune femme ne fermait pas ses volets, il arriverait à surveiller l'appartement sans être remarqué. Il escalada tant bien que mal la façade, s'aidant de la gouttière et du salon de jardin d'un appartement du rez-de-chaussée pour s'élancer vers le premier étage. Il était discret, silencieux comme le vol d'une chauvesouris, et aucun habitant de l'immeuble de se doutait à ce moment même de l'intrusion qui était en train de se dérouler. Finalement, Nathan arriva jusqu'au balcon de Claire, il s'abaissa après avoir franchi les barrières et, jetant un coup d'œil à travers la vitre de la cuisine, il remarqua l'absence de la jeune

femme. Des bruits de pas lui parvenaient tout de même, depuis l'autre pièce, là où des rideaux presque transparents laissaient deviner la silhouette de la psychiatre. Il était posté, prêt à agir au moindre danger.

Personne ne lui fera de mal, il l'avait promis à l'univers.

4.1

Nathan était resté plusieurs heures caché sur le balcon de sa protégée. Il n'avait pas été gêné lorsque, contre toute attente, une autre femme entra dans son appartement et qu'ensemble, elles firent l'amour sur le canapé du salon, juste de l'autre côté de la vitre où il était posté. Plusieurs fois. Nathan n'avait pas été stimulé, loin de là, sa mission était encore sa priorité, et si cette inconnue venait à lui faire du mal, alors elle le paierait. Après plusieurs ébats plutôt animés, comme si elles avaient contenu cette fougue passionnelle en leur sein depuis des années, les lumières s'éteignirent et elles rejoignirent une pièce hors de vue que Nathan supposa être la chambre. Aucun mouvement durant une bonne heure ne perturba le calme de l'appartement, les deux femmes devaient à présent dormir à poings fermés. Devait-il encore attendre un peu, au cas où ? Il secoua la tête, Claire n'était pas en danger avec son amante, et de toute manière, une autre tâche l'attendait autre part. Habillement, il passa au-dessus des barrières du balcon, se laissa pendre avant de se lâcher et atterrir quelques mètres plus bas dans l'herbe, souple comme un chat. Il jeta un dernier regard à l'appartement endormi avant de lui tourner le dos.

Il était 3 heures passées et la nuit était reine du monde. Toutes les maisons et tous les immeubles étaient plongés dans un soir sans étoiles, mis à part quelques couche-tard ici et là. Nathan avait remonté l'avenue d'Argenton et la rue de Châtellerault. Chacun de ses pas résonnait tels un grondement sourd ou le glas d'une funeste arrivée, une colère primordiale et animale pour destrier. La mâchoire serrée, Nathan ne parvenait plus à retenir sa rage indomptable qui embrassait tout son être, il augmenta l'allure sous le voile impénétrable de la nuit. Il n'était bientôt plus humain, ses veines gonflées déformaient ses traits et son souffle rauque faisait même fuir la moindre lumière qui craignait son passage. Il était devenu les ténèbres, celles qui allaient s'abattre sur une âme à punir. Une aura sombre et menaçante enveloppait désormais Châteauroux de son courroux glacial et les rêves des endormis devinrent cauchemars. Quand il arriva finalement devant la maison du moustachu, il bavait et pleurait.

Il était l'heure de nourrir la bête.

L'intérieur de la vieille demeure était presque silencieux, bercé par le CLIC mécanique d'une ancienne horloge qui venait d'un autre temps. Les ombres, dessinées par l'écran de la télé au son coupé, dansaient timidement sur les murs décrépits et au papier peint jauni par le tabac et la fumée. Marcel dormait dans son énorme fauteuil à carreaux, la main dans le pantalon, une bouteille de bière à moitié vidée dans l'autre main. Depuis plusieurs années, il ne prenait plus la peine d'aller dans son lit pour dormir, il était bien trop mou et bien trop froid pour lui. À chaque fois qu'il s'allongeait dedans, une profonde solitude l'enlaçait et lui murmurait à quel point son existence était aussi insignifiante que pathétique. Était-ce pour cela qu'il s'enivrait suffisamment chaque soir pour que les voix de son inconscient se taisent ? Il ne saurait le dire, le déni pour son alcoolisme si installé qu'il ne partirait qu'une fois la mort arrivée.

— …AVEC QUELQUES MORCEAUX DE SCOTCH, hurla la télévision dont le son continuait de grimper en flèche, NE T'INQUIÈTE PAS ON VA LE RÉPARER TON JOUET…

Marcel se réveilla en sursaut, jetant au passage sa bière sur le tapis où elle se vida sans que nul ne vienne la sauver. Le moustachu cherchait la télécommande alors que le son de l'appareil était au maximum et manquait de réveiller tout le quartier.

— Putain, mais t'es où bordel ?! beuglait-il en regardant sous la table basse.

Après une minute bien trop longue de recherche, il parvint finalement par la retrouver dans le creux de son fauteuil, déterrant au passage une pièce de cinquante centimes et un mouton de poussière. Il appuya sur la touche *MUTE*, le navet postfilm érotique de la télé s'étrangla et Marcel jeta la télécommande sur la table basse. Sa montre indiquait les quatre heures du matin, il se levait dans même pas deux heures. Il frotta son visage mal rasé entre ses doigts et humidifia sa bouche bien trop sèche avec sa langue. *Soif*. Il avait la gueule si pâteuse qu'il avait l'impression d'avoir mangé du ciment. D'un pas lourd, il alla vers la cuisine pour aller boire un verre d'eau, mais son pied, roulant sur un objet cylindrique, se retrouva devant lui et fit perdre tout équilibre au moustachu. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il se passait qu'il s'écrasait de tout son poids sur la bouteille de bière en verre.

— Rah, putain de bordel de merde ! Bon diou de merde !

Quand il se releva, une décharge électrique traversait sa cage thoracique, comme la douleur d'une écharde, mais bien plus vive. Il alluma la lumière du salon et la première chose qu'il aperçut était le sang par terre qui encerclait les morceaux de verres. Il passa sa main sur ses côtes et les retira aussi vite à cause de la douleur fulgurante qui l'inonda. Un grand morceau de verre s'était planté dans sa chair. Oubliant sa soif, il se précipita vers la salle de bain, trempa le gant de toilette qui se trouvait sur le rebord et le posa sur sa blessure.

— Arh ! grimaça-t-il alors qu'il arrachait l'objet étranger de son épiderme.

Cliquetant dans l'évier, le verre projeta des particules de sang sur la porcelaine tandis que Marcel maintenait le tissu humide contre ses côtes grâce à son biceps. Comment en était-il arrivé là ? Il dormait si bien, il rêvait de cette blondasse qu'il avait vue sur le pont en rentrant, la psychiatre qu'il croisait souvent à la débauche. Elle ne lui avait pas dit bonjour, c'était la première fois, alors Marcel l'avait poussé pour lui apprendre les bonnes manières. Mais en y réfléchissant bien, il avait été un peu excité par son acte. Sa dominance était installée, il était bien plus fort qu'elle, c'était lui qui pouvait l'écraser comme il l'entendait. Son complexe d'infériorité bandait presque juste en s'en souvenant. Il oublia un peu la douleur à la douce mémoire du visage de la pauvre sotte de blonde qui s'était retrouvé le cul par terre, et s'échappa de la salle de bain sans nettoyer l'évier, ni éteindre le néon du miroir.

Une douleur fulgurante traversa son pied alors qu'il s'engageait dans le couloir pour retourner vers le salon. Peu importe ce dont il s'agissait, ça avait pénétré toute la plante du membre déjà baignant de sang. Sautant sur son pied encore intact et tenant celui qui ne l'était plus, Marcel grinçait d'une douleur si aigüe qu'il en bavait. Il arracha ce qui était planté dans son pied et le lâcha en constatant qu'il s'était blessé avec le cul de la bouteille de bière.

— Mais comment… ? cracha-t-il estomaqué.

Il était impossible que des bris de verre parviennent jusque-là, le salon était à l'autre bout du couloir. L'avait-il emmené malgré lui, accroché à son jogging ? *Putain,* se maudissait-il, *cette soirée c'est vraiment de la merde.*

— … COLÉOPTÈRES. LE BOUSIER SE DISTINGUE PAR SA CAPACITÉ À ROULER DES BOULES D'EXCRÉMENTS…

Le son de la télévision s'était rallumé, mais contrairement au moment où il s'était réveillé, Marcel ne se dépêcha pas de chercher la télécommande. Il ne se rappelait pas avoir éteint l'ampoule du salon.

Il reposa son pied sur les orteils et fixait le fond du couloir, animé par la seule luminescence de la télévision. Il y avait quelque chose au fond, tapis, recourbé, comme un prédateur prêt à se lancer sur sa proie. Un frisson aux allures de glaçon traversa le dos trempé de sueur du moustachu. La peur arracha sa peau d'adulte et le ramena à l'enfance, là où plus rien ne compte hormis la terreur. Il était incapable de bouger, de dévier son regard de ce qui ressemblait à une silhouette monstrueuse. Chaque craquement de plancher, chaque changement de couleur de la télé éveillait en lui des frayeurs indicibles. Marcel était chez lui, pourtant il était comme perdu dans une sombre forêt menaçante, encerclée par des animaux sauvages qui le trouvaient fort appétissant.

L'horloge cliquetait, la télé hurlait, la maison grinçait et parmi tous ces bruits, Marcel entendait un grognement sourd. Soudain, la lumière mourut alors que le poste de télévision s'éteignit, plongeant Marcel et la chose dans la plus profonde des obscurités. Sur le plancher, une course effrénée se dirigeait vers le pauvre moustachu qui tomba à la renverse, incapable d'émettre le moindre bruit, le moindre cri, tant il était pétrifié. Il leva son avant-bras devant son visage alors que le monstre lui sautait dessus et… rien ne se passa. Quand il parvint à ouvrir les yeux et à baisser son bras, après une dizaine de secondes qui en parurent mille, la télévision éclairait à nouveau le fond du couloir où aucun mal ne semblait y habiter. Il regarda autour de lui, souligné par le néon pâle de la salle de bain, il était seul.

— Faut que j'arrête de boire, réalisa-t-il en essayant de se relever à l'aide du mur.

Essayant de ne pas asperger de sang le parquet, Marcel boita jusqu'à la salle de bain où il enveloppa son pied dans une serviette pour éponger le précieux liquide rouge. Il lui fallait des points de suture et rien que l'idée de l'aiguille le fit pâlir. Il détestait ça. Il tapa sur ses poches pour chercher son téléphone portable et ainsi appeler les urgences. Rien. Marcel se rappela en soufflant qu'il le mettait toujours dans la cuisine la nuit pour le recharger. Il fit un nœud avec la serviette, se releva et marcha presque comme un pingouin dans le couloir où au bout, le salon et la cuisine se faisaient face. Quand il entra dans la cuisine, il ne voyait pas l'objet qui se balançait dans son dos, de gauche à droite, si vite qu'il ressemblait au pendule d'un hypnotiseur. Il arriva à côté du micro-onde, il attrapa son téléphone à clapet, l'ouvrit et s'étonna de voir l'application de SMS ouverte, un message prêt à l'envoi.

« Je suis qu'une merde. Une pauvre merde. Pourquoi vivre une vie aussi triste que celle-ci ? Personne ne veut partager ma vie, je suis

moche, je suis pauvre. Je n'ai rien pour plaire. Je ne veux personne à mes obsèques, je ne le mérite pas. Brulez-moi et jetez mes cendres où bon vous semblera, personne ne viendra se recueillir sur ma tombe. Adieu, même si je n'ai personne à qui envoyer mes dernières paroles. »

Quand il réalisa ce qu'il venait de lire, il était déjà trop tard. Marcel n'eut qu'une seconde pour apercevoir le reflet de son agresseur dans le reflet de la porte du micro-onde lorsqu'on l'attrapa si fort qu'il en fut paralysé. Le moustachu se savait lourd, presque 120 kilos à la dernière pesée, et pourtant, la chose qui le trainait vers le salon le tirait comme s'il n'était qu'un sac de plumes. Car c'était bien une chose, chaque reflet qu'il pouvait voir à travers la télévision ou la vitre de l'horloge lui renvoyait cette silhouette difforme, trop tordue, mais n'était-ce pas la peur et le choc qui faussaient sa vision ? Une corde s'enroula autour de son cou tel un serpent et ses anneaux se contractèrent, glissèrent entre le gras et la peau de Marcel avant de lui écraser si fort les cordes vocales qu'il était désormais impossible d'émettre le moindre son. Les pieds du bedonnant homme quittèrent le sol, ses jambes tremblaient alors que ses ongles s'arrachaient contre la corde nouée. Dans l'ultime instant suspendu entre la vie et la mort, alors que le monde tourbillonnait autour de lui, son regard se posa sur le miroir du couloir. Il se vit, pendu par une corde qui était maintenue par une forme humaine. La silhouette portait une sorte de masque, comme un arlequin ou ceux que l'on voit dans les opéras, et de ses yeux coulaient des larmes d'or. Ce fut la dernière chose que Marcel vit alors que sa misérable existence défilait à présent devant ses yeux tel un film muet. La sensation d'étouffement n'existait plus, une étrange quiétude l'enveloppa et alors que le voile sombre de la mort le recouvrait, il s'imaginait marchant dans un champ de tournesols. Mais dans cette grande étendue, tout n'était que noirceur, désolation et nécrose.

Il n'y avait rien de bon qui l'attendait de l'autre côté.

Et cette idée le faucha.

La chair de la pomme était imbibée de sang. La main de Claire était fixée dans l'air et la pauvre fille ressemblait étrangement à une statue de pierre aux traits déformés par le choc. Elle essayait de parler, ses lèvres sursautaient, tremblaient, mais rien ne parvenait à sortir de sa gorge hormis une plainte si faible qu'elle était presque inaudible. Son père était face contre le carrelage, le dos criblé de plaies béantes si large et si profonde que l'on devinait la puissance de chaque coup de couteau infligé. Ce n'était pas de la défense ni une élimination discrète, c'était de la barbarie à l'état pur.

Claire ne clignait plus des paupières, hébétée. La douce image de son professeur de français et celle d'Emilie avait disparu très loin derrière un écran de fumée morbide et traumatique. Elle parvint, après cinq ou cinquante minutes, à faire un pas vers le cadavre de son père, puis elle le vit. Sur sa gauche. Balançant doucement de gauche à droite. Elle tourna la tête vers lui, si lentement qu'elle semblait se mouvoir au ralenti, et son regard plongea vers les yeux révulsés de douleur de son frère. Il était pendu au milieu du salon. La jeune fille hurla et recula, mais la semelle de sa ballerine glissa sur le sang de son père et elle s'effondra dans une mare de rubis. Elle essaya de se reprendre et de se relever, mais plus elle se dépêchait, plus elle glissait et s'aspergeait du fluide rouge qui tâchait ses vêtements, ses cheveux et sa peau. Elle criait de dégout et d'horreur, priant les dieux de tous les univers de venir la réveiller de ce cauchemar inhumain.

Quand elle parvint finalement à se mettre à quatre pattes pour se stabiliser, essoufflée comme si elle venait de courir un sprint de trois cents mètres, un CLAC ! aussi vif que le claquement d'un fouet dans l'air attira son attention, droit devant elle. La corde de son frère venait de lâcher sous le poids du garçon. Claire leva la main vers lui, l'appela à travers des gémissements incompréhensibles, et soudain, la tête de son frère trembla et se redressa de quelques centimètres. Le souffle coupé, l'adolescente fixait son frère, un sourire d'espoir sur le visage, jusqu'à ce que le suicidé pousse son dernier soupir.

— Alan ? Parvint à dire Claire sans parvenir à effacer son sourire nerveux.

Elle se leva, manqua de rechuter en glissant à nouveau sur le sang, mais parvint à se retenir à la table de cuisine. Elle marcha jusqu'au corps sans vie de son frère et tomba à genoux à ses côtés. Aucun souffle de vie

n'émanait d'Alan, et même un enfant pouvait comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire.

Claire n'arrivait même pas à pleurer. Elle souriait toujours, presque folle, presque innocente.

Alan avait pleuré des larmes de sang. Ses lèvres figées dans une grimace de désespoir, presque saine, presque coupable.

5.1

Quelqu'un bougeait dans le lit, et cela réveilla Claire qui ne connaissait pas cette sensation. Elle avait toujours dormi toute seule et n'avait jamais partagé sa couche, mais la panique s'estompa aussi vite qu'elle était apparue lorsque la docteure aperçut la douce silhouette d'Annie assise sur le rebord du lit. Claire tendit le bras et caressa affectueusement le dos de son amour, presque persuadée d'être dans un rêve et qu'elle dormait encore. Annie s'était arrêtée alors qu'elle sentait les doigts de la jeune femme parcourir son dos encore nu, elle n'arrivait pas à trouver les mots.

— Salut toi, fit Claire chaleureusement.

— Salut.

La réponse était froide et distante, bien à l'opposé de la nuit passée. Claire comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas alors qu'elle se redressa, complètement réveillée. Annie avait déjà lassé ses bottes et attrapa par terre son débardeur qu'elle enfila rapidement, comme pressée par le temps. À aucun moment, elle n'offrit à Claire le moindre regard.

— Tu as un corps à aller chercher ? demanda innocemment la psychiatre.

C'était pour Claire la seule explication de toute cette hâte. Elle n'avait pas entendu le téléphone d'Annie sonner, mais elle était persuadée que le croquemort avait été contacté par une famille pour un décès et qu'elle devait à présent aller chercher le défunt au domicile. Elle voulait le croire de tout son cœur, mais la vérité était bien plus simple.

— Non, je…, barbouilla Annie encore assise sur le lit. Écoute,

Claire. J'ai besoin de réfléchir. De tout ça, de ce qu'on a fait.

— Oh… Mais est-ce que tu es obligée de partir si vite ? On dirait une voleuse.

— S'il te plait, ne rends pas ça plus dur.

Sur ces paroles, le croquemort se leva, attrapa sa veste et se dépêcha de rejoindre la porte d'entrée, sans se retourner. Le cœur dévasté, Claire s'enroula autour de sa couette et courut après Annie qu'elle retrouva au seuil de l'appartement. Au début, la psychiatre espérait que son amante avait changé d'avis et qu'elle allait se retourner, pleine de regrets, mais cela n'avait rien à voir. Au pied de la rousse, un tournesol fané avait été déposé sur le paillasson.

— Qu'est-ce que… ? s'étonna Claire.

— Tu as un admirateur secret à ce que je vois, fit Annie avec ce qui ressemblait à de la jalousie dans la voix. Bref.

Elle s'élança dans la cage d'escalier si vite que Claire n'eut pas le temps de sortir de son appartement pour la retenir. Annie était partie, comme une brise agréable qui ne réconforte qu'un instant. Claire retenait ses larmes et restait devant sa porte, l'espoir de revoir la crinière rousse revenir jusqu'à elle, mais elle devait se faire à l'idée qu'elle ne reviendrait pas. Elle se retourna pour rentrer lorsque son pied, protégé par la couette, marcha sur un objet qui se brisa sous son poids. Elle recula, se rappelant alors du tournesol noirci qui avait été abandonné devant sa porte. Claire venait de briser une paire de lunettes, déposée à côté de la fleur. Elle la ramassa, l'étrange conviction qu'elles les avaient déjà vues quelque part.

— Qu'est-ce que…, pensa-t-elle à voix haute.

Elle ramassa le tournesol dans son autre main, si sec qui paraissait brulé. Elle entra dans son appartement, claqua la porte du pied et examinait les deux objets. Un souvenir de la nuit passée lui revint, un fragment de la soirée qu'elle avait occulté tant il était insignifiant au moment vécu. Claire se rendit vers son canapé, se revoyait, gémissant alors qu'Annie lui procurait un plaisir innommable, et alors que son regard s'était perdu dans le vide, absorbé par la jouissance, elle s'était rendu compte qu'il manquait un tournesol dans son vase.

— Entre 30 et 40 centimètres, dicta-t-elle alors qu'elle plaçait le tournesol dans l'espace libre du vase, c'est la taille de coupe idéale pour couper un tournesol avant de le mettre dans un vase.

Elle avait cité un article d'un magazine de jardinage et de botanique qu'elle appréciait énormément à cause de son article spécial tournesols. Depuis, elle coupait toutes ses fleurs de soleil à 35 cm

exactement, un mètre pour s'en assurer, à chaque récolte. Lorsque le tournesol noir toucha le fond du vase, il faisait exactement la même taille que ses cinq autres confrères, encore jaunes comme des rayons de soleil.

Claire s'écrasa dans son canapé, encore humide de la veille, la paire de lunettes en main. Elle ferma les yeux, essayant de comprendre comment cette matinée qui devait être parfaite avait pu se transformer en cette mystérieuse déception. Annie allait-elle revenir un jour ? Ou était-ce la dernière fois que le regard des deux femmes plongerait l'un dans l'autre ? Malgré la douleur de son cœur, tel un coup de poignard, Claire ne parvenait pas à s'empêcher de sourire, le délicieux souvenir de la nuit passée avec celle qui la faisait chavirer. Oui, même si ce n'était que pour une fois, si leurs doigts ne s'étaient mêlés que le temps d'une respiration, elle remerciait le ciel de lui avoir accordé cette merveilleuse soirée qu'elle chérirait toute sa vie. Puis elle repensa à cette paire de lunettes étrange et à tout ce qu'elle signifiait. Était-ce leur propriétaire qui avait volé le tournesol ou bien était-ce Annie qui était la responsable de tout cela ? Son esprit s'embourbait et se mélangeait tant que l'amour fusionnait à la peur, la passion à l'angoisse. Et si c'était elle finalement qui avait déposé cette fleur devant sa porte et qu'elle ne s'en rappelait plus ? Mais d'où sortaient alors ces lunettes ? Elle fixait alors sa porte et son unique serrure qui avait l'air bien trop fragile maintenant : et si une autre personne était entrée chez elle avant qu'elle ne rentre pour voler ce tournesol ? Elle se leva pour barrer la porte, mais s'arrêta au milieu de sa course. À sa droite, légèrement déséquilibré du centre, le cadre qui contenait le poème de son frère attira l'attention de Claire. Sans vraiment savoir pourquoi, elle s'en approcha et en parcourut le contenu :

Les tournesols pleurent abandonnés par la lumière,
Soleil évitant, ténèbres entourant, telle une barrière,
Et ne viendras jamais le temps où tu laisseras,
De ta main ce verre que tu as, tant de fois, vidé,
Pour que la lumière revienne enfin me libérer.

C'était exactement la même écriture que son frère. Claire fit un pas en arrière puis un autre, elle se sentait violée dans le plus profond de son intimité, et alors que ses sentiments pour Annie caressaient son cœur, la peur de ce qui ne pouvait être expliqué lui tordait les tripes. Dans ce paradoxe d'émotions, la psychiatre luttait pour ne pas perdre la tête. Elle attrapa son verre de la veille sur le rebord de l'évier, et

alors que le poème dans son dos paraissait se moquer d'elle, elle se servit un verre de vin qu'elle avala cul sec.

5.2

La place Robert Monestier de Châteauroux s'épanouissait tel un tableau vivant, où l'histoire de la ville se mêlait à la modernité du présent. En son centre, une fontaine murmurait sa mélodie aquatique tandis que les bars alentour offraient un refuge chaleureux aux piétons en quête de réconfort. En ce samedi baigné de l'apaisante lumière automnale, la place s'animait d'une effervescence particulière, comme si chaque pavé racontait une histoire passée, présente et future. Les rires et les conversations s'entremêlaient harmonieusement, les Castelroussins étaient heureux sur les terrasses débordantes.

Annie était là, au milieu de tous ces gens, elle ne souriait pas contrairement à eux. Seule sur sa table, face à un café corsé et un peu trop sucré pour assumer la journée qui l'attendait, elle réfléchissait tant qu'un voile de mystère l'entourait. Elle savait très bien qu'elle avait réagi de manière excessive et qu'elle avait surement inquiété Claire inutilement, mais son existence venait de s'embrasser, de voler en cendres. Son homosexualité n'était à l'origine qu'une pensée abstraite, qui passait dans son esprit aussi vite qu'une hirondelle avant de repartir loin, très loin, cachée par un épais déni. Pourtant, depuis qu'elle avait rencontré Claire, il y a quatre ans, les choses avaient changé. Annie avait changé. Plusieurs fois, elle s'était étonnée à penser à son amie alors qu'elle se masturbait, ou bien lorsqu'elle savourait une soirée dans les bras d'un homme. Le visage de Claire la stimulait, décuplait son plaisir et l'excitait tant que la psychiatre était devenue un fantasme inavoué. Quand les doigts de Claire caressèrent les siens, la première soirée qu'elles avaient passé ensemble il y a de cela deux jours, Annie s'était retenue de sauter sur son amie pour lui arracher ses vêtements. Le lendemain, le cœur du croquemort était sens dessus dessous, elle la voulait, il le fallait où elle ne le supporterait pas, alors elle envoya une bouteille à la mer avec un SMS initiateur. La suite des évènements était devenue incontrôlable, mais aussi incroyable. Quand elle se réveilla le matin, un bras autour de Claire et son sein appuyé contre son dos, elle était la plus heureuse de toutes les femmes. Pourtant…

— Excuse, fit l'homme en se penchant vers Annie pour déposer un baiser sur ses lèvres, je n'avais pas vu l'heure.

Annie secoua la tête pour reprendre ses esprits alors que son petit ami s'installait face à elle. Il attrapa la carte qui parcourut en quelques instants, fit signe au serveur et commanda un café. Lorsqu'il demanda à Annie si elle revoulait quelque chose, la rouquine ne lui répondit pas, encore absorbée dans ses pensées les plus intimes.

— Wouhou ? insista-t-il. Tu reprends un café ou pas ?

— Ah, euh non. Merci.

—Ok. Bon ça va ? Tu as une tête ma pauvre, on dirait que ta fais la fête toute la nuit. Ça a été avec Claire hier soir ? Vous êtes allées en boite ?

Tant de questions et pourtant, Annie n'avait entendu que le prénom de Claire qui embrasa ses joues et les colora d'un rouge vif. Annie jouait avec ses doigts, le regard fuyant, elle n'arrivait pas à regarder Vincent dans les yeux. L'homme chauve remercia le serveur et touillait son café bien qu'il ne prenait pas de sucre.

— Vince, parvint-elle à dire la tête baissée. Faut qu'on parle.

Les lèvres de l'homme n'eurent pas le temps de rencontrer la boisson chaude que la tasse retrouva sa soucoupe. Vincent ne disait rien, mais il n'en avait pas besoin. Annie sentait la colère qui s'était posée sur elle, cette rage qu'elle connaissait si bien. Jamais son petit ami n'avait porté la main sur elle, mais il poussait des colères si violentes et si incontrôlables qu'Annie avait l'impression d'être rouée de coups. Malgré tout, c'était un homme extraordinaire avec elle, toujours aux petits soins, toujours présent. Il savait s'excuser quand il dépassait les limites, et il faisait tout pour s'améliorer. *Il ne mérite pas ça,* pensa Annie*, mais je ne peux pas.*

— Je…, commença-t-elle.

— Tu m'as trompé ? cracha-t-il si froidement qu'Annie se figea.

— Je… Non ! Enfin… Vincent écoute je…

— Comment il s'appelle ?! explosa l'homme en se levant et en manquant de renverser son café. C'est qui bordel ?!

— Calme-toi, je…

— Ne me dis pas de me calmer alors que t'es train de me dire que tu as été voir ailleurs, putain ! C'est qui ?!

Toutes les personnes présentes sur la place les regardaient et cela signifiait beaucoup, beaucoup trop de monde pour Annie. Les regards à la fois de surprise et d'agacements autour d'elle ne la quittaient pas et le secret qu'elle s'apprêtait à dévoiler à Vincent allait devenir bientôt public, exposé aux oreilles de tous. Pourtant, Annie, de nature discrète sur sa vie privée, s'en moqua ce jour-là. Elle aussi

était capable d'exploser et de s'imposer, alors elle ne se laissa pas dominer et se leva pour enfin rendre son regard à Vincent.

— Tu veux savoir qui c'est ? Bah c'est Claire ! Je t'ai trompé avec Claire, OK ?! Ça te va ?

Contre toute attente, alors que certains clients riaient discrètement ou restaient bouche bée, les yeux de Vincent se remplirent de larmes. Il venait de comprendre qu'Annie ne l'avait pas juste trompé, elle lui annonçait qu'elle le quittait. Il pouvait le lire dans ses yeux, Annie n'avait jamais été autant en colère contre lui et aussi heureuse à la fois. Il avait perdu son pouvoir sur elle et son cœur. Il retrouva sa chaise, presque sous le choc, et avala son café d'une traite.

Annie adressa un regard de provocation à la foule d'yeux sur elle et les attentions se détournèrent du couple brisé. Elle restait debout, elle n'avait plus à s'assoir à côté de lui à présent. Il ne méritait pas cela, elle en était consciente, mais Annie ne s'était jamais sentie aussi vivante que depuis ces dernières 24 heures.

— Je suis désolée Vince, je croyais être heureuse, mais je n'ai fait que fausse route depuis le début. J'aime une autre femme. J'aime Claire. Et je ne peux pas rester avec toi en sachant ça, c'est bien trop dur.

Il ne trouva rien à répondre hormis des larmes chaudes qui s'écrasait sur la table. Elle fouilla dans son sac à main, y trouva son portefeuille où elle arracha un billet de dix euros qu'elle coinça sous sa tasse.

— Tu mérites mieux que moi, dit-elle comme adieu.

Et sur ces paroles, elle s'échappa de la terrasse. Tous les regards indiscrets étaient revenus sur elle, témoins de la libération d'un petit être, de sa révolution. Lorsqu'elle fut loin, à plusieurs rues de la place Robert Monestier, Annie s'adossa contre une façade, à l'abri de regards. C'est alors qu'elle se laissa glisser contre le mur et s'autorisa à pleurer pour commencer le deuil de sa relation déchirée.

À l'angle, caché dans l'ombre grandissante d'un immeuble, elle ne remarqua pas que Nathan la fixait avec sa fureur.

Le mal était déjà fait.

6.

Claire avait terminé le restant de la bouteille de la veille avant de s'habiller, presque soule. Elle n'avait jamais bu un seul verre d'alcool le matin, persuadée que seuls des adolescents mineurs ou des alcooliques étaient capables d'une telle chose. Mais ce matin-là, elle avait franchi une frontière inattendue. Elle avait pris le temps, assise par terre alors qu'elle *dégustait* le vin directement au goulot, pour s'analyser comme une vraie psychiatre. L'excès d'émotions contradictoires avait submergé son cerveau et avait cherché la moindre échappatoire en réaction à la perturbation de l'équilibre chimique et neuronal. La libération anormale de neurotransmetteurs tels que la dopamine, la sérotonine, la noradrénaline et l'adrénaline, chacun responsable de la joie, de la tristesse et de la peur, avait fabriqué un bouquet chimique explosif qui avait besoin d'être vécu ou d'être ravalé. Comme l'alcool était l'un des meilleurs *anxiolytiques* de fortune que l'on trouvait dans toutes les cuisines françaises, et donc dans celle de Claire, c'était la solution la plus simple et la plus rapide pour préserver la santé mentale de la jeune femme.

Il était dix heures trente, Claire titubait, mais parvenait à garder le contrôle de ses paroles et de ses gestes. Elle était juste… absente. Comme si son corps était resté sur terre, mais que son cœur et son cerveau avaient décidé de prendre un peu de repos, loin, derrière quelques étoiles tristes et solitaires. Elle enfila sa veste, attrapa ses clés de voiture puis se ravisa, avant de claquer la porte derrière-elle. Son premier rendez-vous n'était qu'à midi, mais elle ne savait pas en combien de temps elle était capable de remonter les quelques rues qui la séparaient de son bureau.

Comme un spectre absent, elle errait, incertaine de son but. Elle traversa le pont Gütersloh sans s'arrêter pour écouter le délicieux roulement de la rivière en contrebas, n'accordant même pas un instant à ces canards barbotant qu'elle appréciait tant. La montée de la rue des ponts était éprouvante, presque impossible. Claire manqua de vomir sous l'effort à plusieurs reprises, surement sous le regard jugeur de quelques passants qui remarquèrent son ivresse matinale. Malgré tout, elle se fichait des autres, l'alcool bien trop désinhibiteur pour se soucier de l'avis d'autrui.

Quand finalement elle parvint à traverser la rue Jean Lauron pour rejoindre la rue du Palan, elle s'essuya le front, en sueur. Elle

fouilla la poche de sa veste pour attraper les clés de son bureau et trifouillant le trousseau pour trouver la bonne, elle s'arrêta en remarquant la présence d'un homme au pied de la porte d'immeuble où elle travaillait. Nathan l'attendait, ses grands yeux de corbeau posé sur elle. Sa surprise fut si grande qu'elle ne ressentait plus les effets de l'alcool. Elle restait debout, au milieu de la route qu'elle avait commencé à traverser, ils se regardèrent. Claire était persuadée qu'elle ne reverrait plus cet homme, faute de professionnalisme. Pourtant, il était là.

— Bonjour docteure, a-t-il dit en glissant les mains dans ses poches de jean. Je… Est-ce que vous auriez quelques minutes à m'accorder ?

— Bien sûr, fit-elle en essayant de retrouver une posture adéquate, vous voulez monter ? Je n'ai pas trop l'habitude de parler au pied de mon immeuble.

Il acquit d'un hochement de tête, se décala pour laisser la psychiatre ouvrir la porte et ils entrèrent ensemble. Quand ils eurent finalement atteint le deuxième étage, Claire déverrouilla la seconde porte. Des murs peints dans des tons de bleu pâle de vert menthe les accueillirent. Ce mariage de couleur évoquait la sérénité, parfaitement souligné par quelques plantes en pot qui parsemaient l'espace d'un minimum de verdure. Un tableau d'une fermière d'un siècle dépassé qui, munie d'une serpe, venait de faucher une poignée de tournesol, représentait la seule touche personnelle de Claire dans l'accueil de son cabinet. Ils dépassèrent la salle d'attente où des fauteuils suffisamment confortables attendaient patiemment les patients à la recherche d'un refuge capable d'apaiser leur esprit tourmenté. Claire ouvrit la porte de son bureau, invita Nathan à entrer avant de la refermer machinalement, malgré l'absence d'oreilles indiscrètes.

— Café ? demanda-t-elle alors qu'elle se rendait vers un petit espace dédié aux boissons réconfortantes.

— Non merci, c'est gentil.

Claire ne se fit pas prier, et contrairement à un rendez-vous normal où elle ne prenait aucune boisson si son patient n'en désirait pas, sa cafetière lui servit un américano digne de son nom. *Meilleur investissement de ma vie,* pensa-t-elle alors que la première gorgée d'arômes envoutants réveillait vivement son palais et réconfortait tout son être.

— Hum…, laissa malgré elle s'échapper un gémissement de satisfaction.

— Dure soirée ? demanda Nathan qui s'était assis sur le sofa sans en demander la permission.

— Vous n'imaginez même pas. Bref, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'aimerais vraiment pouvoir parler avec vous de ma vie, des choses qui me rongent. J'ai réussi à sourire pour la première fois lorsque je vous ai vu pleurer. Ce n'est pas que j'aime vous voir pleurer, oh non, ça je déteste. Mais notre histoire est tellement similaire qu'il n'y a que vous qui pouvez me comprendre. Je me sens moins seul, la vie semble moins dure à supporter, à imaginer. Vous voyez ?

Avalant une deuxième gorgée, Claire prit le temps de travailler sa réponse, ne voulant pas se laisser déborder comme lors de leur première rencontre. Elle se dirigea doucement vers sa chaise, débarrassa sa tasse sur la table basse avant d'ouvrir le tiroir de cette dernière où elle récupéra un nouveau stylo, tristement démuni de licorne. Son calepin se lova sur ses jambes croisées, elle était prête, l'alcool aidant surement en cet instant.

— Exceptionnellement, je vais vous prendre sans rendez-vous, pour me faire pardonner de mon attitude de la dernière fois. Toutefois, comme vous l'avez si bien souligné, nos histoires concordent presque si parfaitement que cela en est effrayant. Pour moi en tout cas. J'aimerais entendre la fin de votre enfance, ce que vous accepterez de me raconter. Je parlerai le moins possible et écouterai surtout.

— Bien. Je m'allonge ?

— Comme bon vous semble.

— OK, répondit-il en s'installant. Je ne me rappelle plus où j'en étais lorsque… fin vous voyez ?

— Votre père vous battait dans la cuisine pendant que votre sœur travaillait d'arrachepied pour répondre à ses attentes.

— Ah, oui. Cette comédie a duré pendant des années, et jamais ma sœur n'a su ce qu'il se passait derrière la porte de la cuisine. Peut-être qu'elle s'en doutait, mais j'en doute. Je faisais tout pour lui cacher, et papa n'était pas idiot. Il ne me frappait qu'à des endroits cachés par des vêtements. Je crois que ça m'allait, enfin, tant qu'il ne touchait pas à ma sœur…

Pour rester concentrée et ainsi se détacher au maximum de l'histoire de Nathan aux arrière-gouts de déjà vu, Claire notait tout ce qu'elle pouvait sur la fiche de Nathan. Elle venait d'écrire la phrase « à protéger sa sœur à ses dépens » quand elle souligna le silence étrange de Nathan. Lorsqu'il s'était livré la première fois, il était inarrêtable et était en train de courir un véritable marathon de mots, si bien que Claire avait réussi à l'arrêter uniquement lorsqu'elle le mit à sa porte. Il y avait une blessure bien plus profonde qui se cachait derrière cette

porte de cuisine, une monstruosité inavouable qui se bloquait dans la gorge du jeune homme. Elle le vit déglutir, comme si prononcer ce secret allait le conduire six pieds sous terre.

— Vous pouvez tout me dire Nathan, mais si c'est trop pour aujourd'hui, on peut changer de sujet.

— Non ! cria-t-il malgré lui avant de reprendre son ton habituel. Non, je dois le dire. Je veux le dire.

— Alors je vous écoute.

— Un jour, alors que mon père me frappait le dos avec une bouteille de bière, je me suis mis à pleurer. J'en pouvais plus, j'avais mal, j'étais fatigué, je voulais que ça s'arrête. Il avait bien vu que je n'étais pas pareil et je ne sais pas s'il y pensait depuis longtemps ou si l'idée était venue d'un coup, comme ça. Il… il m'a demandé de baisser mon pantalon.

Nathan avait prononcé cette dernière phrase avec la voix d'un enfant, comme si ce n'était plus l'adulte qui était désormais allongé dans le sofa, mais le jeune Nathan de l'époque, qui subissait encore les calvaires et les atrocités que son père lui infligeait. Claire imaginait bien la suite du récit abominable de son patient, mais elle le laissa continuer. Il était nécessaire, pour son propre intérêt, et dans l'intérêt de la thérapie, que les mots sortent de sa bouche.

— Je n'ai pas compris au début, j'étais trop étonné, alors je ne l'ai pas fait. Mais il m'a frappé si fort dans le ventre que j'en ai eu le souffle coupé. Il ne m'avait jamais frappé aussi fort. J'ai compris qu'il ne plaisantait pas et qu'il me tuerait si je n'obéissais pas.

Contre toute attente, malgré les larmes qui roulaient sur le visage de Nathan, un sourire se dessinait paradoxalement. Il était en train de se libérer du poids qui portait depuis tant d'années, des démons qui le possédaient lorsque ses yeux se fermaient.

— J'ai baissé mon pantalon et il a enfoncé la bouteille dans… dans mon anus.

Claire s'imaginait très bien les attentions du père lorsqu'il avait demandé à son fils de baisser son pantalon, mais l'entendre de la bouche de la victime était bouleversant. Elle contenait ses propres larmes, pourtant expérimentée en histoires traumatisantes. Les pleurs de Nathan s'étaient transformés en supplice, en cris remplis de colère qui recherchaient une raison à ce supplice.

— Il faisait ça… Il faisait ça quelques soirs dans la semaine, c'était rare au début. Et… et un jour… Et un jour… !

Les mots sortaient plus vite que ses pensées, il n'arrivait plus à composer ses phrases de manière constructive, même si lui comprenait

très bien ses pleurs. Claire l'invita à poursuivre dans un silence compatissant alors qu'il reprenait sa respiration.

— Il s'est déshabillé lui aussi et.. ! avoua-t-il. J'étais qu'un ado ! Pourquoi ?! Pourquoi m'a-t-il fait ça ?! Pourquoi ?! Pourquoi je devais être le seul à subir tout ça alors qu'Elise était tranquille derrière ses bouquins ?! J'étais qu'un enfant !

Une unique larme s'écoula au coin de l'œil de la psychiatre, autant de compassion que de soulagement. Son père était violent avec son frère Alan, c'était un fait indéniable et Claire ne l'avait appris qu'à la mort de sa famille. Un examen du corps d'Alan avait fait éclater la sombre vérité. Mais jamais de viol n'avait été recensé. Le père de Claire était une ordure, mais pas un violeur d'enfant. Finalement, leur histoire n'était similaire que jusqu'à un certain point. Nathan pleurait encore à chaudes larmes, recroquevillé sur lui-même comme un fœtus, et Claire se leva pour venir déposer une main bienveillante sur son épaule. La séance était terminée, il ne servait à rien d'insister pour aujourd'hui.

Quand Nathan reprit enfin ses esprits, il se leva, remercia chaleureusement la psychiatre en s'inclinant et regagna la porte de lui-même. Claire l'observa traverser la salle d'attente, passer devant le tableau de tournesol jusqu'à la sortie. L'homme s'arrêta, le visage pâle à force d'avoir trop pleuré, et adressa ces quelques mots à la docteure Lumière :

— À notre prochaine séance, j'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi vous êtes restée assise sur votre chaise alors que vous saviez très bien ce que votre frère subissait.

Claire se figea pendant que la porte se fermait en avalant Nathan. Elle ignorait si elle avait imaginé ces dernières paroles ou si elle devait craindre le pire. Elle tenta de se persuader que l'alcool lui jouait encore des tours ou déformait son audition, alors elle regagna sa chaise pour étudier ses notes, comme elle le faisait à chaque fin de rendez-vous.

Il était uniquement écrit AIDEZ-MOI, remplissant toute la page d'effroi.

7.

L'air était lourd, chargé de soufre. Claire revenait à elle, allongée sur le sol, ignorant où elle était la minute passée. Autour d'elle, tout n'était que chaos et chaque coin respirait la désolation. La poussière, en apesanteur dans l'air, fit tousser Claire qui se relevait tant bien que mal, la gueule de bois. Il ne lui fallut que quelques instants pour reconnaitre la sinistre demeure : elle était dans la maison de son enfance. Là où son père avait été tué par son frère avant qu'il ne s'ôte la vie à son tour.

L'état de l'habitation était à la hauteur des souvenirs de la femme : elle était devenue morbide et dérangeante, si bien que les murs semblaient transpirer un miasme putride. Les meubles gisaient, dévastés, couverts d'une épaisse couche de poussière, silencieux, témoins de l'abandon et de la détresse qui ont imprégné ces murs. Les ombres fuyantes des cafards et des rats, seuls habitants restants de ce macabre foyer ajoutait une touche de terreur à l'atmosphère déjà chargée d'horreur. Sur le sol de la cuisine où elle s'était réveillée, le sang noirci et imprégné dessinait la silhouette du cadavre de son père, la ramenant huit ans en arrière lorsqu'elle l'avait découvert, étalé de tout son long.

Sous le choc, incapable de pleurer ou de sourire, elle avançait, les mains tremblantes devant elle. Chaque craquement, chaque souffle de vent à travers les vitres brisées et barrées par des planches, murmurait à Claire les sombres secrets de ce lieu maudit. La maison était devenue une prison de souvenirs cauchemardesques, où la tragédie planait en permanence.

— Je veux partir de là…, murmura-t-elle comme elle le put. Je veux partir de là. Je veux partir de là.

Lorsqu'elle arriva dans le salon, elle se figea à son seuil. Au centre de la pièce, la corde usée et rongée de son frère l'attendait et donnait l'impression de l'inviter à la rejoindre. Claire était persuadée que cette corde s'était décrochée du plafond sous le poids d'Alan. Elle en était sûre. Quelqu'un l'avait remise à sa place. La psychiatre tomba à genou, des morceaux de verres transperçant son épiderme, mais elle ne ressentait aucune douleur. Elle ne voyait que cette corde, cette maudite corde qui commençait à se balancer sous le vent qui parvenait à traverser la pièce. Le grincement du balancier était insupportable et déchirait les tympans de la prisonnière à chaque

note.

— Je veux partir de là, je veux partir de là, je veux partir de là.

Elle sentit alors un regard posé sur elle, des yeux aussi maléfiques que la demeure elle-même. Elle parvint, au prix d'un effort incommensurable, à détacher son attention de la corde et tourna la tête vers le canapé éventré, sur sa gauche. Un gros monsieur l'épiait derrière une paire de lunettes ridiculement petites qui lui rappela un souvenir flou. Une moustache grisonnante et mal taillée soulignait son sourire provocateur. Elle le reconnut alors, cet homme qu'elle croisait presque tous les soirs, au niveau du pont près de chez elle. Elle lui disait toujours bonjour, il répondait parfois, d'autre fois il grognait seulement. C'était lui qui l'avait poussé avant qu'elle ne passe la nuit avec Annie. C'étaient aussi ses lunettes qui se trouvaient avec le tournesol qu'elle avait retrouvé le lendemain chez elle.

— Je ne veux pas faire ça, pleura-t-il en se levant sans que son sourire disparaisse. Par pitié s'il vous plait, aidez-moi.

L'image de son calepin où elle avait écrit les mots AIDEZ-MOI éclata dans son esprit. Elle chancela en se tenant la tête, presque aveuglée par le flash de son souvenir. Le gros homme était désormais à côté de la corde. Il monta sur la table basse qui résista miraculeusement à son poids et il passa la corde autour de son cou. Il offrit un dernier regard suppliant à Claire qui n'arrivait pas à bouger.

— Je ne voulais pas faire ça, avoua-t-il.

Et sur ces funestes paroles, il frappa la table de son pied et se brisa le cou.

— Je veux partir d'ici, souffla-t-elle.

7.1

Mon psychiatre claquait des doigts pour attirer l'attention de la jeune femme était absente, loin de son corps. Il avait entendu beaucoup de bien concernant cette professionnelle, *cet ange* capable de rendre l'envie de vivre à n'importe qui, et pourtant maintenant qu'il était face à elle, il était plus que sceptique. Il avait commencé à parler, à raconter la raison de sa présence lorsqu'un silence de plomb l'interpela. Depuis, la jeune femme regardait dans le vide, sans cligner des yeux.

— Madame ? insista-t-il en claquant des doigts justes sous son nez. Oh oh !

Comme si elle réveillait d'un effroyable cauchemar, Claire hurla de peur en se redressant avant de chercher à reprendre son souffle. Quand elle tourna la tête vers le moustachu effrayé, son regard témoignait de la terreur qu'elle ressentait au plus profond de son être.

— Qui…, fit-elle encore hébétée, qui êtes-vous ?

— Marcel, madame. Nous avions rendez-vous. Vous vous êtes endormie j'ai l'impression.

Sa manière de rouler les i et le r lui rappela l'accent berrichon, elle s'accrocha à cela pour revenir à la surface et à la réalité. Elle claqua des lèvres, assoiffée. Il lui fallut plus d'une minute pour finalement s'intéresser à son patient qui la regardait derrière le sofa. Sa moustache grisâtre, ses lunettes brisées et la marque violette autour de son cou l'interpelèrent. C'était l'homme de son cauchemar, celui qui s'était pendu devant elle, celui qui l'avait poussé sur le pont.

— Je vous connais, souleva-t-elle en le désignant du doigt, on se croise tous les soirs sur le pont.

— Ah, euh, oui.

— L'autre soir, vous m'avez poussé.

— J'suis désolée, je n'allais pas bien Pas bien du tout. Fin, y'a juste à regarder ma gorge pour comprendre.

Sans aucun doute, Claire reconnaissait les stigmates d'une tentative de pendaison. La voix de l'homme lui paraissait aussi étranglée, surement à cause de l'état de ses cordes vocales. La docteure soupira avant de reprendre place sur sa chaise, persuadée qu'elle perdait les pédales. *Je vais finir à l'asile si ça continue.*

— Vous avez essayé de mettre fin à vos jours, constata-t-elle malgré l'évidence de la chose. Pourquoi ?

— Vous voulez que l'on continue la séance malgré tout ? Vous ne m'en voulez pas ?

— Un psychiatre qui ne fait pas preuve de tolérance n'est pas digne d'exercer. Votre geste était peut-être un appel au secours, vous ne pensez pas ? Vous saviez bien que j'étais psychiatre ?

Marcel hocha la tête en guise d'acquiescement, puis regagna sa place. Il s'allongea, le canapé se plaignit du poids sans pour autant céder, et il posa ses mains sur son ventre.

— J'le savais oui, avoua-t-il. Maintenant que vous le dites, c'était peut-être ça. Un appel au secours. Pour être honnête, je ne me rappelle rien avant d'avoir… fin vous voyez.

Il mima de ses mains le nouage d'une corde, Claire frémit en

repensant à son cauchemar et à son frère.

— J'étais trop gros, alors la corde n'a pas tenu, c'est ça qui m'a sauvé la vie. J'ai réalisé c'qui se passait quand j'suis tombé et que j'ai mangé le sol. Je ne voulais pas faire ça, m'dame. Je n'aime pas ma vie, mais j'veux pas mourir.

— Écoutez…, commença-t-elle.

— Marcel.

— Écoutez, Marcel, ce que vous avez fait, ce que vous avez essayé de faire, cela ne vient pas comme ça, du jour au lendemain. Il peut s'agir d'une dépression qui vous habite depuis des années sans même que vous vous en rendiez vraiment compte. Il faut examiner les aspects psychologiques et neurobiologiques, sans oublier les éléments extérieurs comme les drogues ou d'autres substances qui peuvent influencer votre esprit. Je pense qu'il serait sain de débuter une thérapie cognitivocomportementale et de creuser un peu dans votre passé pour comprendre ce désir inconscient de mettre fin à votre vie.

Ils passèrent ainsi le reste de l'heure à échanger. Marcel expliqua être veuf, sans enfant. Il avait beaucoup d'amis, mais il était devenu si aigri, si désagréable qu'il se retrouva seul en moins d'un an. La chute dans l'alcool était pour lui sa seule solution, son seul salut. Il racontait la route qu'il avait suivie pour devenir l'homme qu'il était devenu aujourd'hui, il ne pleura pas une seule fois, mais il était profondément nostalgique. Quand la séance fut enfin terminée, il salua la docteure Lumière d'un léger sourire, s'excusa encore une fois de l'avoir bousculé et s'évada du cabinet.

À présent que Claire se retrouvait seule dans cette pièce, elle essayait de rassembler le puzzle de sa mémoire, mais c'était impossible. En réalité, l'homme qui venait de partir de chez elle était bien moins perdue qu'elle ne l'était elle-même. Elle s'écroula dans son sofa, encore chauffé par les fesses de Marcel et elle passa sa main sur ses genoux. Elle avait mal, terriblement mal. Elle se redressa, arracha sa ceinture et baissa son jean : des morceaux de verres pénétraient sa peau.

7.1

Les eaux calmes du lac de Belle Isle reflétaient les rayons du soleil couchant, peignant un tableau éblouissant de couleur chatoyante dans le ciel. Les reflets miroitants de la surface de l'eau

brillaient comme des diamants ou de scintillantes étoiles dans la nuit. Les arbres se penchaient gracieusement au-dessus de l'eau, leurs feuilles dansant au gré du vent, apportant une ombre bienvenue aux promeneurs tardifs.

Annie était assise au bord de l'eau, protégée par les bras accueillants d'un saule pleureur, son arbre préféré. Les deux êtres, respectivement de bois et de chair, émanaient la même mélancolie alors que leurs images vibraient sur la surface du lac. C'était l'endroit qu'Annie préférait à Châteauroux. Elle avait l'impression d'être loin de la ville, loin de tout, un répit bienvenu. Ses pieds nus barbotaient dans l'eau un peu trop froide, mais encore assez agréable pour cette fin de saison. Le regard de la jeune rouquine se lançait loin, bien au-delà de l'ile au centre du lac, bien au-delà de l'horizon. Elle pensait à Claire et à tout ce qu'elle représentait désormais pour elle. La culpabilité de la rupture avait été vite effacée par les récents souvenirs des deux femmes, et même si elle savait qu'elle repenserait à Vincent parfois avec remords, elle était confiante pour l'avenir. Bien plus qu'elle n'avait pu l'être de toute sa vie. Il ne restait plus qu'à la jeune femme à se rattraper pour son attitude de ce matin, mais elle savait qu'elle trouverait quelque chose pour satisfaire son amie.

Amie ? Qu'allaient-elles devenir finalement ? Annie se le demandait. Elle n'avait jamais imaginé appeler un jour une autre femme, *sa petite-amie,* ou bien même son *épouse.* Elle gloussa en s'imaginant mariée à Claire. N'est-ce pas un précoce ? Elles ne s'étaient même pas encore dit je t'aime. Alors que le soleil se laissait border par la silhouette noire des arbres, Annie posa son regard sur la solution à tous ses problèmes. La base nautique de Belle-Isle. Elle connaissait très bien Claire et elle savait qu'elle adorait l'eau, et donc, la psychiatre aimerait forcément une balade en canoë sur l'Indre.

Sans attendre, elle attrapa son téléphone dans sa poche, ouvrit son navigateur internet et tapa *« Canoë Châteauroux Belle-Isle ».* Sans attendre, elle trouva le site de la base nautique, se renseigna sur les horaires et les différentes balades possibles. Celle de trois heures était parfaite. Elle réserva le créneau et se laissa tomber en arrière, s'allongeant dans l'herbe presque humide. Le texte « *votre réservation a bien été prise en compte* » éclairait son visage alors que le crépuscule était bien avancé, pourtant, elle lisait « *Claire va être comblée ».* Elle rangea son téléphone et se laissait prendre par la nuit, le visage vers le ciel qui s'obscurcissait alors que des petites ampoules célestes s'allumaient partout au-dessus d'elle. Elle se mise à rêver de cette future journée. Claire et elle, sur le canoë, toutes seules, voguant au fil de l'Indre. Elles finiraient par trouver une rive loin de tout regard, à un endroit où même les oiseaux ne penseraient faire leur nid. Alors

Annie amarrerait le canoë et sortirait de son sac une couverture pour accueillir leur amour. Peut-être emmènerait-elle une bouteille de vin, ou quelques sucreries à partager ? Mais ce n'était pas le plus important, car elle savait quel dessert elle voulait déguster. Elle se vit toutes les deux nues, autant qu'elles l'étaient la nuit dernière, et partageant leur plus secrète intimité au milieu de la nature, elles s'aimeraient. Oui, c'était un rêve qu'elle comptait accomplir, sans aucun doute.

Un long frisson arracha Annie de ses songes. La nuit était bien installée sur le lac et ses alentours, elle vérifia l'heure, il était déjà 21 heures passées.

— Merde ! Je me suis endormie !

Elle se releva d'un bond avant d'attraper son téléphone pour activer son flash, puis entreprit la route de retour vers sa voiture.

— Quelle idée d'être allée si loin aussi moi…

Alors qu'Annie marchait au bord de l'eau, suivant la petite route goudronnée, elle s'étonna à quel point les perspectives de l'environnement d'une personne pouvait changer lorsque le manteau de nuit s'abattait. Le monde se transformait drastiquement alors que les ombres s'allongeaient et se déformaient. Les arbres n'étaient plus accueillants, mais menaçants, leurs longs doigts squelettiques prêts à attraper la jeune femme telles les serres d'un rapace. Le vent se levait alors qu'Annie pressait le pas. Elle se maudissait de s'être endormie, consciente qu'une femme seule dans la nuit, même dans une petite ville de campagne comme Châteauroux, était une cible parfaite pour les plus dérangés.

Inconsciemment, le croquemort se racontait des histoires sinistres dignes des plus grands films d'horreur. Le parc de jeux pour enfant sur sa droite nourrissait son imagination lugubre, les balançoires grinçaient et sifflaient, le tapecul s'amusait sans marmots et des petites silhouettes se formaient à travers le flou de la nuit. Annie courrait presque. Elle imagina un tueur en série, derrière-elle, un couteau à la main, prête à lui trancher la gorge ou pire, lui sectionner les tendons pour la trainer jusqu'à sa camionnette pour lui faire subir les pires sévices.

Elle sursauta en entendant tousser sur sa gauche. Elle était prête à s'enfuir à toute jambe lorsqu'elle remarqua un groupe de jeunes, assis sur les tables de ping-pong, partageant ce qui ne ressemblait pas à une cigarette ordinaire. Annie était bien plus alerte qu'avant : ce n'étaient pas les fantômes ou les tueurs en série qui étaient les plus effrayants pour une femme seule dans la nuit. C'était ce genre de groupe, dont le nombre nourrissait l'idiotie. Quelle femme

n'eut jamais été interpelée dans une rue ou en se promenant par un groupe d'hommes comme celui-ci ? Annie avait vu sur un réseau social un jour que la plupart des femmes préféraient se retrouver face à un ours dans une forêt que face à un homme. Ce soir, elle comprenait pourquoi.

Pourtant, alors qu'elle s'éloignait des tables de ping-pong et du parc de jeux, aucun homme ne se mit à sa poursuite. Il ne lui restait qu'une centaine de mètres avant de pouvoir rejoindre la lumière sécurisante du restaurant de Belle-Isle. La foule la protègerait, elle en était persuadée. Doucement, elle retrouvait du courage et sa peur s'estompait. *Je suis un peu poule mouillée quand même,* se disait-elle. Alors qu'elle retrouvait son calme, un regard se posa dans son dos. Elle n'avait pas besoin de le voir, elle le sentait, un long frisson la traversait, la pénétra, et son instinct lui hurlait de courir. En panique, elle prit ses jambes à son cou alors qu'elle entendait son poursuivant lui courir après. Il ne restait qu'une trentaine de mètres entre elle et le restaurant, et bien trop peu de mètres entre le psychopathe et sa vie. Il respirait si fort qu'Annie sentait son souffle dans sa nuque. Chaque instant était une guillotine prête à s'abattre, Annie fermait les yeux en hurlant, incapable de prononcer le moindre mot, elle ne voulait pas mourir.

Quand elle arriva sous les guirlandes du restaurant, les clients installés en terrasse s'étaient levés, alertés par cette femme paniquée. Annie se retourna en se protégeant le visage derrière ses avant-bras, persuadée que son poursuivant allait lui sauter dessus : il n'y avait personne.

Sans savoir pourquoi, une pensée traversa Annie, sans origine, sans logique.

C'était un avertissement.

8.

Claire était rentrée chez elle en milieu d'après-midi, faute de rendez-vous. L'alcool n'agissait plus sur son comportement et ses perceptions, ce qu'elle trouva dommage lors du trajet de retour à cause de ses genoux douloureux. Elle entra dans son appartement, laissa tomber son sac à main par terre et clopina jusqu'à la salle de bain pour retirer délicatement son jean, évitant d'enfoncer le verre plus profondément dans sa chair.

Comment avait-elle pu se blesser de la sorte ? À aucun moment elle n'avait été en contact avec du verre brisé, de plus, son jean était intact, ce qui signifiait qu'elle ne le portait pas lorsqu'elle s'était blessée. Elle supposa alors, même si cette hypothèse ne la convainc pas sur l'instant, subir un trou de mémoire dû à son ivresse passée. Elle jeta son jean tâché de sang dans la panière débordante de linges sales, ouvrit l'armoire dissimulée dans le miroir au-dessus de son évier et chercha le nécessaire pour se soigner. Munie de désinfectant, d'une compresse et d'une pince à épiler, elle se laissa glisser contre le mur pour s'assoir par terre, la froideur du carrelage saisissant ses fesses à moitié découvertes.

Minutieusement, elle dégageait chaque fragment de verre de son épiderme, grimaçant parfois de douleur tant certains étaient enfoncés profondément. Quand elle eut enfin extrait tous les corps étrangers, elle pulvérisa du désinfectant sur ses genoux en lâchant un cri de douleur. *Ça pique !* se plaignit-elle intérieurement. Elle avait toujours eu horreur de cette sensation lorsque le désinfectant pénétrait la blessure et donnait l'impression de bruler sous la peau. Elle achevait son soin en nettoyant ses genoux avec la compresse, se releva en s'aidant du mur et s'approcha de l'évier. Claire constata qu'elle saignait encore un peu, mais il était inutile selon elle de mettre des pansements alors qu'elle allait prendre une douche d'ici peu qui serait la bienvenue. Elle désinfecta la pince à épiler qu'elle nettoya dans l'évier, jeta la compresse à la poubelle et rangea tous ses ustensiles avant de refermer l'armoire, ressoudant les deux moitiés du miroir.

Claire sursauta. La femme que le miroir reflétait n'avait presque rien à voir avec elle. Elle se retourna, persuadée qu'une autre femme était dans sa salle de bain. Personne. Il n'y avait qu'un seul reflet, et lorsque la docteure comprit qu'il suivait le moindre de ses mouvements, elle réalisa que c'était son image déformée. Ses longs

cheveux blonds habituellement ondulés comme des Anglaises étaient crasseux et collants, comme s'ils n'avaient pas été lavés depuis des mois. Son visage, amaigri et épuisé, était noir de suie et de crasse, ses yeux enfoncés dans les orbites presque apparentes à travers la fine peau. Son t-shirt blanc et sa culotte étaient devenus des lambeaux, vestiges de ce qui avait dû être une robe à fleurs ou à motifs colorés. À travers le tissu, Claire devinait la maigreur de ce corps. Ses seins étaient bien moins conséquents autant que l'était le contour de ses bras. Elle s'apprêtait à ouvrir l'armoire pour cacher cet impensable reflet lorsqu'elle vit ses mains. Ses ongles étaient longs et cassés, trônant honteusement au bout de doigts squelettiques et recourbés. Claire cria en se frottant les mains de dégout, comme si d'un geste la saleté incrustée depuis longtemps allait disparaitre. Elle recula d'horreur avant de baisser la tête et de remarquer ses jambes poilues, elle qui pourtant chassait le moindre poil sur son corps. *Qui es-tu ?!* hurlait l'esprit de Claire alors qu'elle se fixait avec répugnance.

— Je ne veux pas être ici, supplia le reflet.

Claire cria son incompréhension avant d'arracher cette robe honteuse qui était comme fusionnée à sa peau. Il fallait qu'elle se lave, tout de suite, maintenant, même si elle devait le faire jusqu'au sang. La robe finalement enlevée, elle vit ce reflet nu à travers le miroir, amaigri, abandonné. Même son sexe avait disparu à travers une masse brune de poils. C'est alors qu'elle renifla l'air : elle sentait horriblement mauvais.

Elle sauta dans la douche en attrapant son rasoir. L'eau chaude coulait le long de son corps et devenait croupie par la saleté qu'elle arrachait sur son passage. Claire se passa des quantités astronomiques de savon, oubliant le shampoing et tous ses autres soins. Elle voulait de la mousse et qu'un parfum de fleurs et d'orange flotte dans l'air, bannissant à jamais l'odeur de cadavre qu'elle avait senti. Le rasoir se battait en duel contre une forêt si dense qu'il ne savait pas par où commencer, mais Claire insista, hystérique. Alors que les minutes passaient, que son corps retrouvait une couleur à peu près normale et que le rasoir n'arrivait même plus à couper le moindre poil, la psychiatre se mit à pleurer et s'effondrait dans sa douche. Ses bras encerclaient sa poitrine aux côtes apparentes, ses seins si petits qu'elle ne les reconnaissait même pas.

— Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?! pleurait-elle en saccades. Qu'est-ce qu'il m'arrive ?!

Elle restait là, sous ce filet d'eau chaude, assise dans la cabine de douche, pleurant toute cette peur et cette folie qui l'avait prise sans sommation. Ignorant combien de temps elle venait de passer sous la douche, Claire affaiblie s'échappa tant bien que mal de la cabine. Elle

ne trouvait pas sa serviette et s'en ficha. Encore toute mouillée, elle tourna sa tête épuisée vers le miroir : elle avait retrouvé sa splendeur et sa véritable silhouette, ses seins avaient retrouvé leur taille, ses côtes étaient dissimulées derrière une petite couche de graisse. La chose qu'elle avait vue dans ce miroir n'était plus là et n'avait jamais été là. Elle aurait dû être soulagée d'avoir seulement imaginé un corps aussi pathétique, pourtant, elle pleura à nouveau des larmes invisibles.

— Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?!

Elle enfila péniblement son pyjama rose bonbon, bien trop coloré à côté de ses pensées en noir et blanc, noua ses cheveux encore humides en ce qui ressemblait de plus près à un chignon et regagna le salon. Un délicieux parfum flottait dans l'air et Claire reconnut tout de suite l'odeur des frites et du poulet rôti, madeleine de Proust où ne manquait seulement que *Walker Texas Ranger* pour être parfaite. Sur la table basse, à côté des quatre tournesols dorés et de l'unique brulé, une assiette recouverte d'aluminium attendait. Claire s'en approcha et la découvrit : son nez n'avait pas menti, il s'agissait bien d'un poulet-frite. Son ventre grogna son appétit, mais Claire reculait, effrayée.

Elle adressa un regard vers sa porte d'entrée, le verrou était toujours enclenché.

8.1

La couverture autour d'elle était le seul refuge que Claire avait trouvé dans son appartement. Elle attendait sur son lit, la silhouette cachée sous l'épaisse couette, que la solution à ses problèmes vienne à elle. Pendant plus de deux heures, elle s'était torturé les méninges pour savoir quoi faire. Devait-elle aller voir la police ? Mais que pouvait-elle bien leur dire ? *Quelqu'un est venu chez moi pour me servir une assiette de poulet-frite sans que je l'invite ?* C'était impensable. *Je viens porter plainte contre mon miroir, car il m'a fait croire que j'étais devenue aussi maigre qu'une brindille et aussi poilue qu'un blaireau ?* C'était inimaginable. *Enfermez-moi, car je deviens complètement dingue ?* C'était envisageable. Alors que sa folie frôlait avec sa raison, l'écran de son téléphone s'alluma. Elle se pencha pour lire sa notification, c'était Annie.

Annie. S'il y avait bien une personne avec qui elle pouvait se confier, c'était bien elle. Mais cette fille l'avait laissé tomber alors qu'elle lui avait offert son intimité. Comment pouvait-elle lui faire confiance alors que son cœur avait été piétiné de la sorte ? Elle hésita puis déverrouilla son téléphone pour lire le message d'Annie :

CC Claire, je suis désolée pour ce matin. J'avais vraiment besoin de réfléchir… Je vais tout t'expliquer, promis, si tu veux bien me revoir…

Claire grimaçait. Elle trouvait cela un peu trop simple d'envoyer un message pour s'excuser alors qu'elle savait où habitait la psychiatre désormais. Annie ne faisait pas d'effort, du moins pas assez pour que Claire puisse accepter si facilement de lui pardonner. La justice implacable de la Docteure Lumière avait prononcé son verdict : *Cours toujours.* Claire jeta son téléphone derrière elle et moucha son nez humide. Finalement, aller parler à un flic lui paraissait bien plus acceptable.

Toctoc ! On frappa à la porte. L'oreille dressée, Claire attendait que son visiteur s'en aille. Qui pouvait venir toquer chez elle à 1 heure du matin ? La sonnette résonna dans l'appartement et arracha à Claire un soupir. Qui que cela pût être, il voulait vraiment voir la psychiatre. Et si… Elle s'arrêta dans sa lancée. Et si ce visiteur était le même qui avait volé le tournesol ou déposé le repas sur sa table basse ? Il s'agissait peut-être de l'un de ses patients qui l'avait suivi jusqu'à son appartement et qui essayait de la *remercier* à sa façon. Elle s'approcha doucement de la porte d'entrée, évitant de produire le moindre bruit et ainsi faire croire à son absence, mais ses craintes furent balayées lorsqu'elle vit Annie à travers le judas. Claire se sentait mal d'avoir si vite repoussé le croquemort de son cœur, car finalement, elle avait fait l'effort de venir en pleine nuit.

— Claire, fit Annie à travers la porte, je sais que tu es là, ouvre.

La psychiatre s'exécuta et dévoilait à Annie sa silhouette enveloppée dans la couverture. L'invitée inattendue lui adressa un sourire amusé et timide, et demanda seulement si elle pouvait rentrer. Pour seule réponse, Claire se décala pour la laisser passer.

— Écoute, ce matin je… J'avais quelqu'un dans ma vie Claire. Je ne te l'ai jamais dit parce qu'au fond, je savais que tu me plaisais et que… je n'en sais rien. J'avais peur de te le dire. Et quand ce matin je me suis réveillée et que je me suis rendu compte que j'étais folle amoureuse de toi, je savais que je ne pouvais pas continuer comme ça. Je suis allée rompre avec Vincent. Tu sais le flic que je voyais de temps en temps. Ça faisait deux mois qu'on était ensemble, tu me diras que ce n'est rien, mais…

Annie avait déboulé dans l'appartement et dès qu'elle avait commencé à parler, elle n'arrivait plus à s'arrêter. Bloquée face à ce monologue, Claire n'avait entendu qu'une seule chose : *j'étais folle amoureuse de toi.* Elle s'approcha de la jeune femme qui faisait les quatre cents pas dans le salon, l'arrêta en plaçant ses mains sur ses

joues et plongea son regard dans le sien.

— Tu as dit que tu m'aimais ? voulait-elle s'assurer.

— J'ai le cœur qui explose quand je pense à toi.

Ce qui signifiait simplement : oui. Claire aurait pu pleurer si elle n'avait pas épuisé son stock de larmes disponibles. Elle sourit, chose qu'elle pensait ne plus être capable de faire, et déposa un doux baiser sur les lèvres de la rouquine.

— Moi aussi, je t'aime Annie

Alors la couverture tomba et leurs lèvres fusionnèrent dans une osmose digne d'être narrée par les plus grands poètes.

8.2

Vincent avait suivi Annie depuis qu'elle était partie de son appartement, un peu avant 1 heure du matin. Ce n'était pas dans ses habitudes de surveiller une fille qui venait de le plaquer, et d'ailleurs, ce n'était pas non plus dans ses habitudes de se faire plaquer. Il avait la rage. Pour une fois qu'il avait trouvé une fille aussi belle que drôle, qui avait un bon boulot et donc un super revenu, et avec comme cerise sur le gâteau un appétit sexuel bien au-dessus de la moyenne. Il fallait qu'elle se découvre lesbienne ! Il serrait du poing et des dents rien qu'à y penser. Jamais il n'avait eu autant envie de s'engager avec une femme qu'avec Annie, elle était parfaite, celle avec qui il voulait passer sa vie. Mais Claire était arrivée. Il ne connaissait pas beaucoup la psychiatre qu'il avait croisée de temps en temps en soirée alors qu'Annie et lui n'étaient pas encore ensemble, pourtant son instinct de flic lui hurlait de mener l'enquête. Il y avait forcément anguille sous roche pour qu'Annie fasse comme ça la girouette du jour au lendemain. Pendant qu'il attendait dans sa voiture, plongé dans l'obscurité de la rue, l'ombre de *Balsan'éo* dominant les ténèbres, il y avait réfléchi. Une hypothèse, bien plus probable, et surtout bien plus satisfaisante pour Vincent, cogitait dans son esprit : puisque Claire était psychiatre, elle savait comment entrer dans la tête des gens, c'était même le propre de son boulot. Rien n'empêchait alors cette femme de retourner la tête d'Annie en un claquement de doigts. Oui, ça ne pouvait être que ça, personne ne quittait le grand et beau Vincent.

Alors qu'il nourrissait l'amalgame entre hypnotiseur et psychiatre, Annie avait montré le bout de son nez et s'était échappée

de son immeuble, le pas pressé. Vincent s'était enfoncé dans son siège, de peur d'être repéré, mais la rouquine n'était pas sur ses gardes, la tête ailleurs. *Tu penses à cette trainée, hein ?* cracha-t-il en la fixant. Il attendit qu'elle soit assez loin pour déverrouiller la portière, de peur d'être entendu, puis sa filature commença. Ils quittèrent le boulevard de la Valla Prolongé en passant devant le centre aquatique de Châteauroux et traversèrent le parc Balsan. Vincent trouvait ça d'ailleurs étonnant qu'Annie décide de passer dans un parc en pleine nuit, elle qui craignait généralement d'être kidnappée. Elle descendit jusqu'au bord de l'Indre, s'arrêta un instant pour écouter, probablement, le bruit d'eau, avant de reprendre sa marche vers le pont près du Château Raoul.

Vincent suivait de loin sa cible, la couleur de son uniforme le dissimulant facilement dans la pénombre. Il était devenu ombre parmi les ombres. Annie traversait à présent la rue en contrebas du château, sans jamais se retourner, marchant à toute allure. Elle était pressée, cela se voyait à des kilomètres à la ronde. *Où vas-tu comme ça en pleine nuit, pauvre putain ?* murmura-t-il entre ses dents. Lorsque le croquemort s'engagea dans la rue des ponts en direction du Pont Gütersloh, Vincent comprit. Il se traita d'idiot face à cette évidence : Annie allait chez Claire. L'hypnotisée rentrait voir son maitre, et Vincent ne pouvait rien faire pour l'en empêcher. Mais c'était son devoir de mettre fin à cet esclavagisme mental, il devait mener l'enquête sur cette psychiatre de malheur et mettre fin à ses méfaits.

Il abandonna sa poursuite à la sortie du pont, observant attentivement où entrait Annie. Il la vit disparaitre dans l'un des premiers immeubles de la rue face à lui, et deux minutes après, l'appartement s'alluma.

Vincent souriait, il savait où fouiller maintenant.

8.3

Claire riait alors qu'elle s'effondrait, en sueur, dans son lit, se détachant du corps d'Annie. Elle avait trouvé leurs trois premières fois mémorables, mais elle devait reconnaitre qu'Annie avait fait des prouesses ce soir-là.

— Pourquoi… tu rigoles ? demanda Annie entre deux respirations, trop essoufflée pour enchainer une phrase entière.

— J'en sais rien ! lâcha sincèrement Claire en continuant à rire. La dopamine surement ?

Il y avait tant de choses qui la faisaient rire. Ses jambes qui

tremblaient encore sous les effets de ses orgasmes à répétitions en faisaient surement partie. Il y avait aussi cette libération qu'elle ressentait au plus profond de son être, elle qui n'avait jamais fait l'amour et qui ne l'imaginait que lorsqu'elle prenait des douches un peu trop longues pour être qualifiées de normales. Il avait aussi cette alchimie qui se produisait à chaque fois que ses lèvres rencontraient celles d'Annie. Ce besoin inarrêtable de satisfaire un désir ardent qui brulait dans le creux de ses reins.

Leurs doigts s'entremêlaient au centre de lit, enveloppés par le drap froissé, alors que leurs corps nus, brulants et suintants, occupaient le reste de l'espace. Il faisait bien trop chaud pour penser à s'enlacer maintenant, alors Annie resta là où elle était lorsqu'elle invita la docteure.

— Tu veux bien m'accompagner pour faire du canoë sur Belle-Isle demain ?

Des étoiles s'allumèrent dans les yeux de Claire qui se redressa sur son coude pour la regarde. La réponse était sans appel.

— Pour de vrai ?! demande Claire, trop étonnée que la femme dans son lit ait pu penser à cela.

— De vrai de vrai.

Claire embrassa la jeune rouquine sans pouvoir s'empêcher de sourire de gratitude. Elle confirma sa présence à cette balade nautique qu'elle attendrait avec impatience. Doucement, l'une contre l'autre, peau contre peau, malgré la chaleur, elles s'endormirent, le cœur en harmonie.

Le 10 heures du matin lorsqu'Annie et Claire étaient arrivées à la base nautique de Belle-Isle pour rencontrer le responsable de la balade. L'endroit les accueillait de sa sérénité et de sa fraîcheur. Il était C'était un homme très gentil, facilement cernable et qui, comme tout bénévole qu'il était, était passionné par ce qu'il faisait. Il répétait pour la énième fois les consignes de sécurité qu'il connaissait par cœur, les détails importants de la randonnée et comment utiliser les pagaies. Il distribua un gilet de sauvetage à chacune des filles qui, une fois l'accoutrement enfilé, ne purent s'empêcher de se moquer l'une de l'autre.

Alors qu'Annie riait de bon cœur, un détail l'interpela et lui ôta le sourire : le responsable venait de mettre lui aussi un gilet de sauvetage. Elle lui demanda si elle pouvait le voir pour le paiement, un peu plus loin, excluant la psychiatre en prétextant qu'elle était invitée et que le prix de la balade ne la regardait pas.

— Vous pouvez payer à la fin lorsque…, commençait l'homme pendant qu'Annie l'emmenait plus loin.

— Je vous donne cinquante euros en plus si vous nous laissez y aller toutes seules, lâcha contre toute attente Annie en le regardant droit dans les yeux.

La demande sembla étonner le bénévole qui cligna les yeux de surprise, comme s'il n'avait pas bien compris. Pourtant, il fit la moue et son visage souriant se transforma en grimace désolée.

— Je ne peux pas vous laisser sans accompagnement, s'il arrive quelque chose c'est ma responsabilité. Avant on laissait les gens tous seuls, mais il y a eu des vols et…

— Cent euros.

— Vous savez parler à un bénévole vous.

Il attrapa les deux billets de cinquante que la rousse lui tendait, vérifia presque machinalement leur aspect comme s'il était capable d'identifier de faux billets et les rangea rapidement dans sa banane en scrutant autour de lui l'absence de regard indiscret. En guise d'accord, il détacha son gilet de sauvetage pour aller le ranger dans les vestiaires.

Quand Annie retrouva Claire, cette dernière lui souriait, les sourcils bien levés. La docteure avait bien compris ce qu'il se tramait

entre le croquemort et le bénévole, les billets glissés, ce retrait soudain du gilet, les messes basses…

— Ça t'a couté combien pour qu'il ne vienne pas avec nous ? se moqua gentiment Claire alors qu'elles portaient le canoë jusqu'à la berge de l'Indre comme leur avait indiqué le responsable.

— Bien trop cher, répondit-elle en pouffant.

Alors que le canoë rejoignait la surface de l'eau, les deux femmes riaient de bon cœur. Annie tenait le véhicule pendant que Claire allait s'installer à l'arrière, puis tant bien que mal, et manquant plus d'une fois de perdre l'équilibre et de finir à l'eau, Annie trouva sa place à l'avant du canoë. Son sac bloqué à ses pieds, la rouquine avertit son *amie* qu'elle était prête. À l'aide du bout de sa pagaie, Claire les poussa au centre de la rivière et la randonnée commençait enfin.

Elles avaient l'impression d'avoir quitté le monde, saisie par cette paisibilité presque assourdissante. Les cris des enfants avaient été remplacés par le bruissement des feuilles sous la brise d'automne et du chant des oiseaux virevoltants autour d'elles. Elles étaient enveloppées d'une quiétude magique, capable de faire oublier, ne serait que le temps d'une balade, tous les problèmes qu'une société humaine pourrait refléter. Le canoë glissait silencieusement et gracieusement sur l'Indre, illuminé par les reflets d'un soleil matinal et jovial. Les rives boisées, de chaque côté, défilaient lentement, offrant un écrin de verdure aux deux femmes subjuguées par tant de beauté. Même si la balade était en majorité un prétexte à Annie pour pouvoir parler à Claire et lui ouvrir son cœur, elle était incapable de parler, de peur de briser cet instant incroyable. Elles ne s'échangèrent alors que des regards complices et des sourires chargés d'une tendresse innocente qui en disaient bien plus que des discours élogieux. Lentement, alors qu'elles quittaient doucement Belle-Isle en suivant l'ondulation du chemin nautique, elles se laissaient bercer par leurs confidences silencieuses, laissant leur amour et leurs émotions rejoindre cette nature à qui bien trop d'Hommes oubliaient d'offrir ne serait-ce qu'un regard.

Une trentaine de minutes passèrent, détachées de la véritable notion du temps, pour qu'elles arrivent à l'écluse. Comme l'avait indiqué le bénévole, elles devaient à ce moment-là rejoindre la berge, sortir le canoë et le porter jusqu'au deuxième petit « port » de fortune, quelques mètres plus bas. Elles écoutèrent les consignes studieusement, finirent par trouver l'embarcadère en bois un peu plus loin et sous le regard de quelques promeneurs intrigués ou amusés, elles retrouvèrent le fil de l'Indre.

— Je crois que c'est l'un des plus beaux jours de ma vie, avoua Claire sans jamais s'arrêter de sourire. Tu as eu la meilleure de toutes les idées.

— Je me suis dit que tu aimerais bien, toi qui adores l'eau.

— Tu as bien pensé, très bien pensé !

Le silence était désormais brisé, c'était le moment de parler ou de se taire à jamais. Annie posa sa pagaie sur ses cuisses, mouillant malgré elle son short en jean et commençant à jouer avec ses doigts, un toc qu'elle avait depuis toute petite lorsqu'elle devait ouvrir son cœur. Devant elle, Claire était concentrée dans son travail, anticipant chaque obstacle, chaque accélération, et Annie remplissait son être de bonheur en l'observant si heureuse.

— Toi et moi, lâcha Annie de but en blanc, c'est du sérieux ou c'est que du cul ?

Le croquemort leva les yeux au ciel en s'écoutant. Elle avait réfléchi à mille façons de poser la question, à cent intonations pour le faire en douceur et la phrase qui était sortie de sa bouche était bien trop vulgaire et bien trop directe à son gout. Claire avait arrêté de pagayer, laissant alors le canoë perdre sa vitesse et se laisser diriger par le doux courant de l'Indre. Annie lui avait ôté les mots de la bouche, ceux qui lui brulaient les lèvres depuis son réveil. Si elle lui avait posé cette question, cela signifiait finalement, selon Claire, qu'Annie souhaitait elle aussi une relation sérieuse, du moins elle l'espérait.

— Tu me connais Annie, répondit Claire volontairement hors sujet, tu sais ce que je veux.

— Je ne te vois pas vouloir juste des soirées à faire l'amour sans rien d'autre derrière.

— Moi, je me vois bien faire l'amour sans me demander où en est le soleil dans sa journée. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je crois ? Enfin…

— C'est ça que je veux Annie, déclara Claire en montrant le canoë de ses mains. Je veux passer du temps avec toi, faire des choses que j'aime, faire des choses que je déteste et que toi tu adores, te parler sans ouvrir la bouche et te toucher en te parlant. Je veux que chaque matin, lorsque je me réveille, ce ne soit pas le soleil qui m'accueille, mais ton sourire. Je veux que chacune de mes rides que les années traceront sur mon visage puisse raconter des histoires que nous avons partagées, sans les regretter. Je veux te tenir la main dans la rue, oubliant le regard des gens ignorants, et accompagner chacun de tes pas pour le restant de ta vie. Je veux que tu me fasses l'amour,

avec un grand A, que les rideaux se souviennent du bonheur que tes mains m'ont murmuré et que les voisins se demandent comment tu as fait. Je veux que tu me laisses t'aimer pour la personne que tu es, Annie, et non pour celle que j'aimerai que tu sois. Et j'aimerais que tu aimes celle que tu vois, et non le reflet que tu aperçois. Je te veux. Toi, tes cercueils et nos quelques bonheurs.

Annie était bouche bée. Elle, dont une partie du métier consistait à rendre hommage aux défunts avec de belles paroles, était émerveillée par cet éloge à l'amour. Chaque phrase de la psychologue était emplie de sens et même si elle avait parlé si vite qu'on se demandait si elle n'était pas en train de lire un texte dissimulé, Annie avait ressenti que tous les mots étaient pensés avec une sincérité indéniable.

— Tu m'aimes tant que ça ? insista Annie alors que des larmes souriantes coulaient sur ses joues rouges.

— Non, je t'aime tout simplement.

Elles ne dirent rien de plus, c'était inutile. Immobiles, au milieu de la rivière, silencieuses et les cheveux flottants dans le vent, l'instant était si parfait que chacune aurait aimé le figer dans le temps. Un *PLOUF !* attira leur regard alors qu'une grenouille s'enfonçait sous les nénuphars. Claire sourit en le voyant disparaitre.

— Tu savais que les grenouilles ne respiraient pas qu'avec leurs poumons, mais aussi à travers leur peau ? Changea de sujet brutalement Claire. Elles ont une peau très fine et perméable qui leur permet de respirer de cette manière. Grâce à ça, elles peuvent survivre facilement dans des milieux aquatiques pauvres en oxygène en absorbant directement l'oxygène dissout dans l'eau.

— Tiens, s'amusa Annie, ça faisait longtemps ! La câblée désorbitée fait son grand retour.

L'évocation de ce surnom arracha à Claire un frisson qu'elle dissimula.

— Tu sais, poursuivit Annie, ça m'étonne que tu ne parles jamais de tes connaissances. Tu pourrais être une insupportable madame je sais tout qui parle tout le temps pour raconter pleins de trucs, pourtant tu ne dis jamais rien alors que tu sais tout sur tout.

— C'est parce que ça n'intéresse personne.

— Moi ça m'intéresse.

— T'es bien la seule. Et ça me va.

Vint une merveilleuse idée à Annie qui ouvrit son sac pour en sortir une petite enceinte qu'elle alluma et plaça au centre de l'embarcation. Elle ouvrit son application musicale et rechercha le

groupe préféré de Claire. Elle se rappelait l'une de leurs musiques dont les paroles étaient parfaites pour sublimer ce moment. Lorsque les premières notes de *I hold you* de *Clann* résonnèrent au-dessus de l'eau, Claire remercia le ciel de cette balade fantastique qu'elle ne pensait pas pouvoir être plus parfaite qu'elle ne l'était déjà. Elles repartirent ainsi, leurs pagaies synchronisées comme leurs cœurs alors que la mélodieuse voix de la chanteuse récitait son histoire :

Repose-toi mon amour.

Tout va bien,

L'obscurité est partie,

Je suis là,

Je te tiens.

Leur petit navire trouvait son chemin au rythme des notes, sillonnant entre les nénuphars, la voix de Claire s'harmonisant avec celle de l'enceinte. Elles passèrent sous le pont qui les séparaient des premières habitations aux alentours du parc Balsan, à peine dérangées par les bruits de moteurs et de la ville qui rapidement se murent. Contrairement aux instructions du bénévole de club nautique, Annie indiqua à Claire de suivre le courant qui les emmenait plus loin de la ville, traversant champs et bosquets. Lorsque la végétation fut assez dense pour les dissimuler de tout regard indiscret, Annie demanda à Claire de les amarrer vers la berge sur la gauche, ce qu'elle fit sans poser de question alors que la musique poursuivait.

Maintenant repose ton cœur,

Tout va bien,

On va bien.

Même si tu es parti(e),

Je serai là pour t'étreindre,

Je t'ai en moi.

La corde du canoë attachée au tronc d'un arbre et ainsi sécurisé, Annie fouilla son sac pour prendre la couverture, la déploya en la secouant dans l'air et la laissa se déposer doucement sur le sol avec le vent. Claire regardait la jeune femme faire sans dire le moindre mot. Une bouteille de vin se dévoila du sac du croquemort alors qu'au loin, la cloche de l'église Saint-Christophe sonnait ses douze coups de midi.

— Tu as pensé à tout, se satisfit Claire, mais ne la débouche pas tout de suite.

— Pourquoi ? demanda Annie en s'agenouillant sur la couverture.

— Parce ce que ça.

Claire ôta la bouteille des mains d'Annie, la déposa dans l'herbe à leur côté et, agenouillée face à la femme de son cœur, elle enveloppa son visage entre ses mains pour l'embrasser. Alors que leurs langues se caressaient, Annie se laissa emporter vers le sol, s'allongeant sous le poids de celle qui la dominait et sous un ciel aussi bleu que l'océan, elles scellèrent les promesses qu'elles s'étaient faites sur l'Indre.

Est-ce que tu peux respirer à travers moi ?

Et calmer cette tempête en mon intérieur.

Respire à travers moi,

Et nous garderons les feux allumés,

Je pourrais tenir tête au monde entier grâce à toi.

Annie accueillait Claire et la bloquait contre elle, enroulant ses jambes autour de sa taille, perdant tout contrôle. Elle voulait cette femme aux cheveux d'or qui dézippait sa veste avant d'essayer maladroitement de lui retirer. Elle voulait satisfaire ce besoin, cette passion qui brulait en elle, c'était incontrôlable. Un gémissement s'envola entre ses lèvres alors que la main droite de Claire s'était faufilée sous son t-shirt et, décalant son soutien-gorge, attrapait son sein. Elle ignorait qui était cette femme qui prenait le contrôle de la situation, celle qui s'était laissé guider par Annie dans leurs précédents ébats, mais elle aimait cette fougue et cette assurance qui l'alimentait. Annie s'abandonna entièrement à Claire. Son t-shirt s'envola avant d'être rattrapé par une branche, non loin, et il ne fallut pas plus de quelques secondes avant que son soutien-gorge ne le rejoigne. Claire n'avait pas perdu un seul vêtement alors que les seins nus de la jeune rousse pointaient sous le vent frais, stimulés par les mains qui parcouraient sa poitrine. Par une douceur animale, la bouche de Claire jouait avec ces seins qui la rendaient presque folle tant elle les trouvait parfaits.

Les boutons du short en jean sautèrent et accompagné par les mains de Claire, le vêtement se dissocia d'Annie que seule une lingerie noire et audacieuse habillait désormais. Quelques baisers épousèrent les formes de la jeune femme alors que son nouvel amour descendait doucement vers son nombril. Annie fermait les yeux, n'imaginant rien, ressentant uniquement ce doigt qui s'approchait de son sexe. Elle n'en pouvait plus, elle avait besoin de Claire, besoin de la sentir en elle, besoin de ressentir plus que de la douceur et de la sensualité. Mais tout s'arrêta, comme suspendu. Annie patienta un instant avant de sentir de chaudes larmes couler sur son ventre alors que Claire tremblait de tout son être, effondrée.

Respire à travers moi

Et calme cette tempête à l'intérieur.

Respire à travers moi,

Et nous pourrons garder les étoiles allumées.

Claire se redressa, Annie avait disparu avec la nature luxuriante qui les avait accueillis. Elle était retournée là-bas, dans cette affreuse maison qui semblait la hanter même dans sa réalité. Les murs la cernaient, l'écrasaient, son cœur s'emballait pendant qu'elle se voyait, nue, à quatre pattes, à travers un miroir brisé. L'envie se transforma en dégout.

— Tu t'es regardée ? lui lança violemment son reflet. Tu crois vraiment que tu donnerais envie à qui que ce soit ? Tu es salie ! Tu es salie, salie, salie !!!

— CLAIRE ! hurla Annie.

La psychiatre retrouva ses esprits ainsi que la forêt qu'elle avait quittée pour ce lieu d'épouvante. Annie s'était redressée tant bien que mal sur ses coudes et fixait Claire avec une profonde détresse. La docteure toucha son visage humide pour se rendre compte qu'elle avait pleuré puis libéra Annie en se relevant. Elle était nue, sans se rappeler qu'elle avait enlevé ses vêtements.

— Je… je…

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu pleures ?

— J'en sais rien…, avoua-t-elle. Annie, je perds totalement la tête ! Je ne sais pas ce qui m'arrive ! Je vois des choses qui n'existent pas, je me retrouve dans… dans… dans cette maison et… et…

Des bras forts et rassurants l'enveloppèrent, stoppant net son début de crise. Annie s'était précipitée vers elle lorsqu'elle avait remarqué sa panique et sans aucune hésitation, l'avait prise dans ses bras. Une chaleur presque divine traversait Claire, son cœur s'était calmé tant qu'il donnait l'impression de ne plus battre. Elle comprit alors que l'amour, ce n'était pas seulement le sexe et la passion animale, c'était aussi cette simplicité et ce réconfort. Elle rendit à Annie son étreinte, elles restèrent ainsi le temps que les larmes sèchent. C'était aussi doux que parfait. Claire était maintenant sûre : il n'y avait aucun être au monde capable de se comprendre plus que deux femmes entre elles.

10.

Vincent avait attendu patiemment, posté dès le petit matin alors que le soleil se levait timidement. Sans aucun doute, Annie avait passé la nuit chez cette foutue psychiatre et il savait bien qu'elles n'avaient pas joué au Monopoly. Imaginer cette femme toucher le corps d'Annie le rendait fou, presque incapable de réfléchir convenablement. Le corps d'Annie lui appartenait, il était à lui et même s'il devait vendre son âme au diable, il refusait qu'un ou une autre ne prenne le droit qui lui revenait. Il venait d'avaler son fond de café froid lorsqu'elles sortirent enfin de l'immeuble.

— Où vous allez de si bonne heure ? cracha-t-il discrètement en les observant à travers ses jumelles.

Alors qu'elles s'engageaient dans la rue, côte à côte, leurs épaules se frôlèrent un instant, se séparèrent puis se retouchèrent avant que les doigts de leurs mains ne s'unissent. Voir Annie tenir la main d'une autre provoqua à Vincent une colère vive, si bien qu'il se fit saigner la lèvre inférieure en la mordant. Il remercia le ciel de le retenir dans cette voiture et de l'empêcher de leur courir après pour les séparer, mais il promit aux Enfers qu'une future résidente ne tarderait pas s'y installer. Il attendit une vingtaine de minutes sans le moindre signe de leur retour, il était temps de passer au début de l'opération.

Vincent s'échappa de sa voiture, vérifiant autour de lui qu'aucun témoin potentiel n'était à l'affut, la rue était vide de monde, le timing était parfait. Il pénétra dans l'immeuble sans la moindre difficulté, sidéré qu'il n'y aucun système de sécurité pour empêcher quiconque de pénétrer dans les habitations. *Tant mieux pour moi,* se satisfit-il alors qu'il avait prévu de se faire ouvrir par un voisin sous prétexte qu'il était de la police. Il s'engagea silencieusement dans la cage d'escalier, n'y croisa par une âme puis arrivé au premier étage, s'élabora une carte mentale du lieu. Il parvint, en reliant ses observations de la veille en dehors de l'immeuble et le couloir qui s'étendait devant lui, à identifier la porte qui devait être probablement l'appartement de la psychiatre. Il s'en approcha, son identité était inscrite sous la sonnette. Il ne restait plus qu'à entrer, mais ce n'était pour lui qu'une formalité. Il s'assura d'être seul, s'agenouilla et sortit ses outils de crochetage. La serrure était simple, presque trop fragile pour être qualifiée de réelle sécurité, et une minute suffit à peine à

Vincent pour entrer dans l'appartement.

Dès qu'il posa le pied dans l'intimité matérielle de Claire, une sensation d'oppression l'avait envahi. Son regard balaya la pièce, captant chaque détail chaotique qui s'étalait devant lui. Des montagnes et des montagnes de livres étaient éparpillées sur le sol, ne trouvant pas de bibliothèque pour les accueillir à défaut de place dans celles déjà présentes. Vincent, qui était très ordonné, voire, selon ses ex, un peu trop maniaque, ressentait un profond dégout pour ce lieu. Ce n'était pas que l'appartement était sale, hormis la poussière qui devait s'accumuler un peu partout, mais rien n'était à sa place. C'était comme si le désordre avait pris vie pour menacer le policier de son intrusion. Au plus profond de son être, Vincent luttait pour ne pas ranger tout ce bordel.

Il balayait le salon du faisceau de sa lampe torche, refusant d'allumer de peur d'être repéré depuis l'extérieur. Il ignorait ce qu'il cherchait précisément, mais il savait qu'une preuve accablante était là, blottie entre deux piles de livres ou au fond du tiroir à chaussettes. Il inspecta minutieusement la pièce avant de passer à la cuisine où quelques cadavres de bouteilles de vin reposaient sur le rebord de l'évier.

— Elle aime la picole à ce que je vois.

Mais un alcoolisme naissant ou déjà bien installé était loin d'être suffisant pour convaincre Annie de ne plus côtoyer cette femme. Au contraire, le croquemort avait un levé de coude plutôt expérimenté. Il abandonna rapidement la cuisine et poussa une porte au bout de la pièce, dévoilant ainsi la chambre de la psychiatre. Le policier couvrit son nez avec sa main, saisi par l'odeur régnante qui attaquait ses narines. Ce n'était pas forcément désagréable, mais elle signifiait ce qu'il avait imaginé : la chambre empestait le sexe. La mâchoire de Vincent se serrait de rage alors qu'il éclairait le lit totalement défait, preuve des ébats qui s'étaient déroulés la nuit passée. Au sol, des sous-vêtements avaient été oubliés, probablement arrachés et jetés dans le feu de l'action. Il fallut un effort presque surhumain au policier pour détourner le regard de cette scène presque criminel afin de se concentrer sur sa mission.

Il retourna la chambre avec précision, replaçant à l'exactitude chaque élément qu'il déplaçait ou soulevait. La commode y passa, chaque tiroir inspecté, chaque string ou culotte retourné, Vincent ne laissa rien au hasard. Il prit une photo du lit avant d'en soulever le matelas, replaçant ainsi les coussins et le drap dans l'exacte configuration qu'ils étaient avant son arrivée. La table de chevet ne lui offrit rien d'autre qu'un tas de magazines cornés et un tube de lubrifiant à moitié vidé. Il perdait patience. Il ne lui restait plus qu'à

fouiller la salle de bain qui devait forcément être derrière la porte qui lui faisait désormais face.

Quand il poussa la porte, un sourire illumina son visage. *Jackpot.* Si Annie avait passé la nuit dans l'appartement, elle n'était à aucun moment entrée dans la salle de bain, car elle aurait pris ses jambes à son cou. C'était chaotique. Au sol, des morceaux de verres ensanglantés avaient été abandonnés, à côté d'une armoire murale qui avait été sans aucun doute arrachée du mur et pulvérisée au sol dans un accès de colère. L'évier était rempli de touffe de poils qui donna à Vincent des envies de vomir avant que la cabine de douche n'ait raison de lui. Il se précipita dans le salon, cherchant les toilettes, une main sur la bouche, retenant une preuve qu'il n'arriverait pas à nettoyer entièrement sur le parquet. Il trouva finalement les sanitaires et se jeta sur la cuvette alors que le vomi sortait déjà d'entre ses dents. *Comment peut-on vivre comme ça ?!* s'horrifiait Vincent alors que chaque pensée de la pièce lui soulevait le cœur.

Il lui fallut presque dix minutes pour s'en remettre. Il essuya sa bouche du revers de sa manche, tira la chasse et mit ce qu'il fallait de désodorisant pour camoufler l'odeur particulière de l'acide gastrique. Vincent retourna dans le salon, respira doucement pour reprendre ses esprits et se dépêcha pour retourner dans la salle de bain pour prendre des photos. Vingt deux minutes étaient déjà passées depuis son intrusion, il devait être sorti avant d'avoir dépassé la trentaine. Il attrapa son téléphone dans sa poche, lança l'application de l'appareil photo et se prépara à immortaliser ses preuves.

La salle de bain était aussi propre que chez lui, tout avait disparu.

10.1

Assises sur la couverture, de nouveau habillées, les deux femmes regardaient la rivière couler paisiblement à leur pied. L'eau coulait doucement et apaisait les esprits encore un peu agités. C'était un peu un refuge contre le tumulte du monde extérieur et des démons coincés à l'intérieur. Claire aimait profondément cet endroit, elle sentait qu'elle pouvait s'y ressourcer, trouver la sérénité et la clarté d'esprit qui lui faisait défaut ces derniers jours. Elle aurait donné tout ce qu'elle avait pour rester ici aux côtés d'Annie pour le restant de sa vie.

— Tu veux en parler ? demanda Annie un peu gênée, ne sachant pas vraiment comme aborder le sujet.

Claire prenait le temps de répondre, le regard toujours vers

cette rivière aux allures magiques. Elle voulait faire sa vie avec Annie, elle le souhaitait plus que tout, et comme elle le lui avait déclaré il y avait une heure à peine, elle souhaitait que le croquemort l'aime pour ce qu'elle était réellement. Cela signifiait qu'elle devait lui parler des démons de son passé. Elle se leva et frissonna sous la brise d'octobre, regrettant sa veste restée chez elle. La voyant prise par le froid, Annie ôta la sienne pour la glisser sur les épaules de son amour, qui l'embrassa sur la joue pour la remercier de cette attention bienvenue.

— Par où commencer ? fit Claire en regardant le ciel comme s'il connaissait la réponse.

— Par le début, si tu le veux bien.

— J'espère que tu ne me verras pas autrement quand j'aurai fini.

Annie attrapa ses mains et plongea un regard sincère dans celui de la docteure.

— Je te le promets. Quoi que tu aies pu traverser, rien ne m'empêchera de rester à tes côtés.

— Ouais, c'est ce que tu dis. Seul l'avenir nous le dira. Bon… disons que mon père avait l'alcool mauvais depuis que ma mère était décédée. Mais moi je ne le connaissais pas avant ça, ma maman est morte en me mettant au monde, donc je ne l'ai jamais connue. Et je n'ai jamais connu mon père sobre. La maison était payée grâce à l'assurance, mon père touchait des aides puisqu'il était veuf avec deux enfants à charge, j'ai compris adulte qu'on aurait pu vivre sereinement, mais… l'alcool. Il buvait tellement que tout l'argent qui était censé nous faire vivre partait dedans. On mangeait souvent des pâtes. J'aimais bien, mais bon c'était lassant au bout d'un moment. Bref, je m'égare. Comme on n'avait pas trop d'argent, du moins pas assez pour payer les factures, grâce à mon père, il s'était mis en tête que je devais faire de grandes études. Comme ça, quand j'aurai un boulot, je subviendrais à tous les besoins de la famille.

— Mais pourquoi toi ? demanda Annie. Tu avais bien un grand frère ?

— On n'avait pas les mêmes résultats à l'école. Alan n'était pas ce qu'on pouvait appeler un bon élève. J'ai toujours été première de la classe de mon côté. Mais on parle de la logique d'un alcoolique, tu sais. Il aurait pu envoyer mon frère bosser à l'usine quand il avait dix-huit ans ou faire un apprentissage. Il y avait d'autres solutions plus rapides. Mais bon, passons. Du coup, mon père était toujours sur mon dos, tous les soirs après l'école, ou toute la journée le weekend. Je devais travailler, encore et encore, prendre de l'avance sur le programme, connaitre plus de choses ! Il m'achetait des magazines et

des livres pour que je m'occupe quand j'avais terminé mes devoirs, genre *Sciences et vie,* ou des livres d'algèbre. Tu n'imagines même pas le nombre de cahiers de vacances que j'ai dû me farcir. Je me rappellerais toujours son haleine qui puait le whisky quand il regardait au-dessus de mon épaule. Quand je ramenais un 19 sur 20, il me hurlait dessus pendant des heures avant de me faire bosser jusqu'à pas d'heure pour me *punir*.

— Ça dû être tellement dur pour toi.

— Pas vraiment, j'ai toujours connu ça, j'avais l'impression que c'était normal. C'était surtout très fatigant. Mais c'était pour frère que c'était le plus dur. Je l'ai appris qu'une fois que… que lorsqu'il y a fait ce qu'il a fait.

Claire avala sa salive, elle avait l'impression que des mains invisibles serraient sa gorge de plus en plus fort pour l'empêcher de continuer, mais il le fallait. Le regard compatissant d'Annie soutenait la docteure qui trouva le courage de poursuivre.

— Mon frère se faisait battre par mon père. Souvent. Très souvent, de ce que j'ai cru comprendre. Mais moi je n'en savais rien, à croire qu'ils se cachaient pour que je ne le sache pas.

Elle repensa à Nathan qui lui avait expliqué que son père et lui avaient passé un accord de la sorte et elle avait donc supposé que son propre frère eût dû faire la même chose. C'était la version la plus logique.

— Un soir, en rentrant du lycée, je venais tout juste d'avoir 16 ans, j'ai retrouvé mon père dans la cuisine. Mon frère l'avait poignardé à 22 reprises dans le dos avant de se pendre dans le salon, surement incapable de supporter la vie après tout ce qu'il avait subi et ce qu'il venait de faire à notre père. Je lui en ai voulu, si fort. J'ai retrouvé à ses pieds le poème que tu as lu chez moi, celui dans le cadre. J'imagine que c'était sa façon à lui de me dire qu'il serait toujours là et que tout irait bien. Mais je le détestais. Pour avoir tué notre père et pour s'être tué lui aussi. Pour m'avoir laissée toute seule, sans personne.

— Tu n'avais pas d'autre famille ?

— Personne. Ma mère était franco-anglaise donc sa famille vivait en Angleterre, et mon père était fils unique. Mes grands-parents étaient décédés un peu avant ma mère.

— Mais si ton frère et ton père se cachaient pour… enfin tu vois. Comment tu as su ?

— Il y a eu une autopsie sur les corps, à cause de l'enquête. Ils ont retrouvé des énormément de bleus sur le corps de mon frère,

uniquement à des endroits cachés par des vêtements. Coups de poing, surement des coups de bouteilles ou je ne sais pas. Pour eux, mon frère a tellement souffert du traitement infligé par mon père qu'il a juste… *POUF !*… Pété un câble. Le poids de sa souffrance était trop dur à supporter tout seul.

— C'est pour ça que tu as choisi la psychiatrie ?

— Exactement. Je m'en voulais tellement. Je m'en veux tellement Annie. Si j'avais parlé un peu plus avec Alan, si j'avais réussi à voir ce qu'il y avait derrière les mots, au plus profond de son esprit. Peut-être que j'aurai pu éviter tout ça.

— Claire…

— Ne me dis pas que je n'aurai rien pu faire Annie. Tu sais très bien que j'aurai pu changer les choses.

— Oui, tu aurais pu changer les choses, mais il va falloir te pardonner. Pardonner l'enfant que tu étais. Tu dis t'en vouloir, mais comment veux-tu avancer en regrettant, en n'arrivant pas à pardonner cette petite fille qui n'avait rien demandé ? Tu as déjà subi tant de choses, tu ne penses pas que t'acharner avec cette culpabilité est un peu trop difficile pour un être aussi fragile qu'un humain ? J'aurais déjà perdu les pédales à ta place. Pardonne-toi Claire, car moi je pardonne cette gamine de ne pas avoir été capable de voir ce qui était invisible.

Baissant les yeux, incapable de prononcer le mot *pardonner* à son encontre, Claire répondit avec un silence. Elle savait pertinemment qu'Annie avait raison, et d'ailleurs, elle s'étonna de la sagesse dont le croquemort faisait preuve. Pourtant c'était impossible pour Claire de se pardonner. Son identité coupable était comme une batterie, l'énergie sombre qui la faisait avancer, qui avait guidé ses pas après le décès de sa famille. C'était tout ce qui lui restait d'eux.

De la culpabilité. Des regrets. Un gout amer chaque soir en s'endormant. Des cauchemars en se réveillant.

— Excuse, reprit Annie en pensant être allée trop loin, je ne…

— Non, ne t'excuse pas. Tu as totalement raison, j'en suis plus que consciente en tant que psychiatre, c'est juste que je n'y arrive pas. Je ne le veux pas. Même si ça me ronge, ça fait partie de moi, tu comprends ?

— Je ne comprends pas, je ne suis pas à ta place, mais je veux bien essayer de le comprendre oui. Tu sais Claire, je…

La sonnerie du téléphone d'Annie brisa les confidences. Elle leva les yeux au ciel, agacée, avant de regarder l'écran de l'appareil.

— C'est le type de la base nautique, indiqua-t-elle.

— Décroche, c'est peut-être important.

— Allo ? Oh, OK. Pardon, j'avais zappé et on n'a pas vu l'heure passer. On est sur le retour, ne vous inquiétez pas. Merci, à tout à l'heure.

Annie raccrocha et mélangea une grimace à un sourire forcé.

— Faut qu'on rentre, ils ferment dans 30 minutes.

— De toute façon, j'avais terminé. Embarquons moussaillons ! plaisanta Claire malgré ses yeux fatigués.

Elles rassemblèrent les affaires et montèrent à bord, remontèrent le bras de l'Indre pour rejoindre la rivière principale et refirent le chemin inverse. Alors qu'elles arrivaient vers le premier pont, près du château Raoul, Annie cria en se tenant la tête.

— Putain, mais qu'est-ce que… ?! hurla-t-elle alors que ses doigts se tachaient de sang.

Claire leva la tête, deux jeunes riaient, penchés au-dessus du pont. L'un d'entre eux, un gamin boutonneux avec une casquette rouge et noir, faisait rebondir dans sa main ce qui ressemblait de loin à un caillou ou un galet. Il pointa deux doigts vers le canoë imitant un viseur, arma son autre main derrière lui et propulsa son projectile vers les deux femmes à découvert. Le caillou percuta l'épaule de Claire, lui arrachant un cri de douleur.

— Mais ça ne va pas la tête ?! brailla Annie en se levant dans le canoë.

— Ferme ta gueule la rouquemoute ! l'insulta le gamin à la casquette en jetant un autre caillou qui termina sa course dans la rivière.

— Annie, pagaie ! ordonna Claire.

Sous une pluie de projectiles, les deux femmes parvinrent à se mettre à l'abri sous le pont avant de ressortir de l'autre côté. Le gamin n'avait pour autant pas abandonné et renouvela ses tirs alors que son copain riait de bon cœur. Quelques cailloux touchèrent Claire qui était à l'arrière du canoë, mais aucun ne la blessa physiquement. Ces garnements venaient de gâcher une journée si belle et si intense. Elle comptait bien les retrouver, surtout celui avec la casquette, et les emmener devant leurs parents. Elle se le promit intérieurement.

Quand le pont ne fut plus qu'une silhouette floue dans leur dos, Annie arrêta de pagayer pour se retourner vers la psychiatre, inquiète. Pourtant, c'était la jeune rousse au front ensanglanté qui avait été la plus atteinte.

— Ça va ?! Putain c'est vraiment des petits cons ! Il ne vaut

mieux pas pour ces têtes de glands que je les croise dans la rue !

— Ils se trouvent drôles, c'est juste des gamins.

— C'est surtout des connards. Je ne m'amusais pas à caillasser des gens quand j'étais ado moi.

— Aller, rentrons avant de se faire pourrir par le gars des canoës et gâcher encore plus la journée.

Elles achevèrent leur retour dans le silence, Claire se demanda si ce n'était pas l'univers qui la punissait de s'être confiée à une autre. Pourtant, elle n'avait pas encore raconté toute la vérité…

11.

Châteauroux était endormie sous un ciel sans lune, sans astre. Les rues pavées, habituellement animées, étaient désormais silencieuses, seules quelques lumières vacillantes éclairaient faiblement les façades des vieux bâtiments, étirant des ombres immobiles qui enveloppaient chaque coin de rue dans un voile sombre.

À travers cette ville assoupit, Paul marchait sans se soucier de rien, ses écouteurs aux oreilles. La journée avait été superbe avec son ami de toujours Ryan, avec qui il faisait les quatre cents coups. Le matin, il avait volé le vélo d'une petite vieille, partie acheter son pain à la boulangerie. Elle n'avait pas eu le temps de compter sa monnaie que Paul et Ryan étaient déjà loin. Pendant une bonne heure, ils s'étaient amusés dans la ville avec leur butin avant que ce dernier ne déraille en arrivant à Belle-Isle, où ils jetèrent sans remords le vélo dans l'étang. Pas de preuve ! Ils passèrent alors une grosse partie de la journée sur la plage à regarder quelques courageux aller se baigner malgré les températures.

— Je m'emmerde, lâcha Paul alors que l'après-midi était déjà bien engagé.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Vas-y on rentre.

Ils repartirent ainsi, un peu déçus, un peu fâchés. Ils avaient besoin de plus, d'adrénaline, de faire quelque chose qui change de l'ordinaire ! Ils remontèrent la ville jusqu'au quartier Saint-Christophe, puis atteignirent le pont au pied du château Raoul lorsque Paul les vit. Deux femmes, en contrebas, faisaient du canoë. Pour Paul, c'était l'occasion rêvée de remonter le niveau de la journée. Il regarda à ses pieds, trouva un caillou ni trop gros, ni trop petit, prit le temps de viser la rouquine devant le bateau et lança le projectile.

— Oh ! s'exclama Ryan satisfait. En plein dans la gueule ! Ah ah !

Les femmes se mirent à leur crier dessus, mais Paul s'en fichait. Il s'amusait enfin, bien plus que lorsqu'ils avaient volé le vélo. Il parvint à toucher plusieurs fois la blondasse à l'arrière, un peu moins la rousse, mais c'était déjà très bien. Lorsqu'elles furent hors de portée, ils décampèrent, au cas où les flics pointeraient le bout de leur

nez.

La journée s'était achevée chez Ryan, à l'espace Mendes France, juste derrière Balsan. Ils avaient joué au dernier jeu à la mode, plutôt décevant, mais suffisant pour s'amuser quelques heures. Paul était reparti à pied, la nuit était déjà tombée, sa montre affichait les 2 heures du matin. Il savait que sa mère allait gueulait, mais il n'en avait que faire. *Cette poufiasse me fait chier,* pensait-il comme toujours. Il avait remonté l'avenue Charles de Gaulle, la musique à fond dans les oreilles, ignorant le monde. Quelques phares l'éclairèrent parfois, l'aveuglant brièvement avant de le replonger dans l'obscurité. Il ne lui fallut pas plus de quinze minutes pour arriver derrière le tribunal judiciaire, dans le jardin de capucin.

L'immeuble où il vivait à ses parents dominait de grandeur le parc, attendant que Paul rentre à la maison. Mais il cracha dans sa direction. Il était en colère, toujours, parfois sans raison. L'idée de rentrer maintenant le révoltait, comme s'il devait respecter un couvre-feu qu'on lui aurait imposé. Mais personne ne lui impose quoi que ce soit, à Paul. Bientôt, il allait fêter ses 18 ans, et il comptait bien se casser de cet immeuble de richous dès qu'il le pouvait. Adieu, papa, toi le vieux bourge qui pète plus haut que son cul alors qu'il ressemble à la fornication d'un clébard et d'une serpillère. Adieu, maman, toi la conne qui n'est pas capable de faire à manger correctement et ranger la chambre de Paul. Adieu, le frangin moralisateur qui pense connaitre bien mieux le monde que son cadet. Il serait bien mieux sans eux, sans hésiter.

Il s'installa sur l'un des bancs du parc, dans le noir presque complet, et arracha de sa sacoche une cigarette qu'il alluma. La musique criait dans ses tympans, mais il l'aimait comme ça forte et violente. Doucement, il se laissa aller, observant chaque ombre et chaque recoin du parc autour de lui qu'il connaissait par cœur. Pourtant, cette nuit-là, il avait l'impression d'être venu pour la première fois. Les arbres se dressaient tels des spectres menaçants, leurs branches tordues s'étendant comme des griffes prêtes à attraper les imprudents qui osaient s'aventurer en ce lieu. Les bancs vides, accueillants en pleine journée, prenaient maintenant des allures sinistres, comme des sièges réservés aux esprits errants qui rôdaient quand les enfants partaient se coucher. Le sol, jonché des premières feuilles mortes du début d'automne, s'envolait sous une brise glaciale presque hivernale. Paul frotta ses bras, gelé. L'air était pourtant lourd, chargé d'une atmosphère oppressante qui écrasait les épaules de Paul. Depuis la première fois depuis des années, il n'avait qu'une envie : rentrer et retrouver ses parents.

Paul jeta sa cigarette d'une pichenette et cracha le reste de

fumée de ses poumons. Il était tant de rentrer. Il se releva et, alors qu'il s'apprêtait à faire un pas en avant, s'étonna de trembler comme une feuille. Il avait peur, bien plus qu'il ne le pensait. Il regarda autour de lui sans être capable de tourner la tête, comme si quelque chose était là et cherchait à attirer son regard, mais il ne voyait que les ténèbres, celles qui s'étaient abattues sur Châteauroux. Paul parvint à faire un pas, puis un autre, avant de se mettre à courir, comme si sa vie en dépendait. Il arrivait à la sortie du petit parc lorsque l'objet de sa peur s'était mis en travers de sa route. C'était un homme, ou du moins, une chose qui en prenait l'apparence. Paul ne discernait rien, les contours de la chose indistincts, comme s'ils refusaient de révéler les détails de cette figure terrifiante. Ses membres semblaient tordus, disproportionnés, évoquant presque une créature sortie tout droit d'un film d'horreur que Paul avait vu quelques années auparavant. Le croquemitaine, c'était le seul nom qui vint à Paul alors qu'il reculait, effrayé. Les deux yeux posés sur lui brillaient dans le noir d'une lueur pâle, malsaine, fixant non pas le garçon, mais l'âme qu'il contenait à l'intérieur de son être.

Paul recula, mais ce geste le condamna. Comme si la chose attendait ce simple mouvement pour attaquer, elle se rua sur lui, se mouvant d'une manière qui ressemblait presque à celle d'un pantin articulé par des fils. L'instinct de survie du garçon prit les commandes et son corps bougeait tout seul. Il sprintait, retournant à l'intérieur de parc où il cherchait désespérément un refuge, en vain. La créature derrière lui grognait son appétit et sa volonté de tuer, et doucement, elle gagnait du terrain. Les poils du dos de Paul se dressaient, il pouvait sentir le souffle nauséabond de l'entité qui le traquait dans sa nuque, elle était prête à s'abattre sur lui. Dans un geste de dernier espoir, l'adolescent bifurqua sur sa gauche rapidement, imprévisible. Il entendit derrière lui la monstruosité freiner sur la terre alors qu'elle crachait son agacement. Paul avait gagné quelques secondes de répit et lorsqu'il eut atteint la rue de la poste, il profita de son avance pour se cacher dans un coin d'ombre, dissimulé par la silhouette du restaurant japonais. L'incroyable silence de la rue piétonne l'alarma : sa respiration chaotique, après cette course poursuite, était trop bruyante et le dévoilait autant qu'un phare dans la nuit. *Calme-toi,* s'ordonnait-il en attrapant sa veste au niveau de la poitrine, *respire moins fort ! Chut ! Il va t'entendre !* Soudain, un grognement animal lui coupa le souffle. La chose était là, dans la ruelle avec lui, elle cherchait. Paul étouffait son souffle avec ses mains alors que des larmes remplies d'une terreur insoutenable coulaient de ses yeux. Dans la pénombre, il discernait l'étrange forme de son poursuivant qui, calmement, observait chaque recoin. *Je vais mourir,* était alors persuadé Paul. Mais contre toute attente, le monstre s'en alla sans se

retourner.

Avait-il attendu une minute ? Ou bien était-ce une heure ? Il n'en savait rien, mais le temps s'était étiré et chaque seconde qui passait ressemblait à une existence entière. Quand enfin l'arythmie de son cœur s'estompa, Paul se dégagea doucement de sa cachette. Il regarda vers la droite, dans la direction où cette chose était partie, aucune ombre ne bougeait. La voie était libre. Il s'échappa de la rue de la poste pour rejoindre celle du palais de justice et marchait discrètement. Il se refusait catégoriquement de produire le moindre bruit, de peur qu'on ne le retrouve. Il décida de ne pas traverser le parc malgré le raccourci qu'il représentait, conscient du bruit que ses semelles produiraient sur la terre battue. Il le contourna donc, continuant ses pas silencieux sur le bitume du trottoir, jusqu'à voir enfin l'immeuble où il vivait avec sa famille. Il n'y avait aucune lumière devant lui, pourtant, il avait l'impression de voir celle au bout du tunnel, celle qui libère après une longue traversée dans les ténèbres. Alors qu'un sourire incontrôlable d'espoir se dessinait sur ses lèvres, quelque chose s'enroula autour de son cou. Il n'eut pas le temps de réaliser ce qu'il se passait que la corde se resserrait sur sa gorge et qu'une force inhumaine le tirait en arrière. Il tomba au sol, incapable d'hurler alors qu'on le trainait dans le parc. Il avait besoin d'air, désespérément. Ses doigts se tordaient de douleur pendant que son corps, par à-coups, s'élevait dans les airs. Paul tournait sur lui-même dans l'axe de la corde : il parvint à voir un tronc d'arbre malgré sa vision qui se floutait, puis l'obscurité, une silhouette malsaine, la nuit, l'arbre, la pénombre, un homme qui souriait, les ténèbres, l'arbre, le noir absolu.

Avant que ne résonne le dernier battement de cœur dans sa poitrine, il aperçut une femme aux cheveux de cuivre, tenant entre ses mains la corde et la vie de Paul.

C'est là que les ombres l'avalèrent.

11.1

À Annie, chercher son téléphone du bout des doigts, dans l'obscurité, était une véritable épreuve. Habituellement, elle le trouvait à la deuxième ou troisième tentative, mais elle ne dormait pas chez elle ce soir-là. C'était fascinant à quel point les perceptions de l'être humain pouvaient changer lorsqu'on modifiait leur environnement. Au bout du dixième tâtonnement, Annie parvint à faire tomber son téléphone par terre et maudit sa maladresse. Elle

arriva finalement à le récupérer en caressant le sol, caché entre les vêtements de Claire et les siens abandonnés par terre pour la nuit. La luminosité de l'écran l'aveugla et lui fallut quelques instants pour réussir à soutenir cette lumière. Il était 4 heures du matin, bien trop tôt pour se lever, bien trop tard pour espérer se rendormir convenablement. Elle vérifia instinctivement que son réveil était bien enclenché, 6h00, 6h05 et 6h10 étaient prêts à sonner. Elle reposa son téléphone sur la table basse avant de se tourner de l'autre côté de lui, ses bras en quête de Claire qui dormait avec elle.

Personne. Le lit était vide. Alors qu'Annie reprenait son téléphone, le tintillement particulier du verre résonna dans la cuisine ou le salon. Le croquemort se rassura en supposant que Claire s'était levée pour aller boire un verre d'eau. Pourtant, elle ne se sentait pas à l'aise, là, toute seule dans ce lit froid. Sans vraiment savoir quel sentiment l'animait, elle activa le flash de son téléphone et se leva. Quitte à être réveillée, elle aussi comptait bien se déshydrater, et si jamais le sommeil ne voulait pas revenir, elle profiterait que son amie serait également debout pour s'occuper d'une manière ou d'une autre. Les ombres dansaient sous le flash et lorsqu'elle entra dans la cuisine, Annie s'étonna de nombre de bouteilles sur le bord de l'évier. Lorsqu'elles étaient rentrées avec Claire la veille, elles avaient effectivement partagé une bouteille de vin blanc toutes les deux, mais elle ne se rappelait pas d'avoir vu autant de bouteilles vides dans la cuisine.

— J'ai soif…, fit une voix grave et profonde depuis le salon.

Annie se raidit. Ce n'était pas la voix d'une femme, mais celle d'un homme. Sa main qui tenait son téléphone se mise à trembler et la lumière sautait sur les cadavres de bouteilles de la cuisine. Quelqu'un était dans l'appartement.

— À boire. Je veux boire. Alcool. Donnez-moi à boire.

L'intrus était en colère, Annie arrivait à l'entendre dans le timbre de sa voix. Il y avait aussi autre chose dont elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus, pourtant c'était flagrant. Malgré la peur viscérale qui se nichait dans ses entrailles, la jeune femme aux cheveux de cuivre pivota elle et sa lumière vers le salon. L'homme était assis sur le canapé, au fond de la pièce. La première chose qui frappa Annie était sa nudité et sa corpulence. Il ne portait qu'un vieux slip blanc à moitié avalé sous la ceinture graisseuse de l'homme. Il ne la regardait pas, même la lumière qui s'enfonçait dans ses yeux n'en ressortait pas, comme s'il était dans une autre dimension, un autre plan de l'existence. Il était courbé vers l'avant, le regard perdu vers la table basse où plusieurs bouteilles vides reposaient en paix.

— Je veux boire. Il me faut à boire. Je ne veux plus penser. Je veux m'endormir. Je veux à boire !

En dessous de sa moustache grisonnante, les lèvres de l'homme agissaient rapidement et sèchement, comme accéléré. Chaque mot était expulsé, craché, comme s'il n'était pas désiré. Annie plaça une main devant sa bouche, tétanisée : où était Claire ? Alors qu'elle essayait de garder son sang-froid déjà tiède, ses doigts tremblants et maladroits lâchèrent prise sur le téléphone qui percuta le parquet avant de rebondir, le flash illumina le visage de l'homme désormais tourné vers Annie, des yeux fous derrière des lunettes brisées, avant que la lumière ne meure contre le parquet, plongeant l'appartement dans le noir. Un hurlement puissant et fou brisa les oreilles d'Annie qui se précipita en arrière, sentant la lourde foulée de l'homme qui se jetait sur elle. Elle arriva dans la cuisine, mais un poids l'entraina au sol. Des mains fortes et grossières remontaient de ses pieds vers ses mollets pour la tirer vers l'arrière, Annie parvint, au prix d'un effort surhumain, à dégager sa jambe droite pour frapper l'homme qui la saisissait. Son talon percuta la paire de lunettes, puis le nez qui se brisa. L'homme cria de douleur et la jeune femme affolée en profitant pour se relever et entrer dans la chambre. Elle referma la porte derrière elle et se plaqua contre cette dernière. L'homme se plaignait dans la cuisine en se relevant tant bien que mal, puis les coups commencèrent. De tout son poids, il percutait la porte, manquant d'envoyer plusieurs fois le maigre corps d'Annie trois mètres en arrière. Tout à coup, le bélier s'arrêta. Les vibrations dans le sol indiquaient à Annie que le gros monsieur s'éloignait de la porte, mais elle maintenait sa force dessus malgré tout.

— Je veux juste boire, se plaignait l'homme alors qu'il faisait tomber les bouteilles de l'évier. De l'alcool. Juste un peu. JUSTE UN PEU !!!

Il se mit à courir tandis qu'il hurlait son besoin d'ivresse et, de toutes ses forces et de tout son poids, il enfonça la porte. Le pauvre corps d'Annie se retrouva propulsé en arrière, percutant le mur avant de s'étaler sur le lit. Sonnée, la malheureuse ne pouvait plus réagir, ne serait-ce que pour se défendre. L'homme s'approchait, chaque pas résonnait dans le corps douloureux d'Annie. *Il va me tuer,* réalisa-t-elle avant d'imaginer tout ce qu'il pouvait faire avant de lui ôter la vie. Deux mains fortes s'abattirent sur elle avant de…

— Annie ! Annie ! ANNIE !

Quand elle ouvrit les yeux, Claire la secouait, inquiète. Les lumières dans l'appartement s'allumèrent comme si elles n'avaient jamais été éteintes et Annie comprit alors qu'elle était en plein cauchemar. Elle regarda la psychiatre et essaya de la rassurer.

— Je crois que j'ai fait un putain de cauchemar, plaisanta-t-elle la voix encore tremblante.

— Tu m'as fait une peur bleue, tu hurlais en dormant.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas. Je… Je vais essayer de me rendormir.

Elle embrassa Claire avant de se recoucher et la docteure éteignit la lampe de chevet. L'appartement replongea dans le noir alors que Claire l'enveloppait de ses bras. Ses mains étaient rugueuses et bien trop grosses pour appartenir à la femme qu'elle aimait.

— À boire.

Les yeux grands ouverts, Annie ne savait plus si elle dormait encore ou si c'était l'horrible vérité dans laquelle elle s'était réveillée.

À

elle s'était endormie malgré la peur. D'ailleurs, elle ne savait même pas si tout ce qu'elle avait vécu cette nuit était réel ou non. Son esprit était comme endormi par une drogue inconnue, euthanasiant la moindre pensée logique qui essayait de cheminer. Elle éteignit son réveil, dégagea tendrement le bras de Claire qui était plus que normal et se frotta les yeux.

— Faut qu'j'aille bosser Claire, se plaignit-elle.

— Non, émergea Claire, tu restes avec moi. Dis à ton patron que tu prends ta journée.

— Je lui ai demandé, elle a dit non. Aller mon cœur, je dois y aller.

Claire se faufila dans son dos, passa ses bras autour de son ventre et l'attira contre elle, retournant contre le drap. Annie fit mine de se défendre sans trop de conviction, encore trop endormie pour jouer à ce jeu. Et puis, si elle devait être honnête, elle aimait bien cette démonstration d'amour, elle sentait son cœur se réchauffer après cette nuit effroyable.

— C'est moi où tu m'as appelé mon cœur ? La charia Claire en embrassant sa joue. Ça veut dire quoi ? On est ensemble maintenant ? On est en couple ?

— Ça veut dire… bah ce que ça veut dire !

— J'aime bien quand tu rougis.

Annie ne trouva rien à y redire, elle adorait voir le visage de sa nouvelle chérie se teindre de rouge également. Après quelques démonstrations d'affections pleines de tendresse dans le lit, le croquemort parvint à se libérer de l'emprise de la psychiatre et s'habilla. Trente minutes étaient déjà passées et elle devait ouvrir les pompes funèbres dans moins d'une heure.

— Tu veux un café le temps que tu finisses de te préparer ? demanda Claire encore allongée et en sous-vêtements.

— Tu serais la meilleure !

— Un double expresso pour la 5, c'est parti !

Claire trouva la force de se lever, enfila un bas de pyjama ridiculement enfantin qu'elle trouva dans son armoire et se glissa dans

la cuisine alors qu'Annie se rendait dans la salle de bain. Elle déposa à côté de la poubelle la bouteille de vin qu'elles avaient savourée hier en rentrant, attrapa deux tasses sur l'étagère et alluma sa machine à expresso.

— Merde, s'écria Annie dans la salle de bain, je n'ai pas de brosse à dents.

— Dans l'armoire, au-dessus de l'évier. Y'en a des neuves. Choisis celle que tu veux. Tu auras la tienne comme ça.

Le premier café coulait alors que Claire entendait la femme dans sa salle de bain retourner le contenu de l'armoire jusqu'à crier victoire. Elle apparut quelques instants après dans la cuisine, se brossant les dents vigoureusement.

— Ché un chacré pas en avant cha la broche à dent dans la challe de bain ! essaya-t-elle de communiquer la bouche remplie de dentifrice.

— Quoi ?

Annie se dépêcha de retourner vers l'évier, se rinça la bouche pour se répéter plus clairement, amusée.

— Je disais que c'était un sacré pas en avant d'avoir ma brosse à dents dans ta salle de bain.

— Tu trouves ? Ton café est prêt.

Annie termina de se préparer, regrettant de ne pas avoir le temps de se maquiller un peu, bien qu'elle n'en mettait quasiment jamais habituellement. Elle avait une mine affreuse, celle de la fille qui n'avait pas dormi de la nuit, et ce n'était pas entièrement faux. Elle traversa la cuisine vide de bouteille, entra dans le salon et s'arrêta en voyant Claire assise sur le canapé, penchée en avant au-dessus de sa tasse. Le gros monsieur de cette nuit lui apparut à travers elle, disparaissant aussi vite qu'il était apparu. Annie secoua la tête pour se ressaisir, seule Claire était présente dans la pièce. *Je dois être beaucoup plus fatiguée que je ne le pensais.*

— T'es sûre que ça va ? demanda Claire avant de savourer une gorgée de café.

— J'ai passé une nuit épouvantable.

— Ah bah merci.

— Non, mais aucun rapport avec toi, t'es merveilleuse. C'est juste que… ces… ces cauchemars avaient l'air si réels. J'ai vraiment l'impression d'avoir vécu tout ça. Il y avait ce gros type en slip sur ton canapé qui réclamait de l'alcool et qui me courrait après. J'ai bien cru qu'il allait me tuer.

— Ce n'est qu'un cauchemar, essaya de la rassurer Claire alors que ses propres souvenirs revenaient à la charge, il n'y avait que nous cette nuit dans l'appartement.

— Oui je sais, et puis bon, il a disparu si vite que j'ai bien compris qu'il n'était pas vraiment là. C'était comme si… oublie, tu vas me prendre pour une folle.

— Annie… Mon cœur, parvint-elle finalement à dire, tu peux tout me dire.

— J'avais l'impression que ce type était un fantôme.

Annie s'attendait à ce que la psychiatre se mette à rire ou à se moquer d'elle, pourtant, le visage de Claire s'était assombri et son sourire avait disparu. Le croquemort comprit alors qu'elle n'était pas la seule à avoir eu des *visions* cauchemardesques, elle pouvait le lire dans les yeux de Claire.

— J'n'arrête pas de voir des choses moi aussi ces derniers jours, avoua Claire en prenant sa tasse. C'est comme si je devenais folle, donc je comprends ce que tu veux dire. Je me retrouve dans un endroit abandonné, je me blesse sans comprendre pourquoi, je me vois… je me vois horrible dans le miroir. Pleine de poils et maigre comme une anorexique.

— Pleine de poils, genre Chewbacca ?

— Sans déconner Annie.

— Pardon. Tu crois que ton appartement est… comment dire, hanté ? Comme dans *Conjuring ou Poltergeïst ?*

— D'habitude, je t'aurai ri au nez, mais là… Ce qui est sûr, c'est qui se passe quelque chose de pas normal du tout.

— Tu sais quoi ? Ce soir on dort chez moi, on verra bien.

— Très bonne idée, mais maintenant file, tu vas être en retard. Ça le fou mal pour un patron.

À l'opposé de la conversation sinistre et bien trop sérieuse pour un matin, Annie rit de bon cœur. La psychiatre avait toujours le mot qui lui faisait du bien, c'était agréable. Elle regarda Claire jouer avec ses doigts, habitude qu'elle ne lui connaissait pas, puis déposa un baiser sur les lèvres de la jeune femme.

— À ce soir.

— Je penserai à toi toute la journée.

— C'est tellement nié.

— Casse-toi de chez moi.

Elles rirent en cœur alors que la porte s'ouvrait et subitement,

Annie s'arrêta dans sa lancée. Sur le paillasson, un tournesol fané attendait qu'on le trouve, une casquette noir et rouge à ses côtés.

12.1

Claire arriva à son bureau en retard pour la première fois de sa vie, du moins, lui semblait-il. Lorsqu'elle avait retrouvé ce tournesol avec Annie devant sa porte, elle avait tout de suite compté le nombre de fleurs dans le vase sur sa table. Sans surprise, un des tournesols manquait à l'appel. Annie avait secoué la tête avant de s'engager dans les escaliers en disant qu'elle était trop fatiguée pour ce genre de connerie.

Le tournesol avait retrouvé le vase, se lovant contre la seconde fleur fanée et les trois autres dorées. Claire les avait observés, incapable de comprendre la signification de tout ceci. Elle s'était ensuite approchée du poème de son frère, espérant que les vers de ce dernier n'aient pas à nouveau changé, mais ces attentes furent vite balayées.

Les tournesols crient, délaissés par le grand soleil,

Parent évitant, solitude écrasante, destin cruel,

Et l'enfant imaginera quitter sa vie d'avant,

À travers la petite fenêtre, ainsi s'évadant,

Alors que son corps serait le dernier survivant.

Claire avait emmené le poème et la casquette à son bureau qu'elle rangea dans le tiroir de la table basse, à la place de son calepin. Son premier rendez-vous arriva, elle l'honora sans pouvoir oublier ce qui attendait à portée de bras de sa chaise. Trop lentement, le dernier rendez-vous de la matinée s'acheva et laissa une heure de répit à Claire. Toutefois, elle ne consacra pas sa pause déjeunée à remplir son estomac, mais à essayer d'élucider des mystères. Elle devait comprendre ce poème, ces mots qui lui parlaient, qui signifiaient obligatoirement quelque chose pour elle.

— Les tournesols crient, délaissés par le grand soleil.

Lire le vers à haute voix aidait beaucoup Claire à en étudier chaque aspect. Elle nota que le troisième poème était basé sur l'original et commençait presque pareil. Toutefois, cette première ligne avait un arrière-gout d'abandon. Il manquait aux tournesols l'élément primordial à leur développement, soit le soleil, alors ils criaient. Claire supposait que le verbe *crier* avait été utilisé dans le sens du supplice, de la douleur, où les tournesols exprimaient de la

peine, car en manque de lumière pour survivre.

— Parent évitant, solitude écrasante, destin cruel…

Il n'y avait aucun doute sur ce deuxième vers et Claire fit le rapprochement avec sa propre vie : son père l'évitait, ne lui adressant la parole que pour les études. La solitude écrasante était celle qu'elle avait ressentie toute sa vie quand, seule sur la table de la salle à manger, elle révisait jusqu'à très tard. Quant au destin cruel, la mort de sa famille était évidente.

— Et l'enfant imaginera quitter sa vie d'avant…

Est-ce que le poème sous-entendait que Claire essayait de vivre en oubliant son passé ? Il était vrai qu'elle avait balayé ses démons sous le tapis, comme s'ils allaient disparaitre au fil des années passants. Mais elle ne voyait pas le rapport avec l'avant-dernier vers :

— À travers la petite fenêtre, ainsi s'évadant. Ainsi… s'évadant ?

Ces mots, ainsi rassemblés, étaient un mystère et le resteraient. Elle essaya de comparer cette fenêtre avec le désir de s'évader, comme stipulé un peu plus loin, mais elle n'avait pas l'impression de faire mouche. C'était moins subtil, du moins c'était ce qu'il lui semblait.

— Alors que son corps serait le dernier survivant, acheva Claire.

La phrase sonnait faux dans la bouche de Claire. Le dernier survivant ? Elle n'arrivait pas à comprendre l'allusion. Est-ce qu'il était notion de chair et d'esprit, où le corps serait encore présent physiquement dans la réalité alors que l'esprit lui serait absent ? Cela n'était pas à exclure, mais le poème, entièrement assemblé, était plus qu'étrange. Seule la partie du début parlait réellement à la jeune femme alors que le reste était très éloigné de sa personne.

Pendant qu'elle se creusait les méninges pour comprendre pourquoi un fantôme, un malade mental ou une personne à l'humour louche s'amusait à modifier le poème de son frère et à voler ses tournesols, la sonnette de l'accueil la stoppa dans son élan. Elle pensait pourtant avoir verrouillé la porte d'entrée. Elle rangea le poème à côté de la casquette, dans le tiroir de la table basse et rejoint la salle d'attente.

Un gamin l'y attendait, un bouquet de fleurs colorées dans la main. La psychiatre posa une main sur son épaule où la douleur d'un bleu provoqué par un jet de caillou se réveilla.

— Toi ? Grinça-t-elle en reconnaissant celui qui s'était amusé à la malmener la veille. Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que tu veux ?!

Gêné, Paul s'avança vers elle, mais il fut arrêté rapidement d'une main levée. Claire lui ordonna de rester là où il était en menaçant de se mettre à hurler.

— Je viens m'excuser m'dame, fit-il en baissant les yeux vers le sol. Je vous apporte des fleurs, je n'aurais pas dû faire ça. C'était débile et méchant.

Il était inconcevable pour Claire que ce gosse ait réalisé la méchanceté de ses actions et décidé de venir s'excuser de son propre chef. Lorsqu'on s'amuse à jeter des choses sur de parfaites innocentes pour son simple plaisir, on manquait forcément de discernement. De plus, comment avait-il pu savoir que Claire était psychiatre dans ce cabinet ? Malgré les excuses qui étaient apparemment sincères, Claire n'arrivait pas à baisser sa garde. Il y avait un détail qu'elle ne parvenait pas à quitter du regard, là, nichée sur la tête de cet ado : une casquette noir et rouge, jumelle à celle qu'elle avait trouvée devant chez elle.

— Écoutez, je ne vous veux aucun mal, m'dame. Je fais juste ce qu'il a dit.

— Ce qu'il a dit ? Qui ?

— Je… Je dois juste vous apporter des fleurs tous les jours pendant une semaine, pour m'excuser. Il m'a promis de ne pas me faire de mal.

Soudain, comme si les marques venaient d'apparaitre, Claire remarqua le cou du gamin. Il avait les mêmes stigmates que Marcel, le moustachu qui l'avait fait tomber. Ce môme avait essayé de se pendre. Claire essayait de parler, d'en savoir plus, mais ses pensées bouillonnaient bien trop vite pour en saisir un fil conducteur.

— Je les pose par terre, vous les prendrez quand je serai parti. Je reviendrai demain. Au revoir m'dame.

— Ne reviens pas, lâcha-t-elle en retenant ses larmes, par pitié.

Mais lorsque Paul claqua la porte, elle était persuadée qu'elle le reverrait le lendemain. Le mystère s'épaississait et devenait encore plus dur à percer pour Claire. Marcel et l'adolescent avaient tous les deux causé du tort à la psychiatre et le lendemain de leurs actions, ils étaient venus à son cabinet. Chacun s'était excusé et partagé la marque des pendus sur la gorge. Une supposition se nicha dans l'esprit de Claire : et si elle avait un protecteur secret ? Quelqu'un qui rendrait justice et forcerait ceux qui faisaient du mal à la docteure à venir s'excuser. *Un peu radical s'il rend justice avec une corde…* pensa Claire, pas vraiment emballée par l'idée.

Incapable de laisser des fleurs mourir par sa faute, elle ramassa

le bouquet qu'elle glissa dans un vase puis une pensée la submergea. Elle se précipita dans son bureau pour ouvrir le tiroir de la table basse, et sans surprise, car elle en était persuadée, elle n'y trouva que le poème de son frère.

La casquette avait disparu.

13.

La journée était calme. Trop calme. Annie attendait derrière son bureau, évasive à travers la fenêtre vers un ciel grisâtre et menaçant qui planait au-dessus de Deols. Elle avait réussi à arriver à l'heure et à ouvrir son agence à 8 heures tapantes, la promesse d'une journée calme sous cette pluie d'octobre. Qui voudrait venir jusqu'aux pompes funèbres un lundi matin pour acheter une plaque alors que même le ciel était funéraire ? En inspectant la revue nécrologique du journal local, elle constata que l'absence de décès était partagée avec la plupart de ses confrères. Il y avait des périodes comme celle-ci dans le milieu, très calme où on se demandait même si la Mort ne prenait pas une ou deux semaines de vacances dans l'année. Puis elle revenait en forme pour faucher tous ceux qui avaient été épargnés durant son absence.

Annie en était à son troisième café alors qu'elle vérifiait ses mails. Pas un défunt dans sa chambre funéraire, pas un seul rendez-vous et son employée Véronique en vacances, surement avec la grande faucheuse à siroter de cocktail en Amérique du Sud.

— Pfiou…, soupira d'ennui la gérante. J'aurais dû rester plus longtemps au lit avec Claire.

S'étonnant elle-même de sa réflexion, Annie souriait pendant que son quatrième café coulait. Son travail était toute sa vie et elle s'y était consacrée entièrement pendant plus de dix ans jusqu'à réaliser que ses 30 ans étaient arrivés. Elle avait commencé au plus bas comme porteuse, puis maitre de cérémonie et conseillère funéraire. Elle avait travaillé pendant plus de 45 heures par semaine, jour et nuit, allant sur des interventions si horribles à regarder qu'elle en avait fait des cauchemars pendant des mois. Il y a deux ans, lorsque son patron lui avait annoncé son départ à la retraite, elle n'avait pas hésité un seul instant : elle avait racheté la boite. C'était désormais son bébé à elle, celui qui occupait toutes ses pensées et qui lui donnait tout le bonheur dont elle avait besoin. Même les quelques hommes qu'elle avait côtoyés ne lui offraient pas tant de joie et de satisfaction. Pas même Vincent.

Toutefois, Claire occupait une place importante dans les pensées du croquemort, si bien que tout doucement, les pompes funèbres d'Annie se retrouvaient en arrière-plan. Pourquoi cette femme aux cheveux d'or accaparait tant de son attention ? Qu'avait-

elle de si spécial ? *Tout,* réalisait simplement Annie. Elle avait tout ce que recherchait la jeune femme : le romantisme, la gentillesse, l'intelligence, une beauté naturelle qui égaillait ses rêves et surtout un cœur sans arrière-pensée. *T'es amoureuse,* conclut Annie en se rendant dans l'arrière-boutique puis dans le stockage de cercueils.

— Putain, j'suis vraiment amoureuse.

Elle s'arrêta dans le couloir, les mains sur les lèvres. Personne n'avait pu entendre sa déclaration hormis les sarcophages de pin et de chênes qui l'observaient silencieusement. L'autre soir, lorsqu'elle était venue retrouver Claire chez elle pour s'excuser et se déclarer, les mots étaient sortis tous seuls et sans y réfléchir : elle lui avait dit être amoureuse. Mais là, sous la lumière fade d'un néon, elle réalisait ce qu'être amoureuse signifiait réellement. La psychiatre n'était pas seulement dans son cœur ou dans le creux de ses reins, elle était partout.

Le rouge aux joues, Annie se rendit dans la salle de pause pour grignoter un fruit ou ce qu'elle arriverait à se mettre sous la main. La cuisine, bien trop silencieuse lorsque ses porteurs n'y étaient pas pour partager leur verre traditionnel, l'accueillit tristement. Claire ne trouva qu'une pomme, presque bonne à jeter tant elle était flétrie, mais c'était amplement suffisant. Elle croqua dedans et le sucre déferla dans sa bouche.

— Hum…, savourait-elle le fruit en se rendant compte à quel point elle était affamée.

Il ne restait en moins d'une minute plus que le trognon qu'Annie lança par la fenêtre pour nourrir la faune qui vivait dans son terrain. Calée grâce à cet encas, elle nettoya sa tasse de café et s'apprêtait à la ranger lorsqu'une porte claqua. La tasse trempée s'échappa des mains d'Annie, qui sursauta, avant d'exploser sur le sol carrelé.

— Merde ! Merde, merde !

Le croquemort hésita un instant entre nettoyer les dégâts sans attendre ou aller voir le client qui était probablement en train d'attendre dans le magasin et opta pour la deuxième idée. Elle pouvait nettoyer plus tard ses conneries alors que son potentiel client pouvait partir à tout instant. Elle traversa le stockage de cercueils, passa devant la porte fermée du laboratoire et celles des deux salons funéraires puis… La porte entre le magasin et la chambre funéraire s'était refermée, à fortiori celle qui avait claqué une minute auparavant. Annie se frotta le front, agacée. Cette porte était démunie de poignée de ce côté-ci à cause de la règlementation stricte des pompes funèbres qui stipulait que la chambre funéraire et le magasin

devaient être indépendants. Il ne lui restait plus qu'à passer par la porte de service, dans la salle des cercueils. Elle tourna les talons, faisant marche arrière et… s'arrêta en tapotant ses poches. Ses clés étaient restées dans le bureau.

— C'est pas vrai…, lâcha Annie qui réalisait être coincée dans ses propres locaux. Mais quelle conne !

Par chance, elle n'avait pas oublié son téléphone et rechercha dans ses contacts la personne la plus susceptible de lui venir en aide rapidement. Elle s'apprêtait à appeler Véronique avant de se rappeler des vacances de cette dernière. Elle hésita entre plusieurs de ses porteurs, mais tous vivaient à plus de vingt minutes de route. Il ne restait que Claire, car Vincent n'était pas une option envisageable. Elle appuya sur le téléphone vert, les premières tonalités résonnèrent, puis les suivantes se succédèrent.

— *Vous êtes bien sur la messagerie du docteur Dupuis Claire, je ne suis pas disponi…*

Annie raccrocha. *Mince,* se fit-elle la réflexion, *elle est surement en rendez-vous.* Abandonnant cette idée, elle essaya d'appeler un à un ses quatre porteurs dont seule la messagerie répondit.

— Vous avez tous décidé de m'ignorer aujourd'hui ou quoi ? Commençait-elle à paniquer.

Il ne restait plus qu'un seul numéro : celui de Vincent. Oserait-elle l'appeler à la rescousse alors qu'elle l'avait largué en public, l'humiliant malgré elle ? Elle connaissait le caractère nerveux du policier et elle craignait ses représailles. De plus, elle redoutait qu'il puisse prendre cela pour des avances ou des regrets, ce qui n'était pas du tout le cas. Elle se résigna donc à attendre, envoyant un SMS à Claire pour l'informer de son problème :

P'tit cœur, je me suis enfermée comme un con dans la chambre funéraire et je n'ai pas mes clés. Tu peux passer au boulot quand tu as 5 min stp ? C'est urgent. Merci, je t'aime. <3

À peine avait-elle envoyé le message que la solution lui apparut comme par magie. *J'ai qu'à passer par une fenêtre !* Elle s'apprêtait à rejoindre la cuisine lorsque les lumières s'éteignirent soudainement à cause d'une coupure de courant. La femme se figea dans l'obscurité oppressante de la longue pièce aux aspects de couloir. Chacune de ses respirations résonnait comme un écho lugubre dans cet espace clos sans bruit. Les contours des cercueils se dessinaient sous la faible lumière de l'écran du téléphone, leurs formes immobiles évoquant presque des présences silencieuses et inquiétantes. Le parfum atypique des produits chimiques utilisés pour l'entretien flottait dans l'air mélangé à celui de la pourriture. Annie s'en étonna.

Il n'y avait pas eu le moindre décès depuis plusieurs jours et encore moins un corps avec une odeur aussi forte. Là, c'était l'émanation nauséabonde d'un cadavre vieux de plusieurs semaines qui régnait dans la chambre funéraire. Annie alluma le flash de son téléphone, la même peur viscérale que la nuit passée dans les tripes. *Je suis encore en train de rêver ?* se demanda-t-elle.

Un grincement aigu provenant du laboratoire lui provoqua un frisson qui parcourut son échine. Elle aurait reconnu ce son au milieu de centaines d'autres : c'était la porte de la cellule réfrigérée, là où reposaient habituellement les corps. Annie éclairait l'entrée du laboratoire dans le fond du stockage, rien ne bougeait. L'hésitation la prit : elle pouvait aller voir ce qu'il se passait ou fuir à travers la fenêtre de la cuisine, mais elle secoua la tête. La fuite n'était pas envisageable. Elle s'avançait doucement, le cœur battant, malgré la peur, malgré son imagination qui débordait, elle devait y aller, c'était plus fort qu'elle. Ce lieu était son royaume et elle y régnait, elle n'avait pas le droit de faiblir, alors elle trouva le courage et entra dans le laboratoire.

La pièce était fraiche, comme à son habitude et les poils d'Annie se dressèrent en entrant. Elle se maudissait puisqu'en arrivant ce matin, le croquemort n'avait pas trouvé utile d'ouvrir les volets du laboratoire, ne comptant pas s'y rendre de la journée. Il n'y avait rien de pire comme sensation de se retrouver, dans le noir presque complet, dans une pièce où des corps sans vie reposaient et étaient préparés. Une folle impression l'agrippait, celle que les spectres invisibles de tous les défunts venus en ce lieu l'encerclaient en glissant sur les murs, le plafond et le sol pour emprisonner Annie à tout jamais.

La cellule réfrigérée est bel et bien entrouverte, comme si lugubrement, elle invitait Annie à s'approcher pour en inspecter son contenu. La jeune femme déglutit avant d'avancer, la peur irrationnelle qu'un cadavre allait l'attraper et l'emmener si elle ouvrait complètement cette porte. *Il n'y a pas de corps dans la cellule,* se rassurait-elle tant bien que mal. Elle était désormais à côté et sentait l'air glacial qui s'échappait de cette bouche verticale. Elle leva sa main libre alors que son instinct lui criait de ne pas continuer cette démarche, mais, sans l'écouter, elle ouvrait doucement la cellule dont la porte grinça si fort que cela ressemblait à un cri de douleur. Les plateaux en inox reflétèrent sa lumière et l'aveuglèrent un instant, puis en reculant, elle éclaira l'entièreté des cases : elles étaient vides. Pourtant, l'odeur de nécrose agressait encore les narines d'Annie, comme si le corps était là, juste à ses pieds. Elle recula, le talon de sa chaussure écrasa un objet mou. Elle se retourna, persuadée d'avoir

marché sur de la chair pourrie, mais il n'en était rien, c'était un bouquet de fleurs colorées. Comprenant que les fleurs n'avaient rien à faire ici, Annie fit un pas en arrière. *CRACK !* Son pied venait d'écraser autre chose. Elle se décala, pointa sa lumière pour découvrir une paire de lunettes brisée sur le carrelage. Elle balaya son flash du bouquet aux lunettes, des lunettes au bouquet, une panique grandissante au plus profond de son être.

Clap. Elle arrêta de respirer. Ce son était familier, mais elle n'arrivait pas à le reconnaitre. Elle éclaira devant elle, de là où venait le bruit, illuminant un mur carrelé. Rien. Elle avança, ne se souciant plus des fleurs ni des lunettes. Au centre du laboratoire obscur, le monde n'avait plus de nord, de sud, d'ouest et d'est. Il n'avait plus que deux directions, celle de la lumière et celle des ténèbres.

Clap. Ce bruit la rendait folle. C'était comme avoir un mot sur le bout de la langue et même si l'on se torturait l'esprit pour le retrouver, on en était incapable. Elle le connaissait, elle l'avait déjà entendu, peut-être plein de fois, ou peut-être rarement, elle ne savait le dire. Elle se retourna, de là où s'était produit le son à présent, la fenêtre aux volets fermés lui renvoya sa lumière et son reflet brouillé. *La fenêtre.* Elle insulta sa bêtise. Pourquoi n'avait-elle pas ouvert les volets et ainsi laisser entrer la lumière du jour dans la pièce dès le début ? Elle n'en savait rien. Elle posa son téléphone sur la table en inox à sa gauche, attrapa le manche du système d'ouverture et…

Clap. C'était juste derrière elle. Elle regarda derrière son épaule, rien. De l'autre côté, le vide. Elle commença à enrouler le manche, laissant passer à travers des petits trous du volet quelques faibles rayons de lumières.

BLANG ! La porte de la cellule claqua si fort qu'Annie hurla en lâchant le manche des volets. Elle recula, le bas de son dos percuta la table, elle récupéra son téléphone et balaya le flash à chaque recoin du laboratoire où seule l'absence de vie se dévoilait au croquemort.

— Putain de merde…

Clap ! Soudain, le mot sur le bout de sa langue revint comme par magie. Pied. C'était le bruit qu'un pied nu faisait sur un sol un peu humide, comme sur le rebord d'une piscine. Depuis le début, c'était le son des pas de quelqu'un qui la terrifiait.

Clap clap clap clap !!! Le pas s'était transformé en course puis en ruée. Annie dressa son flash devant elle et le visage hurlant du moustachu lui apparut. Miraculeusement, elle parvint, en se baissant, à esquiver la charge de l'homme. N'attendant pas son reste, Annie sprinta vers la sortie du labo en hurlant de toutes ses forces.

— À BOIRE !!!

Alors qu'elle s'apprêtait à s'échapper, un adolescent colérique au visage grisâtre se mit en travers de son chemin. Il tenait dans ses mains un bouquet de fleurs fanées et le tendait à Annie.

— Désolé, pleurait-il. Désolé ! DÉSOLÉ !!!

Les hurlements de ces âmes égarées et malfaisantes s'entremêlaient, se repoussaient autant qu'elles fusionnaient. Le gamin criait si fort qu'Annie devait se boucher les oreilles en plaquant ses mains. Elle tomba à genoux, criant si faiblement qu'elle n'arrivait même pas à s'entendre. L'adolescent l'écrasait de sa présence pendant que le moustachu la bloquait dans son dos, et alors que la folie allait achever la pauvre femme, la lumière brisa l'obscurité. La porte du magasin venait de s'ouvrir, dévoilant Claire qui se mit à courir dans la direction du croquemort agenouillé et en larmes.

— Ils sont partout Claire, parvint-elle seulement à dire, ils sont partout !

Elle s'apprêtait à se répéter lorsqu'elle perdit connaissance dans les bras de Claire. La psychiatre s'apprêtait à appeler les pompiers lorsqu'elle remarqua qu'Annie tenait un gros objet dans les mains. Elle lui ôta des doigts et son visage perdit toutes ses couleurs : c'était un manuel scolaire de français, le même qu'elle avait lorsqu'elle était dans la classe de Mr Gautiron.

Elle ouvrit la couverture, sur la première page, il était écrit : *Propriété de Claire Depuis, 1ère B.*

Alors que son passé lui revenait violemment tel un coup de fouet, la porte de la cellule s'ouvrit dans un grincement saccadé.

Claire aurait juré que c'était un ricanement.

Tout était blanc et lumineux alors que ses paupières s'ouvraient péniblement. Était-ce cela, le paradis ? Quelques nuances de gris très clairs zébraient l'immaculée blancheur du paysage, traçant des rivières cristallines comme les contours de magnifiques nuages. Au loin, des formes géantes ressemblaient à des montagnes ou à des forêts si grandes qu'elles feraient pâlir les océans. C'était un endroit inconnu, mais ici, Annie se sentait bien. Merveilleusement bien. Le poids de toute une vie s'était envolé de ses épaules tel un oiseau, laissant à la jeune femme la possibilité de s'envoler à travers ce paradis aussi énigmatique que magnifique. Plus rien ne comptait, car rien n'existait ici hormis Annie et son âme. Elle était dans un cocon protecteur où nul ne pouvait l'atteindre, où le diable vivait dans une noirceur que même l'imagination ne pouvait dessiner tant il était loin de portée.

Les nuages défilaient lentement alors que son corps parcourait la prairie de coton, c'est alors que l'un d'eux lui rappela étrangement la forme d'une chaise. Un peu plus loin, ce fut une armoire, puis une table de chevet. La présence de quelques meubles étonna Annie, elle n'imaginait pas d'*Ikéa* céleste avec des anges agacés qui n'arriverait pas à monter le modèle *TOFTBYN*. Tandis qu'elle s'amusait en imaginant cette pensée, un nuage, bien différent des autres par ses nuances prononcées de gris et de noirs, se dévoila devant elle. L'être de coton avait une forme qu'Annie connaissait presque par cœur maintenant, tant elle en avait parcouru chaque courbure et chaque aspect. Elle s'approcha de lui, flottant encore dans cette atmosphère idyllique où la gravité n'est plus, et elle attrapa la main que le nuage lui tendait.

— Annie, tu m'entends ? lui fit-il.

Oui, je t'entends, avait-elle envie de répondre, mais aucun son n'émanait de sa gorge, car ici, il n'y avait pas besoin de parler. Les mots étaient dangereux, tels des couteaux sur du velours, alors ils avaient été bannis de ce paradis artificiel. Annie se contentait de sourire comme simple réponse, c'était suffisant. Pourtant, le nuage insistait, répétait encore et encore cette question agaçante en l'entourant de sa pénombre. Bientôt, le blanc et le pur avaient disparu, il n'y avait plus que l'ombre et le tourment. Abandonnant malgré elle sa rédemption, Annie distinguait désormais Claire dans son entièreté. Elle comprit maintenant pourquoi à travers tout ce bonheur la

psychiatre était la seule à lui apparaitre ténébreuse : elle pleurait. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse ou de douleur, mais d'inquiétude. Annie parvint délicatement à déposer sa main sur le creux de la joue de Claire et, se détournant du paradis et de tout ce qu'il signifiait, elle replongea en Enfer consciemment.

— Je suis là, répondit-elle enfin.

À peine elle avait prononcé ces mots que la réalité se dessina devant elle. Encore brouillée dans sa vision à cause des médicaments, la chambre de l'hôpital était si blanche qu'elle était presque aveuglante. Elle retrouva les chaises, la table de chevet et l'armoire qu'elle avait vue en nuages, puis à sa droite, Claire qui lui tenait la main. Depuis le creux de son bras, un tuyau serpentait jusqu'à une poche suspendue à un bras métallique : elle avait été perfusée.

— J'suis à l'hôpital ? demanda-t-elle malgré l'évidence de la chose.

— Oui, les pompiers t'ont emmené en urgence. Tu nous as fait une belle frayeur, j'ai bien cru que tu ne te réveillerais pas.

— Je suis dans le gaz, j'ai l'impression d'être shootée.

Annie regardait avec amour la femme qui se tenait à son chevet, reconnaissante de l'avoir à ses côtés à son réveil après cette horrible épreuve. Pourtant, elle lisait dans le comportement de Claire une distance qu'elle ne comprenait pas. À peine avait-elle repris connaissance et réussi à parler que la psychiatre avait lâché la main du croquemort et avait reculé au fond de son siège. De plus, Claire jouait avec ses doigts, habitude qu'elle lui avait apparemment volée et qui démontrait un certain embarras.

— Annie, qu'est-ce que tu faisais dans la maison de mon père ?

L'accusée se redressa tant bien que mal dans son lit et secoua la tête. Elle ne comprenait pas la question qui venait de lui être posée. Dans ces souvenirs les plus récents, elle s'était évanouie dans le laboratoire de ses pompes funèbres alors que des fantômes ou elle ne savait pas trop quoi lui avait mené la vie dure. Elle ne trouva pas de mots pour exprimer sa confusion et la démontra d'une grimace.

— Je suis venue aux pompes funèbres quand j'ai vu ton message, poursuivit Claire. Tu n'y étais pas. Alors je t'ai appelé et tu m'as dit que tu étais dans mon ancienne maison. Je t'ai retrouvé là-bas, enfermée dans une chambre. Tu t'es évanouie dès que je suis entrée, et tu avais ça dans les mains.

La jeune femme jeta sur les jambes d'Annie le manuel de français qu'elle venait d'évoquer et ses yeux se remplirent à nouveau de larmes colériques. Le visage de Claire n'était plus rouge d'amour,

de timidité et de passion, mais d'une fureur ancienne qui refaisait surface.

— Comment tu le savais ?! s'écria Claire en se levant.

— Claire… comment je savais quoi ? Je ne… Je ne sais même pas de quoi tu veux parler. Je n'ai aucun souvenir d'être entrée dans la maison de ton père, je ne sais même pas où elle est !

— Tu vas peut-être me dire que c'est le gros type à moustache qui t'y a emmené ? Et que c'est lui qui a glissé ça dans tes mains ?!

Annie attrapa le manuel désigné du doigt et en parcourut rapidement le contenu. Hormis le prénom et le nom de Claire sur les premières pages qui indiquait sa propriété sur le livre, elle ne comprenait pas la détresse de Claire à son sujet. Pourtant, à en juger au comportement de la femme qui se tenait au pied de son lit, il y avait un grand traumatisme.

— Écoute mon cœur, reprit Annie en restant calme, assieds-toi et explique-moi s'il te plait. Je ne comprends pas ce que tu me reproches, encore moins le problème avec ce vieux livre de cours.

— Je n'ai pas le temps, il est déjà 13 heures passées et j'ai un rendez-vous à 14 heures.

— Tu pourrais m'expliquer ce soir, si tu le veux.

— On verra, j'ai besoin de temps pour… pour faire le point. À plus tard Annie.

Sur ces paroles sèches et démunies d'amour, Annie se retrouva seule. Le paradis blanc était devenu bien terne alors que son seul nuage grisâtre avait disparu. Comme un ciel sans lune, Annie se sentait seule, sans la moindre lumière pour guider ses pas. Elle creusait sa mémoire faussée par le contrecoup, essayant de visualiser les derniers instants avant de s'être évanoui, mais sa mémoire n'en démordait pas : elle n'avait jamais touché à ce livre et n'était encore moins entrée dans la maison du père de Claire.

Le manuel de français attendait patiemment son attention, elle pouvait presque le ressentir. Elle récupéra à nouveau le livre et défilait une à une les pages. Elle avait déjà parcouru la moitié de l'ouvrage lorsqu'elle s'était arrêtée sur une des pages. Raturé de part en part, il était écrit à de nombreuses reprises le mot *POURQUOI* avec tant de force que parfois, la page s'était déchirée sous la pression du stylo. À partir de cette sombre page, toutes les autres, sans exception, étaient dans le même état. Quand elle arriva à la toute dernière, page blanche à son origine, les mains d'Annie se mirent à trembler. Un dessin ornementait toute la page, où une maison en arrière-plan étendait son ombre vers deux personnages en premier plan. C'était un gros

monsieur moustachu avec des lunettes idiotes, accompagné d'un gamin à casquette qui tendait un bouquet de fleurs. Autour de leurs cous, une corde glissait jusqu'à la porte d'entrée de la maison et semblait pouvoir les pendre à tout instant. Enfin, presque comme la signature de ce chef d'œuvre malsain, il était écrit PURETÉ sous le moustachu et INNOCENCE sous l'adolescent.

Pour Annie, c'était désormais une certitude.

Tout était lié à Claire et à son passé.

14.1

Claire était partie de l'hôpital si vite qu'elle manqua de se faire renverser par inattention. Les derniers évènements l'avaient troublée, bien plus que ce qu'elle avait déjà traversé. Elle n'avait pas voulu s'en prendre à Annie, mais c'était plus fort qu'elle, tout cela à cause de ce maudit manuel de français et de tout ce qu'il représentait. Pourquoi celle qui partageait nouvellement sa vie était allée dans cette maison pour y prendre ce livre en particulier ? Claire n'en avait parlé à personne, elle en était sûre. Alors cela signifiait que l'explication à tout ce qui se passait dans sa vie ces derniers jours était belle et bien paranormale. La psychiatre ne voyait pas d'autre explication. Annie était forcément innocente, et avait été guidée, ou peut-être possédée, jusqu'à la maison du père de Claire pour y déterrer le pire cauchemar qui puisse exister.

Alors qu'elle marchait vivement pour arriver à l'heure à son prochain rendez-vous, les traits de la rue qui s'étendait devant elle disparaissaient, laissant place à de vieux souvenirs enfouis, presque oubliés. Claire lutta en secouant la tête pour reprendre ses esprits, mais c'était déjà trop tard, ils étaient là, comme des chiens attirés par l'odeur de putréfaction d'une charogne. C'était l'heure de les accueillir à nouveau, de laisser son cœur se briser encore et encore.

C'était l'heure de se détruire.

Il y avait cette maison accueillante. Cet homme chaleureux. Ces instants magiques qui sublimaient chaque seconde. Et il y avait ce lit. Ce putain de lit.

14.2

— Petite. Petite !

— Euh, oui ?

— Est-ce que tu as un endroit où aller ce soir ? demanda le policier.

Cela faisait deux heures que la police interrogeait Claire sur le meurtre de son père et le suicide de son frère, elle n'en pouvait plus. L'idée de partir des locaux de la police pour s'effondrer sur un lit douillet était vraiment enivrante, mais il fallait se rendre à l'évidence, Claire n'avait nulle part où aller.

— Je… je ne crois pas.

— Tes grands-parents ?

— Les parents de mon père sont morts il y a dix ans. Ceux de maman sont en Angleterre.

— En voyage ?

— Non, ils y vivent. Ils sont franco-anglais, comme maman.

— Des oncles ? Des tantes ? Des cousins ?

— Non.

Claire n'avait personne à qui confier sa vie et son existence entière. Elle n'avait plus que sa petite personne et le chagrin qu'elle allait devoir porter avec ses petits bras. Il n'était pas possible pour elle de rentrer dans sa maison à cause de l'enquête et après tout, elle ne se voyait pas y retourner tout de suite. Il devait y avoir encore tellement de sang. Elle aurait seulement voulu y retourner pour récupérer ses affaires du lycée pour pouvoir faire ses devoirs… Ses devoirs. Un visage lui apparut soudainement.

— Il y a bien… Il y a bien Monsieur Gautiron. Philippe Gautiron, c'est mon professeur de français. Il m'a toujours dit de l'appeler si j'avais le moindre problème.

— Tu as son numéro ? Tu penses qu'il voudra bien t'héberger le temps de l'enquête ?

— Euh oui, attendez, je l'ai noté dans mon téléphone.

Elle confia ledit numéro à l'agent de police qui la remercia d'un sourire doux et empathique. Il était vraiment gentil, c'était déjà ça. Il s'écarta pour téléphoner et Claire le voyait à fortiori expliquer la situation à son professeur, malgré qu'elle ne pût les entendre. Alors que la conversation entre les deux hommes prenait son temps, la satisfaction soudain du policier fit comprendre à Claire que les choses se déroulaient plutôt bien. Il raccrocha et revint voir la jeune fille.

— Monsieur Gautiron part de chez lui et va venir te chercher. Tu vas rester avec lui quelque temps, déjà le temps des procédures comme tu es mineure. Tu vas être surement être placée en foyer, mais ne t'inquiète pas,

ça va bien se passer. D'accord ?

— Oui. Merci monsieur.

— Je t'en prie. Je suis dans le bureau d'à côté si tu as besoin. Je reviens te voir dès que ton prof arrive.

Monsieur Gautiron arriva dix minutes plus tard. Claire et lui s'échangèrent un regard et soudain, elle s'était mise à pleurer bien plus qu'elle n'eut pleuré de toute sa vie. Il était apparu comme une libération, une bouée de sauvetage dans un océan en colère. Claire comprenait alors, quand elle se retrouva dans les bras forts et rassurants de son prof, que tout était terminé. L'alcool. Les études forcées. Les cris. La peur. La mort. Il attrapa les affaires de Claire et d'une douceur quasi angélique, il l'invita à le suivre. Elle était libérée. Enfin.

Les premiers jours avec Philippe, car c'est comme ça qu'elle devait l'appeler maintenant, étaient merveilleux. Il était à ses petits soins, toujours le geste attentionné, l'attention bienvenue. Elle se réveillait tard le matin, plus fatiguée qu'elle ne le pensait, comme si elle n'avait pas dormi de toute sa vie. Lorsqu'elle descendait au rez-de-chaussée de la petite maison de ville, le petit-déjeuner l'attendait. Elle avait expliqué à Philippe que d'habitude, elle devait se débrouiller pour manger quelque chose le matin, sous condition que son père ait acheté de quoi se mettre sous la dent. Chaque fois que Claire évoquait son ancien quotidien à Philippe, il l'écoutait avec attention, sans jugement, sans parler, sans questionnement. Il posait seulement sa main sur celle de l'adolescente et, une fois qu'elle avait terminé, il lui disait uniquement : c'est fini tout ça, ne t'inquiète pas.

Après une ou deux semaines, la chronologie était floutée dans les souvenirs de Claire, elle avait été convoquée au poste de police. Là, on lui avait dévoilé les conditions dans lesquelles avait grandi son frère, du traitement que lui infligeait son père. Son monde s'était effondré une seconde fois. Pourtant, la présence de Philippe à ses côtés l'aida à ne pas sombrer. Elle savait qu'elle n'était plus seule, que derrière se trouverait toujours un adulte gentil qui la protègerait de tout mal. Elle lui avait tout raconté dans la voiture alors qu'ils rentraient chez lui, et comme à son habitude, il n'avait rien dit, hormis ces quelques mots :

- C'est fini tout ça, ne t'inquiète pas.

C'était un paradis après l'enfer, la paix après la guerre. Un mois passa et Claire profitait de ses vacances scolaires. Elle n'ouvrit pas un seul manuel scolaire, ni même aucun bouquin. Elle avait enchainé les rendez-vous, commençant par la psychologue, le foyer pour adolescent, un truc concernant un tuteur ou elle ne savait pas vraiment quoi. C'était compliqué, vraiment compliqué pour quelqu'un de son âge, mais c'était un peu plus simple puisque Philippe était toujours avec elle pour la guider et lui expliquer.

Deux mois passèrent et la garde de Claire fut confiée officiellement à Philippe. Elle avait été autorisée exceptionnellement, car la jeune fille avait déjà 16 ans et son état psychologique s'était grandement amélioré grâce à l'accompagnement de son professeur désormais tuteur. Claire retrouvait une vie normale. Elle commença sa dernière année de lycée, et bien que Philippe ne fût pas l'un de ses professeurs, elle se satisfaisait d'avoir Emilie dans sa classe. Elle profita de l'année scolaire pour se rapprocher de la rouquine, sans jamais réussir à lui avouer ses sentiments, mais c'était suffisant. Elles étaient au moins amies.

Claire n'eut pas le temps de dire ouf qu'elle avait déjà eu son bac et sa majorité. Philippe avait prévu les choses en grand pour ses 18 ans et organisa un anniversaire surprise. Emilie était de la fête, avec une dizaine d'autres personnes, dont son éducateur Patrick, un type un peu bizarre avec une moustache démodée, mais c'était quand même parfait. Emilie lui avait offert un livre sur la psychologie, petit clin d'œil sur les projets universitaires de Claire. Elle le dévora en une nuit.

Un jour, alors que Claire était en première année de licence, Philippe lui proposa de l'accompagner faire les magasins en ville et l'emmena dans la zone commerciale. Ils firent quelques boutiques, achetèrent une grande quantité de livres et d'autres babioles jusqu'à arriver devant un magasin de vêtements. Claire n'avait jamais osé demander à Philippe de lui acheter de nouveaux habits, déjà reconnaissante de tout ce qu'il faisait. Mais quand Philippe s'était garé devant le magasin, il lui avait souri :

— Je pense que c'est devenu nécessaire de changer un peu tout ça, fit-il en riant.

Claire regarda sa tenue usée qu'elle portait depuis des années, c'était une évidence. Ils entrèrent dans le magasin, il l'invita à faire sa vie et à choisir des tenues en restant sous un généreux budget. Claire s'amusa pour la première fois à faire les boutiques. Elle acheta trois tenues, une paire de chaussures et surtout, des sous-vêtements, car elle ressentait de plus en plus besoin de se sentir femme. Ils arrivèrent en caisse, Philippe n'avait acheté qu'un pull, et Claire s'était mise à rougir lorsque la caissière scanna sa lingerie. Pourtant, Philippe fit mine de ne rien voir.

Il était parfait, ce Philippe.

C'était à la fin de sa deuxième année de licence que le notaire l'appela, à la suite d'une succession affreusement longue à cause du contexte. Après un rendez-vous assez bref, Claire apprit qu'elle était désormais propriétaire de la maison de son père et qu'elle pouvait y vivre quand elle le voudrait. Elle se souvint encore s'être assise dans sa voiture et hésiter. Voulait-elle quitter le quotidien qu'elle partageait avec Philippe pour retourner dans cette maison pleine de mauvais souvenirs ? Non. Mais

elle ne pouvait plus laisser Philippe endosser tant de responsabilités.

Quand elle rentra ce soir-là, elle avait acheté le diner et de quoi trinquer. Elle prépara le repas entièrement, contrairement à d'habitude où Philippe endossait le rôle de cordon bleu, et quand il revint du lycée, tout était prêt.

— Oh ! À quoi me vaut l'honneur ?

— Je voulais te remercier. Pour… pour tout.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai l'impression que tu me dis ça comme si c'était la fin du monde.

Elle l'invita à s'assoir, ce qu'il fit. Elle lui servit un verre et en fit de même pour elle, ils trinquèrent puis enfin, elle parla. Elle lui expliqua son rendez-vous chez le notaire, l'acquisition de la maison et de son malaise vis-à-vis des responsabilités que devait endosser Philippe à cause d'elle depuis plus de trois ans. Comme à son habitude, il ne parla pas, l'oreille parfaite. À la fin, il posa sa main sur celle de Claire et lui dit simplement :

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

Et Claire avait pleuré dans ses bras. Elle allait quitter le père qu'elle avait tant voulu depuis son enfance, celui à qui elle devait presque tout. Grâce à lui, la vie avait retrouvé sa beauté et son intérêt. Après la session émotion, il lui demanda de retrouver le sourire avant de partager leur repas (qui était mauvais d'ailleurs), et de passer cette soirée comme toutes les autres. Ils parlèrent jusqu'à très tard puis Claire se leva pour aller se coucher. Au pied des marches, alors que Philippe était encore assis dans la table de cuisine, elle osa dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— Bonne nuit, papa.

Il ne répondit pas, mais elle savait que derrière ce dos qui lui faisait face, un grand sourire illuminait le visage de Philippe.

C'était la dernière nuit qu'elle passerait dans cette maison. Malgré l'appréhension de retourner vivre là où elle avait retrouvé sa famille morte, Claire se sentait prête, presque reconstruite, comme si plus rien ne pouvait l'atteindre. Rapidement, Morphée l'enveloppa alors qu'un sommeil lourd s'abattait sur elle.

Elle s'endormit, heureuse.

La nuit n'était pas encore à son apogée lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit et que le parquet grinça sous le poids d'un visiteur. Claire émergeait à peine, encore anesthésiée de ce réveil inattendu. Ses yeux s'ouvrirent réellement lorsqu'elle sentit que quelqu'un venait de la rejoindre dans son lit, le souffle court.

— Phi… Philippe ?

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

Il passa une main sur l'épaule qui descendit le long de son corps avant de passer sous son t-shirt et alors que ses doigts caressaient sa peau, la jeune fille essaya d'empêcher son nouveau père de commettre une erreur.

— Je… Je ne veux pas. Je suis désolée, je ne veux pas. T'es comme mon père Philippe, s'il te plait, retire ta main.

— Tout ira bien.

Lorsque Claire essaya de retirer la main du Monsieur Gautiron, l'étreinte de ce dernier augmenta tant qu'elle ne pouvait plus rien faire pour se défendre. Elle commença à se plaindre, lui demandant de la laisser, mais un coup violent sur le visage tua toutes ses autres plaintes. Elle pleura silencieusement alors que ses vêtements l'abandonnèrent.

Elle se réveilla, malheureuse.

Lorsque Monsieur Gautiron eut fini son atrocité, il s'éclipsa de la chambre pour rejoindre la sienne, laissant une jeune femme brisée en morceaux. Il ne lui adressa que ces dernières paroles que Claire ne pourrait jamais oublier :

— Je ne veux pas te voir demain matin à mon réveil. Je ne veux pas d'une femme souillée à ma table. Si tu parles à quiconque de cette nuit, je saurai où te trouver. Je te pendrai comme ton frère, Claire. C'est une promesse.

Elle ne trouva rien à répondre hormis des pleurs silencieux alors que la porte se fermait. Il était 5 heures du matin lorsqu'elle fit ses affaires et qu'elle se retrouvait, à nouveau seule, dans une rue froide et terrible. À chacun de ses pas, tous les traumatismes qu'elle pensait avoir oubliés revinrent en son cœur et son âme. Quand elle arriva finalement dans sa nouvelle maison, elle savait que rien de beau ne l'attendait désormais. Elle était en enfer, et plus jamais elle n'en partirait.

15.

14 h 48. Claire était à l'heure à quelques minutes près tandis qu'elle voyait la silhouette de son immeuble se dessiner. Elle fut rassurée en ne voyant pas son futur patient assis devant sa porte à l'attendre et pressa le pas, elle ne voulait pas qu'on la sache en retard. *Les apparences sont importantes !* pensait-elle. Alors qu'elle déverrouillait la première porte, elle remarqua le bouquet de fleurs au seuil de celle-ci avec une carte glissée entre deux tiges de lys.

Je suis désolé. Paul.

Claire ne pouvait se résoudre à apporter ces fleurs dans son bureau, comme si elles contenaient une sinistre malédiction et étaient l'origine d'un mal inconnu. Elle s'approcha du premier carré de gazon à côté de chez elle, près du parking, retira la carte et l'emballage qu'elle jeta à la poubelle puis déposa le bouquet de fleurs au pied d'un arbre. *On dirait que quelqu'un est enterré juste ici,* constata-t-elle en offrant un dernier regard aux fleurs abandonnées. Elle retourna ensuite vers son bureau en notant mentalement de jeter celles qu'elle avait mises dans un vase la veille. Le gamin était revenu, elle l'aurait parié, mais elle se satisfit de ne pas l'avoir croisé.

À peine Claire était-elle entrée dans son bureau qu'un délicieux parfum sillonna vers ses narines. Elle renifla plusieurs fois pour en étudier chaque aspect avant de supposer fortement à de la viennoiserie, comme des pains au chocolat. Elle découvrit, alors qu'elle voulait préparer un café, une assiette de croissants et de pains au chocolat qui n'attendait qu'elle juste à côté de ses tasses. Elle la regardait avec dégout, ignorant comment celui qui les avait déposés avait pu entrer dans son bureau alors que toutes les portes étaient fermées à double tour à l'instar des fenêtres. Elle se demandait, tandis qu'elle jetait les viennoiseries à la poubelle, si ce n'était pas elle qui était passée à la boulangerie située à quelques rues à côté du bureau et qu'elle avait seulement oublié de l'avoir fait. Elle secoua la tête, elle était persuadée de ne pas y avoir mis les pieds.

Tout juste avait-elle sorti son calepin que la sonnette de l'accueil retentissait jusqu'à elle. Il était 14 heures pile, son patient était plus que ponctuel, il était précis. Elle ouvrit la porte de son bureau pour découvrir sa salle d'attente. Nathan attendait, studieusement, que l'on vienne l'accueillir. La psychiatre se décala pour le laisser entrer en lui désignant l'intérieur du bureau, geste

indiquant qu'elle était prête à le recevoir, puis ferma la porte pour sceller la confidentialité de leur entretien. L'homme aux cheveux de charbon huma l'air, l'enivrante odeur des viennoiseries régnant encore dans la pièce.

— J'adore cette odeur, fit-il sobrement en prenant place sur le sofa, j'ai l'impression d'être entré dans une boulangerie.

— Oui, mais nous sommes dans le cabinet d'une psychiatre malheureusement. Je suis désolée, mais je ne vends pas de pain ni de croissant ici.

Il haussa les épaules pour montrer son indifférence face à la plaisanterie de Claire et s'installa, comme à son habitude, déjà allongé sans avoir enchainé plus trois phrases. Nathan était différent des autres jours. Aux yeux de Claire, il avait l'air… pire que d'habitude. Il émanait encore plus de tristesse et de mélancolie que lors deux premiers entretiens. Elle pensait qu'après son premier sourire, la joie allait s'inviter doucement dans sa vie. Pourtant, l'homme dans son sofa ne semblait pas avoir connu le moindre bonheur de sa vie. Il était encore plus brisé que Claire à l'heure actuelle et contre toute attente, cela faisait du bien à la psychiatre. C'était un peu comme un couple qui battait de l'aile et qui parvenait à surmonter ses difficultés en côtoyant un couple encore plus chaotique que le leur. En relativisant, on se dit qu'il a toujours pire que soit, et Nathan était comme la version désastreuse de Claire.

— Dite docteure, lança-t-il de but en blanc, pourquoi les choses existent-elles selon vous ?

— Qu'entendez-vous par *choses* ?

— Tout. Vous, moi, le ciel, le sable, les escargots de mer, la vie, la mort. Quel est le but à tout ça ?

— Et s'il n'y avait pas de but tout simplement Nathan ? Nous autres, êtres humains, sommes constamment à la recherche de réponses à de petites et grandes questions. En résonnant de manière scientifique, c'est surement à cause de ça que les religions ont vu le jour. Nos ancêtres avaient beaucoup de questions, et le but de la vie et de l'existence en faisait surement partie. J'imagine même que c'était la question centrale. Donc ils ont fabriqué leurs propres réponses avec des dieux et des livres prophétiques. Pour vous répondre Nathan, je pense que le but dans tout ça, c'est qu'il n'y a pas de but. Chacun trouve sa raison d'être et d'avancer. Tout simplement. Peut-être est-ce pour rejoindre un jour le paradis ? Peut-être est-ce pour sauver les océans ? Peut-être ne trouverons-nous aucune raison de vivre…

— Que font-ils ceux qui ne trouvent pas le but de leur existence ?

— Ils errent pour la plupart comme des fantômes, je dirais, mais ça n'est que mon avis. D'autres finissent par mettre fin à leur vie, tout simplement.

— Comme votre frère ?

Claire se mordit la lèvre avant de répondre. Elle avait envie d'exploser, mais se contenait, il fallait bien affronter ce passé qui décidément voulait trouver sa place dans le présent.

— Peut-être.

— Pourquoi vous avez fermé les yeux durant toutes ces années ? lâcha-t-il comme une bombe. Vous saviez très bien ce que subissait votre frère derrière la porte fermée de cette cuisine, et pourtant, vous n'êtes jamais venue à son secours. Vous pensez que c'était le but de sa vie ? Celui de se sacrifier pour vous ? De prendre le malheur de deux existences au point de ne pas pouvoir en supporter le fardeau ?

— Non, je… Je ne savais pas…

Ignorant pourquoi elle ne mettait pas fin à cet entretien qui s'inversait, Claire perdait pied. Elle avait vu bon nombre de spécialistes, psychologues, psychiatres, réflexologies, sophrologues, qui tous exhumèrent les traumatismes de la jeune femme, mais aucun ne l'avait attaqué de la sorte. Elle avait été toujours couvée, protégée, reconnue comme victime du début jusqu'à la fin, alors pourquoi cette accusation résonnait autant en elle ? Peut-être… Peut-être que Nathan disait vrai ?

— Je ne savais pas ce que mon frère subissait ! parvint-elle à se défendre sans trop de conviction.

— Et qui essayez-vous de convaincre ? Moi, ou vous-même ?

Les lèvres de Claire se figèrent, incapables de riposter. Qui essayait-elle vraiment de convaincre en se défendant de la sorte ? Est-ce que l'avis de Nathan importait réellement dans la bascule ? Ou est-ce qu'elle s'était elle-même convaincue depuis toutes ces années de son innocence ? Elle replongeait à travers les images floues et tordues de son passé, cherchant le moindre élément qui pouvait effacer cette idée qui doucement trouvait son chemin en elle. Elle se revit, assise sur la chaise de la salle à manger, derrière son manuel de maths, se demandant pourquoi son frère et son père disparaissaient chaque soir dans la cuisine. Les premiers jours, elle ne s'en préoccupait pas vraiment, c'étaient des trucs de grands et son père n'aimait pas les curieux. Puis, elle entendait des bruits. Pour la plupart, sourd, étouffés. Un soir, alors que la curiosité lui dévorait les pensées, elle avait collé son oreille contre la porte de la cuisine. Elle avait entendu encore une fois ces bruits étranges, mais cette fois-ci, elle percevait

distinctement les pleurs de son frère. La peur l'avait saisi, elle ne connaissait pas les raisons de cette tristesse, mais elle ne voulait pas la partager. Elle s'était hâtée de rejoindre sa chaise et lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, elle fit mine de ne rien avoir entendu. Jamais elle n'aborda le sujet avec son frère, même en remarquant, les années passantes, que plus aucun sourire n'éclairait son visage assombri.

— Vous avez laissé votre frère tout seul, enchaina Nathan en se levant, vous l'avez laissé pleurer, prier Dieu que l'on vienne le libérer, et à la fin, c'est le diable qui lui a offert une solution. Tuer et se tuer.

— Je n'étais qu'une gamine…

— S'il avait partagé son chagrin et son fardeau, il serait encore de ce monde aujourd'hui ! Mais le seul but de son existence était de protéger sa petite sœur, il n'y avait pas d'autres raisons de vivre !

— J'avais peur ! Je ne pouvais rien faire !

— Et lui ?! hurlait Nathan alors qu'il dominait Claire de sa hauteur. Et lui n'avait-il pas peur ?! Ne pleurait-il pas à chaque fois que la porte se refermait ?! Vous ne pensez pas qu'il espérait vous voir ouvrir cette porte pour que votre père arrête de le frapper ?!

— JE SUIS DÉSOLÉE !!!

— LES EXCUSES NE LUI RENDRONT PAS LA VIE ! LES EXCUSES NE DÉNOUERONT PAS LA CORDE AUTOUR DE SON COU !!!

À chacun de ses cris, le sourire de Nathan grandissait alors que la joie de Claire disparaissait. Comme un vampire, il se nourrissait d'elle, de son bonheur, de ses espoirs et de ses rêves. Pourtant, il y avait dans le regard du jeune homme ténébreux une douceur paternelle et protectrice. Il ne voulait aucun mal à la psychiatre, juste lui ouvrir les yeux. Son sourire n'était pas intentionnel et s'était tracé malgré lui. Alors que Claire se retrouvait recroquevillée sur elle-même au fond de sa chaise, Nathan essuya la salive au bord de ses lèvres. Il retrouva son calme aussi vite que son sourire perdit la vie et marcha doucement dans le bureau, les mains dans le dos, examinant chaque recoin de la pièce.

— Et malgré ça, Claire. Je continuerai à te protéger.

— Comment… comment ça ? essayait-elle de comprendre alors qu'elle voyait l'évidence s'installer devant elle.

— Je ne laisserai personne te faire du mal. Pas même ce gros porc. Pas même ce sombre idiot de gamin. Personne ne te touchera. Personne n'arrivera à te faire pleurer sans en payer les conséquences.

Claire se leva, le cœur battant, les yeux grands ouverts. C'était comme si, depuis des jours, elle voyait pour la première fois. Nathan

se tenait dans l'ombre, au fond du bureau, le dos tourné. Elle s'approcha de lui, elle devait regarder son visage, elle devait s'en assurer. D'une main sur l'épaule, elle l'invita à se retourner et ses yeux se posèrent sur lui. Chaque trait de son visage était désormais une déclaration, une promesse : je serai toujours là.

— Alan ? conclut-elle en reculant.

Il resta silencieux comme une tombe.

— Tu es mort. Tu es mort ! Tu as été autopsié Alan ! Tu ne peux pas être en vie ! Ils t'ont charcuté !!!

— Je ne suis pas Alan, je suis Nathan. Je suis une promesse. Celle faite à ton frère. Celle de te protéger.

— Tu as les as tués… L'homme qui m'a bousculé et le gamin qui m'a jeté des cailloux. Tu les as tués ?!

— Tués ? Comme pourraient-ils être morts s'ils sont venus jusqu'à toi ? Je les ai punis, leur avenir leur appartient désormais.

Il s'approcha de Claire qui cherchait une échappatoire en reculant jusqu'à percuter le mur de son dos. Nathan posa son front contre le sien, ses yeux fous pénétrèrent Claire qui ne pouvait détourner le regard. Il n'y avait plus que les ténèbres et la vengeance qui habitaient le cœur de l'homme.

— Elle t'a fait du mal, elle aussi. Elle n'aurait pas dû y aller, aller dans cette maison. Elle sait tout, elle sait que tu n'es pas pure, que tu es souillée. Elle aussi, elle devra être punie.

Annie était en danger, Claire le réalisa immédiatement.

— Je te regarde chaque jour, chaque minute et chaque seconde qui passe Claire, déclara Nathan alors qui s'écartait de la psychiatre pour rejoindre la sortie. Je vois tout ce que tu fais, j'entends tout ce que tu dis. Je te vois pleurer entre ses cuisses, je te vois jouir entre ses doigts. Je te vois souffrir pour ses beaux yeux. Mais ton frère n'a pas vécu l'enfer pour que je te laisse te ronger par un amour destructeur.

— Ne touche pas à un seul cheveu d'Annie !

— Il est temps.

— Nathan !!! Ne fais rien à Annie !

Mais Claire était déjà seule dans le bureau alors que la porte claquait sa rage. Elle voulait le rattraper, l'arrêter, mais à peine avait-elle fait un pas qu'elle s'effondra. Ses jambes molles ne la soutenaient plus, alors elle rampa jusqu'à la porte fermée pour essayer de se relever, et, au prix d'un effort ultime, elle parvint à se dresser sur ses jambes.

Elle avait abandonné son frère à son triste sort, elle refusait de

commettre une deuxième fois la même erreur. Elle attrapa la poignée de toutes ses forces, et malgré la peur, malgré tout ce qu'elle pouvait ressentir au plus profond de son cœur, elle ouvrit la porte pour la franchir.

La salle d'attente de son cabinet avait disparu.

Claire se retrouva dans la cuisine dévastée de la maison abandonnée, et lorsqu'elle se retourna pour faire demi-tour, la porte se referma devant son nez.

— Claire ? fit une voix qu'elle pensait avoir oubliée. C'est bien toi ?

À mains, fatiguée par les médicaments qui circulaient encore à travers ses veines. La *dispute* avec Claire et son départ avait torturé ses pensées, mais cette histoire de maison la rongeait encore plus. Comment avait-elle pu se retrouver dans la maison d'enfance de Claire alors qu'elle était depuis ce matin dans les locaux de ses pompes funèbres ? En y repensant bien, dès lors que ses lèvres s'étaient posées sur celle de Claire, son monde avait volé en éclats. Le normal et le paranormal se côtoyaient, se rencontrait auprès d'une fine frontière et cela faisait peur à Annie. Terriblement peur. Tandis que ses paupières se fermaient, lourdes de fatigue, elle se demandait quoi faire. L'idée de tout arrêter, de tout plaquer pour retrouver une vie normale était tentante, mais à chaque fois qu'elle pensait abandonner, le visage de Claire lui revenait. Elle était amoureuse. Pas une petite amourette de jeunesse, non, un véritable amour. Claire pouvait bien l'emmener en enfer ou dans les pires cauchemars, elle l'accompagnerait en lui tenant la main. C'était sa décision, le but de sa vie.

Les premières vibrations de son téléphone ne la réveillèrent pas, mais doucement, elles parvinrent à l'arracher de sa sieste. Dans le gaz, elle cherchait son smartphone dans son lit avant de finalement le trouver. C'était Claire qui l'appelait.

— Allo ? fit Annie avec appréhension.

— Annie seigneur dieu merci ! Comme tu ne répondais pas, j'avais peur qu'il soit trop tard !

La psychiatre était aussi inquiète que terrifiée, Annie arrivait à le percevoir dans sa voix. Il était clair et net qu'un évènement affreux s'était déroulé et qu'il avait malmené Claire. Annie essaya de la calmer en l'invitant à respirer et à parler moins vite, mais cela ne faisait qu'empirer la situation.

— Putain Annie écoute moi ! Nathan va venir pour toi ! Il va te faire du mal ou te tuer !

— Na… Nathan ? Mais c'est qui, lui ? Pourquoi il voudrait me faire du mal ?

— C'est un de mes patients, apparemment il connaissait mon frère ou je ne sais pas quoi ! Il veut me protéger alors il s'en prend à toutes les personnes qui me causent de la peine !

— Raccroche, fit une voix grave à côté de Claire.

— Claire ? C'était qui ? Tu es avec qui là ?

— Je… Appelle la police, dis-leur qu'un certain Nathan Bourlier en veut à ta vie.

— Claire bordel tu es où là ?!

— Je suis rentrée à la maison.

La psychiatre raccrocha sur cette déclaration pleine de sens. Dans un premier temps, Annie pensa à l'appartement, mais se ravisa rapidement. Claire avait prononcé le mot *maison* avec tant de poids dans la voix que le croquemort en avait compris la réelle signification. Elle était retournée dans la maison de son père, là où il avait été retrouvé assassiné par son propre fils avant que ce dernier ne mette fin à ses jours. Mais qui était l'homme avec elle ? Annie détestait la tournure des évènements. Comme Claire le lui avait demandé, elle saisit le numéro d'urgence de la police avant de l'effacer. Allaient-ils l'écouter et la prendre au sérieux ? Que pouvait-elle dire ? *Un homme dont j'ignorais l'existence en veut à ma vie et ma petite-amie est avec un inconnu qui n'a pas l'air très sympathique dans la maison où elle a vécu traumatisme sur traumatisme ?* Même en cherchant une manière cohérente et simple d'expliquer la situation, c'était tiré par les cheveux.

Vint alors à Annie une idée, peut-être pas la meilleure, mais surement celle qui pouvait les sauver, toutes les deux. Elle entra dans son répertoire, défila ses contacts jusqu'à arriver aux V. Un seul contact l'y attendait : Vincent. Elle hésita une seconde puis repensa à l'homme qui était avec Claire dans cette horrible demeure. Elle l'appela. Il répondit à peine la première tonalité terminée.

— Si je m'attendais à un coup de fil de ta part, dit-il en guise de bonjour.

— Écoute Vincent, je n'oserais pas t'appeler si ce n'était pas vital. Claire a un gros problème. J'ai un gros problème.

— Et qu'est-ce que ça peut me foutre ?

— Quelqu'un veut me tuer Vincent. Je t'en supplie. Claire est séquestrée ou je ne sais quoi dans une vieille maison abandonnée ! Tu es flic, par pitié, j'ai besoin de toi ! Je ferai ce que tu veux !

Il lui demanda où elle se trouvait à ce moment-là, nota le numéro de la chambre et le service avant d'annoncer son arrivée dans moins de cinq minutes. Quand Annie raccrocha, elle ne savait pas si elle avait réellement pris la bonne décision, ou si son acte allait toutes les deux les condamner.

La voix d'Annie lui avait donné du courage. Elle avait agi un peu comme une dose d'adrénaline, se propageant rapidement à travers le corps de Claire. La psychiatre devait s'échapper le plus vite possible de cette maison, et pour cela, elle n'avait pas d'autres choix que de l'affronter. Face-à-face ultime. Marcel était appuyé contre le rebord de l'évier de la cuisine, les bras croisés, son regard posé sur Claire à travers ses lunettes ridicules. Autour de lui, tout n'était que dévastation et putréfaction, comme si le lieu n'était en réalité qu'une décharge de fortune. Claire aperçut un cafard sortir de l'un des placards avant de s'engouffrer dans un suivant à la recherche de nourriture. Elle avait horreur de ces bestioles-là, mais elle n'y prêta pas plus attention. Il n'y avait que Marcel et son maudit sourire sous sa moustache. C'était lui qui l'avait emmené ici, par magie ou par la force d'un dieu moqueur, mais c'était forcément lui qui tirait les ficelles depuis le début.

— Qui es-tu ? fit Claire en essayant de garder bonne figure face à lui. Qui es-tu réellement ?

— Il fallait que tu rentres à la maison, là où est ta place.

— Ce n'est pas ma maison, ce n'est pas ici que je vis et encore moins où je veux vivre. Qui es-tu ?

Marcel se décrocha de l'évier et commençait à parcourir la pièce en examinant chaque recoin. Chaque bouteille délaissée dans la poussière qu'il trouvait, il la soulevait pour en vérifier le contenu. Toutes étaient vides, et Marcel s'en agaça, Claire arrivait à le voir dans ses gestes. Il avait besoin d'alcool, tout de suite, maintenant, elle reconnaissait cette nécessité, c'était la même qui l'avait parcouru lorsqu'elle s'était soulée à peine réveillée. Alors qu'il chassait une colonie de cafards bien installée dans un placard près de l'ancien frigo, Marcel trouva finalement une vieille bouteille de vin dont le contenu devait sentir bien plus le vinaigre que le raisin. Il fracassa l'extrémité de la bouteille contre le rebord du plan de travail pour l'ouvrir, attrapa un verre au-dessus de l'évier et se servit un grand verre. Claire aurait juré voir tomber un ou deux morceaux de verre avant que le moustachu ne boive cul sec ce qu'il venait de se servir.

— Je suis Marcel, lâcha-t-il en soufflant sa satisfaction alcoolique.

— Qui est Marcel ? N'en démordait pas Claire qui n'avait pas bougé d'un poil depuis le début de la conversation.

— Est-ce que c'est vraiment important ? Toi, tu es qui ? Moi,

qui je suis ? On s'en fiche un peu, non ?

La bouteille était déjà presque vide alors que les verres s'enchainaient. Au plus elle le regardait, au plus elle lui faisait penser à… *Mais oui, c'est toi depuis le début.*

— Ton alcoolisme, lista Claire en s'approchant de l'homme qui se sentait soudainement menacé, ta brutalité, cette pression que tu exerces sur moi sans que je m'en rende vraiment compte, cette marque sur ton cou…

Marcel toucha du bout des doigts la longue ligne violâtre qui tranchait sa gorge en deux avant de terminer la bouteille d'un geste incontrôlable. Son attitude avait drastiquement changé, il avait été découvert et comprenait qu'il perdait de sa puissance. Claire reprenait le dessus, pas après pas, elle le dominait presque maintenant qu'elle était à côté de lui et plongeait son regard brulant dans le sien.

— Ça faisait longtemps, papa.

Marcel se dégagea de la proximité de Claire et se mit à nouveau à la recherche d'une bouteille pour satisfaire son addiction. Il retourna la cuisine en moins de deux, pièce déjà chaotique, il parvint à la rendre pire encore. D'une certaine façon, Claire avait pitié de l'homme qu'elle regardait. Il était malade, impuissant, et désespéré. Trop de fois, elle avait assisté à ce lugubre spectacle quand durant son enfance, son père ne trouvait plus rien pour détruire son foie. Un jour, elle l'avait même surpris en train de boire de l'alcool à 90°. Lorsque le dernier placard fut minutieusement inspecté sans succès, Marcel arrêta les recherches. Il était essoufflé, comme si le manque d'alcool venait à bout de lui, petit à petit. Il se redressa, observant Claire par-dessus son épaule avant de lui faire face, un sourire sans joie sous la moustache. Il retira de ses doigts tremblants la paire de lunettes rondes d'au-dessus de son nez pour les poser sur le rebord de l'évier. Il était temps.

Marcel fit craquer ses doigts tout en roulant ses épaules, s'échauffant comme s'il allait disputer un match de boxe. Claire, malgré la menace grandissante, ne s'effondra pas. Elle n'était pas comme son frère, trop jeune et trop effrayé pour se défendre, elle était déterminée. Déterminée à en finir avec toutes ces conneries, à sortir de cet endroit et à rejoindre Annie.

C'est son père qui ouvrit les hostilités avec un crochet du gauche que Claire reçut de plein fouet. Sa tête propulsée en arrière entraina son corps et avant de comprendre ce qu'il se passait, elle percutait le sol violemment. Marcel riait, satisfait de s'être imposé aussi facilement par la force, mais son sourire s'effaça lorsque sa fille se releva, un filet de sang coulant d'entre ses lèvres. Il y avait dans le regard de Claire une provocation, comme une invitation à continuer

cette danse brutale qu'ils avaient initiée. Elle cracha un morceau de dent, et d'un ton moqueur, elle fit signe à son père d'approcher :

— C'est tout ce que tu as ? le nargua-t-elle.

— Ferme-là, je t'ai quasiment brisé en un seul coup ! Tu n'arriveras même pas à te reconnaitre dans un miroir quand j'en aurai fini avec toi !

Ils hurlèrent en même temps alors qu'ils se lançaient à corps perdu dans la mêlée. Claire ne s'était jamais battue, elle ne savait pas vraiment comme faire, elle laissa donc son corps agir instinctivement. Elle répondait elle-même de ses phalanges, n'hésitant pas à griffer et mordre, plantant ses ongles pour arracher l'épiderme de son père. Les coups de Marcel étaient puissants et des étoiles apparaissaient à chaque fois que la jeune femme en recevait un. Les premiers lui donnèrent l'impression d'avoir été percutée par une voiture, mais passés quelques échanges, Claire s'habitua à la douleur, un peu comme si ce n'était pas la première fois qu'elle était passée à tabac.

Contrairement à ce qu'elle avait pu voir dans les films où les combats duraient de longues minutes, le leur ne dura même pas une minute. Lorsqu'il l'attrapa par la jambe gauche et l'épaule droite pour la soulever au-dessus de lui et la lancer contre les meubles de la cuisine, elle planta son ongle à travers son œil, enfonçant, jusqu'à la première phalange, son doigt dans l'orbite. Son père hurla en la laissant tomber par terre, alors elle en profita pour rouler vers le cadavre d'une bouteille qu'elle brisa contre le carrelage. Marcel n'eut pas le temps de voir le coup arriver de son unique œil que le tesson de la bouteille s'enfonçait dans son ventre. Il tituba en arrière d'un pas lourd, ses deux mains enveloppant le verre ensanglanté puis plongea son œil vers Claire. Elle souriait.

— Adieu, papa.

Marcel s'effondra, se vidant de son sang aux pieds de sa fille. Sentant que la vie le quittait peu à peu, il ne voyait pas défiler devant lui ses souvenirs. Juste les bouteilles vides, malheureuses sans alcool et sans mains pour les caresser. Seigneur, qu'il avait soif.

Enveloppant sa main coupée dans un torchon qu'elle trouva parmi les déchets, Claire enjamba le corps encore chaud de son père pour s'arrêter devant la porte fermée de la cuisine. En la regardant, elle ressentit une colère encore plus forte que celle contre son père. Elle haïssait cette porte close de tout son être. Elle fit demi-tour, enjambant à nouveau son père, ne lui accordant pas même un regard. Elle fouilla dans les tiroirs jusqu'à trouver l'attendrisseur à viande et retourna vers la porte qu'elle ouvrit, dévoilant ses gonds. Chaque coup d'attendrisseur qu'elle donna la libérait de ses fardeaux alors que le

métal se tordait et que le bois se brisait sous l'impact. Tandis que la porte s'écrasait par terre, arrachée de son seuil, Claire l'écrasa de tout son poids, à genou sur son bois et frappa, encore et encore, criant toute sa rage.

Sa paume saignait tant elle s'était déchainée, pourtant, elle avait pansé son cœur par la même occasion. Elle abandonna l'attendrisseur parmi les déchets, se releva, éreintée Elle n'avait plus rien à faire ici, plus personne ne pourrait fermer cette porte désormais. Elle s'avança jusqu'au milieu de salon, reprenant son souffle, lorsqu'elle le vit, installée dans le vieux canapé dévoré par les rats. L'adolescent attendait patiemment son tour, et il était arrivé.

Elle s'apprêtait à le questionner sur la raison de sa présence lorsqu'une grosse main ensanglantée se posa sur son épaule. Marcel était debout et sa vie ne semblait pas en danger. Le sang coulait toujours à travers la bouteille enfoncée dans son corps, mais il n'en avait cure. C'est alors que Claire comprit que son père était aussi immortel que tout le mal de cette Terre. La peur l'immobilisa alors que les mains de Marcel trouvèrent la gorge de la jeune femme et que ses doigts commencèrent à serrer.

— Attends, fit l'adolescent. C'est à mon tour, laisse-la.

Les poumons de Claire se remplirent d'air quand, contre toute attente, Marcel se retira, obéissant à son cadet. La psychiatre se retourna vers son *sauveur* qui, d'un geste trop cordial, l'invitait à s'assoir dans le fauteuil en face de lui.

— On a tant à se dire, conclut-il en souriant.

17.

Vincent perdait trop de temps à trouver une place et cela jouait avec ses nerfs. L'après-midi était bientôt terminée, le soleil se couchant à travers les angles et courbures de l'hôpital de Châteauroux. Après son troisième passage devant le parking, le policier remarqua une voiture qui s'échappait de sa place, *BINGO !* Il passa le deuxième, remonta le parking à contre sens et se gara bien trop près de la voiture à sa droite, mais il s'en fichait. Il serait parti bien avant que le stupide propriétaire de cette vieille Fiat Panda ne parte. Claquant sa portière, Vincent s'éloigna de sa voiture sans même penser à la verrouiller, la tête ailleurs. Il réfléchissait à ce qu'il devait faire au sujet d'Annie et Claire, ou du moins comment il devait le faire plus exactement. Alors qu'il traversait l'accueil calme et vide de monde, qu'il gravissait les marches des escaliers trois par trois et qu'il arrivait dans de tristes couloirs à la peinture claire, il savait parfaitement comment il comptait agir. Il passa en revue chaque numéro de chambre qu'il dépassait, 200, 201, 202, 203, jusqu'à arriver à la 211 où il frappa à la porte.

— Oui ? lui répondit une femme de l'autre côté.

Les doigts de Vincent caressèrent la crosse de son arme de poing en entendant la douce voix de son ex-copine avant d'écraser la poignée pour entrer. Il découvrit une femme rousse qui semblait en pleine forme, uniquement vêtue d'une casaque d'hôpital qui dessinait parfaitement le contour de sa poitrine. Discrètement, Vincent humidifia ses lèvres.

— Vincent ! Oh merci t'es vraiment venu !

— Tu peux m'expliquer ce que tu fous à l'hôpital ? T'as pas l'air d'être mal en point.

— Je t'expliquerai en route, fit-elle en se levant, on n'a pas de temps à perdre.

— Et tu comptes sortir comme ça ? Dans cette tenue ?

Alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre le couloir, Annie se ravisa. Vincent n'avait pas tort, elle n'avait même pas de chaussures aux pieds. Elle grogna de frustration à cause du temps qu'elle allait perdre puis, sans faire attention à la paire d'yeux qui la suivait, elle arracha sa casaque en entrant dans la salle de bain. Vincent se mordait les lèvres après avoir aperçu les fesses de la jeune rouquine, avant que celle-ci ne referme la porte entre eux. Annie revint moins de deux minutes dans la chambre, habillée comme à son habitude, prête à

partir.

— C'est mieux comme ça, mentit Vincent qui regrettait l'ancien habit qui dévoilait bien plus de peau.

— Allons-y.

Sans s'arrêter auprès d'une aide-soignante ou d'une infirmière pour prévenir les prévenir du départ d'Annie, ils filèrent à travers le service pour rejoindre les escaliers, l'accueil et le parking. Vincent recula pour qu'Annie puisse ouvrir sa portière à cause de cette maudite Fiat encore garée à côté de lui. La voiture du policier fila à toute vitesse, l'hôpital disparu bientôt derrière les rues qui défilaient et Vincent demanda à sa copilote la destination.

— On retourne aux pompes funèbres.

— Qu'est-ce que Claire est allée branler là-bas ?

— Elle n'y est pas, enfin pas vraiment, elle est juste à côté, dans la maison de son père. C'est compliqué.

— On n'y sera pas avant dix minutes alors j'pense que j'ai droit à une explication Annie.

Elle soupira. Vincent n'avait pas tort, surtout après être venu aussi vite pour les aider alors qu'il aurait pu les abandonner par rancœur. Elle essaya, tant bien que mal, de faire le point, listant tout les évènements notables qui s'étaient produits ces derniers jours. Le comportement de Claire, les apparitions du moustachu et de l'adolescent, les *téléportations* dans des lieux lugubres… Vincent avait écouté sans parler et lorsqu'Annie termina son récit en évoquant le dernier appel de Claire, un lourd silence s'installa dans l'habitacle de la voiture. Le croquemort se rendait bien compte de l'énormité de cette histoire et que si quelqu'un lui avait raconté ce genre de choses la semaine dernière, elle n'aurait jamais voulu y croire. Pourtant c'était la vérité, aussi étrange soit-elle. Elle s'attendait à ce que l'homme silencieux à sa gauche s'énerve, agacé de s'être déplacé pour des *conneries* pareilles, ou bien qu'il se moque, pourtant, il n'en fit rien. Les traits de son visage étaient tirés, traçant une expression bien plus sérieuse que d'habitude.

— Pourquoi vous ne m'avez pas appelé avant ? demanda-t-il simplement. Vous auriez pu prévenir la police.

— Pour dire quoi Vincent ? Même moi quand je t'ai raconté tout ça j'avais l'impression d'être une folle. Déjà quand on vient porter plainte pour violence ou viol on ne nous prend pas au sérieux alors deux femmes qui viennent au poste pour parler de fantômes, tu penses qu'ils le prendraient comment tes collègues ?

— Disons qu'ils auraient une belle anecdote à raconter à toute

la brigade.

— Exactement.

Annie n'avait pas tort, dans ce cas précis, elles étaient livrées à elles-mêmes. Malgré l'incroyable histoire qui venait de lui être narrée, Vincent n'était pas surpris de la situation. D'habitude, il aurait fait demi-tour immédiatement pour emmener Annie au pôle psychiatrique de Gireugne, mais il se rappelait que trop bien de ce qu'il s'était passé dans l'appartement de Claire lorsqu'il avait fait sa petite inspection. Le dégoutant souvenir de la salle de bain lui revenait en boucle dans la tête, soulevant son cœur d'horreur, lui donnant la gerbe. Il l'avait senti depuis le début, cette femme était un nid à problèmes, mais il s'abstenait de le dire à Annie. Elle avait vécu assez de choses comme ça pour qu'un connard vienne ramener son égo. Les pompes funèbres finirent par se dévoiler, Vincent se gara à l'arrière sur le parking de service et demanda à Annie la marche à suivre.

— La maison de Claire est à même pas trois maisons d'ici, indiqua-t-elle en sortant de la voiture, en contrebas de la rue.

— Attends, ce n'est pas la vieille baraque toute déglinguée ?

— Si. Je ne savais même pas qu'elle était au père de Claire quand j'ai commencé à travailler ici. Je… Non, rien.

Elle s'arrêta dans sa lancée, il y avait des choses qu'il valait mieux taire. Comme l'incompréhension d'Annie sur le fait de savoir où se trouvait cette maison. Claire ne lui en avait jamais parlé et elle ne se rappelait pas y avoir mis les pieds malgré ce que la psychiatre ou les pompiers disaient. Alors comment savait-elle que cette maison abandonnée était la bonne avec autant de certitude ? C'était comme si elle était connectée à Claire et que cette dernière lui envoyait toutes les informations nécessaires par télépathie. La maison se dévoila devant eux, comme une tâche sur un vêtement blanc.

La façade n'était désormais plus qu'un amas de bois pourri et de briques ébréchées où des centaines de déchets s'accumulaient au seuil du mur. Les volets, autrefois peints d'un vert éclatant, pendaient de guingois, grinçant sinistrement au gré du vent qui s'engouffrait dans les interstices de la demeure. Les fenêtres, jadis miroirs reflétant les malheurs qui tâchait l'intérieur des murs, étaient désormais des yeux vides, soulignant l'abandon et la désolation qui régnait en ces lieux. Les marches qui menaient à l'entrée étaient fissurées et envahies par la végétation, comme si la nature tentait de reprendre possession de ce qui lui avait été arraché il y a très longtemps. Il n'y avait aucune joie, aucun éclat de vie qui émanait de cette maison : juste la mort et le désespoir.

— Tu veux vraiment aller là-dedans ? demanda Vincent en

déglutissant.

— Pas le choix.

— T'es vraiment amoureuse de Claire, avoues.

— Tu n'imagines pas à quel point.

17.1

L'adolescent regardait Claire sous la visière de sa casquette, amusé. Au plus elle l'observait, au plus la psychiatre trouvait que son comportement avait rajeuni et donnait au garçon l'impression d'avoir cinq ou six ans. Balançant ses jambes de haut en bas, il secouait la tête gauche à droite, fredonnant un air que Claire connaissait par cœur, puisqu'il s'agissait de la mélodie de sa musique préférée. Marcel s'était effacé, presque transparent, et était allé s'assoir sur le canapé au côté du gamin. Sans explication, sa plaie avait arrêté de saigner subitement, comme si le corps de son père ne contenait plus la moindre goutte de sang. Il attendait, les bras croisés, sans protester.

— Pourquoi te caches-tu derrière un voile de mensonges ? lâcha finalement le garçon d'une voix enfantine.

— Que veux-tu dire par là ?

— Oh, tu le sais très bien. Ne joue pas à ce jeu avec moi Claire. Ça, là. Tes beaux habits, tes cheveux bien peignés, ce corps agréable à regarder. Pourquoi tu te déguises ?

La psychiatre ne comprenait pas les propos sans queue ni tête de l'enfant qui se leva en riant. Elle le suivait du regard alors qu'il marchait sur du papier et des dizaines de bouquets de fleurs séchées. Claire se pencha pour ramasser l'une des nombreuses feuilles qui jonchaient le sol avant de s'apercevoir qu'elles étaient presque toutes identiques. C'étaient les répliques parfaites du poème de son frère, où seuls les vers changeaient légèrement pour transformer la symbolique du texte. Contrairement aux deux exemplaires qu'elle avait retrouvés dans son appartement, il y avait ici une centaine de poèmes différents, tous signés de la même main. L'adolescent revient au centre de la pièce en poussant un grand miroir sur roulette, à moitié brisé. Claire laissa tomber l'exemplaire du poème par terre alors que son regard rencontrait celui de son reflet. La psychiatre recula par réflexe, effrayée par ce que lui renvoyait le miroir. L'horrible femme qu'elle avait vue dans la salle de bain était là, dans la même position qu'elle, sur la même chaise. L'adolescent riait, satisfait.

— Voilà ! Affronte ta vérité ! Regarde-toi comme je te vois, moi ! Accepte la véritable Claire !

— Non ! hurlait-elle en détournant le regard. Ce n'est pas moi !

— C'est toi et personne d'autre ! S'il y a bien une seule chose qu'un miroir ne peut pas faire, c'est mentir ! Regarde-toi !

Se levant pour trouver une échappatoire, Claire remarqua le vase qui trônait sur le vaisselier en ruine, au fond du salon. Il était identique à celui de son appartement, il n'y avait aucun doute possible tant il était atypique. S'enroulant sur lui-même, reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avec un soleil en son centre. Elle s'approcha du vase où l'attendait deux tournesols fanés contre un seul encore radieux.

— C'était vous. Depuis le début, mon père et toi. Les tournesols, les poèmes, et tout le bordel dans ma vie. C'était à cause de vous !

— Nous ? s'amusa l'enfant. Comment cela pourrait être notre faute alors que c'est toi qui nous as créés ?

Pour appuyer sa déclaration, l'adolescent ôta sa casquette pour libérer de longs et magnifiques cheveux d'or qui vinrent se poser sur son visage et ses épaules. Son visage boutonneux et masculin retrouva son aspect féminin et enfantin. Claire connaissait cette petite fille qui s'approchait pour venir se tenir à ses côtés. La psychiatre regardait leurs reflets à travers le miroir, il n'y avait aucun doute possible, c'était une réplique de Claire lorsqu'elle n'avait qu'une dizaine d'années.

— Comment ? Comment est-ce possible ? bafouilla Claire en regardant sa version enfant droit dans les yeux.

— Il n'y a que les morts que nous pouvons imaginer à nos côtés.

— Je… je suis morte ?

— Je suis désolée, nous avons perdu trop de temps. Ils arrivent.

Sans avoir le temps de demander plus d'explication, la porte d'entrée s'ouvrit en fracas. Claire se retourna, deux silhouettes se dessinaient à travers la pénombre et la poussière. Ce n'est qu'une fois arrivés dans le salon qu'elle put reconnaitre l'identité des visiteurs inattendus.

— Annie ? Vincent ?

— Salut, Claire, lâcha Annie un peu confuse. Tu ne croyais pas que j'allais te laisser tomber quand même.

Vincent balayait du bout de son arme à feu la pièce, à la recherche d'une cible. Ses yeux fous cherchaient dans le moindre

recoin, dans la moindre fissure, sans même s'arrêter sur Marcel dont l'apparence était pourtant plus qu'effrayante.

— Où est-il ?! criait-il sans pouvoir cacher sa peur.

— De qui tu parles ? répliqua Annie en désignant Marcel. C'est forcément ce type dont je t'ai parlé, qu'est-ce que tu fais ?!

— Marcel ? répondit sarcastiquement Vincent en s'avançant dans la pièce. Il ne me fera rien celui-là !

— Marcel ? releva Annie. Tu le connais ?

— Ta gueule, Annie, putain.

Vincent se tenait devant Claire, en sueur. Ses veines gonflées donnaient à son visage un air bestial et inquiétant alors que ses yeux continuaient à jongler de gauche à droite, comme si à tout moment un monstre allait lui sauter à la gorge.

— Où est-il Claire ?! lui demanda-t-il en posant le canon de son pistolet contre le front de la psychiatre.

— Putain Vincent, qu'est-ce que tu fous ?! hurla Annie en s'approchant.

Un coup de crosse arrêta le croquemort qui s'écrasa par terre, sonné. Vincent envoya son pied contre ses côtes et s'apprêtait à la frapper à nouveau, mais Claire l'empêcha en le poussant.

— Espèce de malade ! fit-elle hors d'elle. Laisse-la tranquille !

La gifle de Vincent était bien plus forte que les coups de poing de Marcel, Claire l'apprit à ses dépens alors qu'elle se retrouvait à son tour par terre. Toutefois, contrairement à Annie, les côtes de Claire furent épargnées. À peine Vincent avait-il levé la main sur la docteure qui braquait son pistolet dans toutes les directions, prêt à faire feu.

— Il n'est pas là, murmura Vincent soulagé. Il n'est pas là !

Claire se redressait sur ses mains, prises de vertiges. Elle ne donnait pas cher de sa peau si ce malade venait à la frapper encore, mais elle n'imaginait pas encore qu'il était capable de causer bien plus de douleur. Vincent riait aux éclats, soulagé, embrassant cette folie pure qui le consumait et ne faisait plus qu'un avec lui.

— Espèce…, essaya Claire de dire. Espèce de taré…

Le policier s'arrêta pour se retourner vers Claire, un sourire meurtrier lui découpant le visage en deux. Il n'avait plus rien à voir avec l'homme qu'il était, comme possédé. Il se rapprocha d'elle, attrapa la masse de cheveux dorés et d'une main, la leva du sol.

— Il n'intervient même alors que je te fais couiner comme une pute, cracha Vincent. Il n'aurait jamais laissé ça impuni, non, non, non ! Pas lui. Ça signifie forcément qu'il n'est pas avec nous ! Je vais

te faire souffrir Claire, comme tu m'as fait souffrir en m'enlevant Annie !

— Non ! protesta Claire avant de recevoir un coup dans le ventre si puissant qu'il lui coupa le souffle.

Vincent la laissa tomber par terre alors qu'il se retournait désormais vers Annie, déboutonnant son jean. Le croquemort était incapable de se défendre, ni même de réagir lorsqu'il tomba sur elle. Elle n'arrivait même à crier quand Vincent arrachait ses vêtements un à un.

— Je vais la baiser devant toi avant de lui exploser le crâne. Je vais te détruire Claire ! TE DÉTRUIRE !

— Arrête !

— Ah ah ah ah ah !!!

— ARRÊTE !!!

Claire tentait de se relever pour venir au secours de celle qu'elle aimait, malgré ses bras qui tremblaient sous son poids, malgré les vertiges et malgré son cœur qui se serrait dans sa poitrine. Vincent n'avait pas encore commencé son horrible méfait, laissant un espoir à Claire d'intervenir à temps. Subitement, alors qu'elle parvint à se dresser faiblement, Marcel l'attrapa par la nuque pour la plaquer contre le sol. Le quintal bien dépassé du moustachu s'installa entre les omoplates de Claire qui, la cage thoracique écrasée, avait beaucoup de difficulté à trouver son souffle.

— Tu dois regarder Claire, l'informa l'enfant alors qu'elle s'assaillait à côté d'elle en tailleur. Moi non plus je ne veux pas voir ça, mais nous n'avons pas le choix.

— Pour…, essayait-elle de dire entre deux respirations, pourquoi ?!

— Parce que l'univers en a décidé ainsi, parce que le cycle doit se répéter, encore et encore, jusqu'à ce que la mort nous prenne.

— Claire ! appela la psychiatre sa version enfant. Je t'en… supplie Claire ! Arrête-le ! Pa…pa ! Papa ! Par pitié !

Prise de désespoir, le docteure lumière ne parvenait pourtant pas à pleurer, ne serait-ce que de colère, de peur ou de tristesse. Vincent était bientôt prêt à briser l'innocence d'Annie alors que le dernier vêtement s'arrachait de sa peau. La tête maintenue vers cette effroyable scène, Claire ne pouvait que fermer les yeux pour s'épargner, mais elle en était incapable.

— Par… pitié ! conjura la psychiatre une dernière fois.

Mais l'enfant ne lui répondit qu'en pleurant, elle aussi incapable de détourner le regard.

— Nathan ! hurla Claire de toutes ses forces. NATHAN !

En entendant ce prénom, comme si la psychiatre venait de lui lancer un sort, Vincent s'arrêta alors qu'il s'apprêtait à pénétrer sa victime. Émanant de l'ombre comme s'il avait toujours été là, Nathan se rua sur le policier, une corde à la main. Plusieurs coups de feu furent tirés par réflexe, mais aucun ne toucha le sombre justicier qui déjà enroulait la corde autour du cou de Vincent.

— Non, attends ! implora Vincent.

Mais Nathan n'avait aucune clémence, dénué de sentiments. Il tira le policier, qui se débattait en vain, à travers la pièce, avant de disparaitre à l'étage. De là où elle était, Claire arrivait à entendre les

ongles de Vincent qui griffaient le parquet avant de s'arracher les uns après les autres. Il eut ensuite un silence qui alourdit l'atmosphère puis l'éclat du verre suivi d'un craquement brutal. À travers la fenêtre du salon, la psychiatre pouvait voir seulement voir le bout des chaussures du policier qui tremblait encore… Vincent avait été défenestré et pendu sans somations, comme s'il n'était qu'une vulgaire poupée. Claire ne put s'empêcher de sourire face à la mort libératrice de ce monstre. Pourtant, le cauchemar n'était pas fini.

Quelques instants plus tard, Nathan descendait les marches, victorieux. La psychiatre n'avait qu'une envie : se lever pour le prendre dans ses bras et le remercier, mais c'était impossible. Marcel ne l'avait pas libéré, au contraire, il avait augmenté la pression sur son corps, si bien que Claire ne pouvait plus parler. Nathan passa à côté d'elle sans intervenir, lui qui s'était juré de la protéger, et s'arrêta au-dessus d'Annie. C'est là que Claire remarqua le sang. Le croquemort avait été touché au ventre par l'une des balles qu'avait tirées Vincent en tentant de se défendre.

— N…ooooon, parvint à peine à murmurer Claire.

Annie, somnolente, tourna la tête vers sa bienaimée pour lui adresser un regard embrumé, lointain. Elle lui offrit un sourire rempli de tendresse et d'amour, qui semblait lui dire *ne t'inquiète pas, tout va bien se passer.* Mais Nathan avait déjà récupéré le pistolet de Vincent et le braquait droit vers le visage de la pauvre Annie.

— L'amour ne survivra jamais, commenta l'enfant en se relevant pour se tenir au côté de Nathan. Il ne peut pas vivre avec nous, pas après tout ce qu'on a subi. L'amour doit mourir Claire.

— Je… t'aime…, déclara Annie.

Puis ce fut la détonation.

…

Claire avait fermé les yeux sans s'en rendre compte, car autour d'elle, tout n'était qu'abysse. Elle ne sentait plus le poids écrasant de Marcel sur elle, ni même l'étau du sol sur sa poitrine. Elle était légère, volatile, si bien qu'elle ne savait même pas si elle était debout sur un sol solide ou si elle planait dans un monde sans matière. Elle erra seule, longtemps, peut-être des années, des décennies, des millénaires. Même avec l'infinité du temps, elle ne perçut pas le moindre rayon de lumière dans ce monde triste et abandonné.

Elle restait alors assise au centre de tout et de rien, quelques fragments de mémoire pour espérer vivre et ressentir encore un peu, avant de s'éteindre à son tour. Sans comprendre pourquoi, un vase apparu à ses côtés, où cinq magnifiques tournesols lui souriaient et un autre fané qui pleurait. Puis, ce fut un livre, un magazine, puis

d'autres. Parfois, elle trouvait même à manger. Un éclat de vie semblait se réveiller chez la jeune femme.

Quelques déchets ici et là l'aidèrent à se créer de nouveaux amis, utilisant les tournesols pour les fabriquer de toutes pièces. Elle trouva une paire de lunettes qu'elle fixa sur la première fleur. En le regardant de plus près, elle revoyait ce monsieur, avec sa moustache démodée et ses lunettes rondes, trop petites pour son visage gassouillé. Qui était-il déjà ? Son père ? Ou bien son éducateur ? Le notaire ? Après tout, il pouvait être ce que Claire voulait, c'était son monde, rien qu'à elle. Elle l'imagina dans toutes ses formes, lui donna le prénom Marcel et lui attribua un but, une mission : il était la pureté que son père lui avait volée durant toutes ces années.

Elle trouva ensuite par terre une casquette noir et rouge qu'elle posa sur le second tournesol. Un nouveau visage lui apparut, comme une tâche puis une silhouette plus nette. Une gamine, aux allures de garçon manqué, malgré ses longs cheveux dorés. Est-ce que c'était elle ? Une amie de l'école primaire ? Ici, dans la pénombre, elle serait l'innocence, celle qui avait été arrachée par violence. Elle l'appela Paul, même si c'était une fille, et lui inventa une nouvelle histoire avant de l'envoyer rejoindre Marcel.

Elle arracha chaque pétale du troisième tournesol, comme s'il s'agissait de cheveux, car il y avait aussi ce grand monsieur chauve, admirable aux premiers abords, cruel au plus profond de l'âme. Claire en était presque sûre, alors que le souvenir d'un manuel de français lui revenait. Il était professeur dans un lycée. Mais ce n'était pas un rôle qui lui conviendrait, dans ce nouveau monde. Elle lui expliqua son nouveau métier de policier, figure protectrice vers qui les victimes pourraient se tourner. Il serait la confiance, mais répondrait au nom de Vincent.

Puis il avait cet être magnifique qui émanait du quatrième tournesol. Claire n'eut rien besoin de faire, les reflets enflammés de la fleur suffisaient. Elle était parfaite. Celle qui était nécessaire pour que le monde soit en équilibre et ne sombre pas dans le noir absolu. Elle avait des cheveux roux, comme le premier amour de Claire, ainsi qu'une gentillesse qui charmerait les cœurs les plus solides. Elle était l'amour propre, mais Claire l'appellerait Annie, car après tout, ce serait plus joli.

Enfin, oubliant le sixième tournesol, il y avait Claire, celle qui résistait. Elle arracha quelques pétales, tordit la tige et froissa la fleur pour se représenter au plus proche de ce qu'elle était. Elle n'avait pas de but, pas de destination, on le lui avait retiré. Elle ne pouvait qu'imaginer une vie qui ne lui appartenait pas. Alors, à l'aide de ces cinq petits tournesols, elle raconta sa propre histoire. Mais pour

commencer un récit, il lui fallait un début, un élément d'accroche qui annonçait un peu la suite des évènements à venir. Elle regarda autour d'elle et trouva, écrit à la main sur une feuille de papier, un magnifique poème qui parlait de tournesols. C'était le commencement parfait pour son histoire.

Les tournesols dansent l'harmonie de la lumière,

Soleil éclatant, ténèbres évitant, comme une prière,

Et viendra toujours le temps où je déposerai,

Dans ta main cette fleur que j'aurai découpée,

Pour que ta lumière la fasse vivre pour l'éternité.

Le début amorcé, elle s'imagina être psychiatre et aider les gens dans le besoin, le super pouvoir de rendre le sourire à ceux qui l'avait perdu. Mais tandis qu'elle en écrivait les premiers chapitres, rien ne se passait comme elle l'aurait imaginé. La pureté n'agissait pas comme elle le devait, elle était même le contraire de ce qu'elle aurait dû être. Elle était souillée et faisait du mal à Claire. Elle comprit donc que le sixième tournesol était important, malgré son aspect. Elle inventa cette dernière existence, celle qui la protègerait plus que tout. Un grand frère, qui serait là, qui prendrait tout le mal à sa place, pour que plus jamais Claire n'ait à pleurer. Elle l'appela colère, mais Nathan sonnait mieux pour être son frère. Pourtant, l'histoire n'était toujours pas aussi belle qu'elle l'aurait voulu. Pourquoi la mort était toujours là ? Pourquoi tout le monde souffrait autant ? Qu'étaient-ce ces souvenirs lointains qui revenaient tout détruire ?

Claire ordonna alors à la colère de tuer Marcel, lui qui avait pris la pureté qui lui avait été confiée. Elle brula son tournesol, et modifia le poème du début de son histoire, qui n'avait plus le même sens.

Claire ordonna ensuite à la colère de tuer Paul, elle qui avait pris l'innocence qui lui avait été offerte. Elle brula son tournesol, et modifia encore le poème du début de son histoire, qui n'avait plus du tout la même signification.

Claire ordonna aussi à la colère de tuer Vincent, lui qui avait brisé la confiance qui lui avait été donnée. Le début de l'histoire n'avait plus d'importance, tout n'était que brouillon et désordre désormais. Elle écrasa sous son pied le tournesol qui ne méritait pas d'être brulé avec les autres.

Mais Claire, même si elle ne le souhaitait pas, ordonna aussi à la colère de tuer Annie, car sans la pureté, sans l'innocence ou sans au moins la confiance pour l'accompagner, l'amour propre n'avait aucun avenir. Elle cassa la tige tendrement et l'installa délicatement sur le

sol, avec elle.

Assise, là, au milieu des cadavres de ceux qu'elle avait créés pour survivre, Claire ne pleurait plus. Il n'y avait plus de larmes, plus de joie, plus de vie, plus de mort. Juste une fin, ni bonne ni mauvaise. La colère lui offrit sa main pour l'aider à se relever, elle l'accepta. Ensemble, ils marchèrent un moment, à travers les ténèbres et les sombres souvenirs. Puis sans s'en rendre compte, la colère avait disparu, sans prévenir, sans faire le moindre bruit. Il ne restait plus que cette corde, avec elle, au centre des ruines de son monde.

Elle la salua en glissant son cou à travers elle.

Puis elle mit fin à cette vie sans but.

Son tournesol n'était plus.

Emilie s'impatientait face à la famille en deuil. Sans savoir pourquoi, elle était ailleurs depuis ce matin, incapable de se concentrer dans son travail. Un décès à l'hôpital la bloquer au bureau pour préparer les obsèques du défunt et alors qu'on lui expliquait les volontés attendues, la gérante écoutait à moitié. Était-ce son instinct qui essayait de lui dire quelque chose ? De la prévenir qu'un drame se préparait à l'horizon ? Elle ne savait le dire. Mais une pensée n'arrivait pas à la quitter : va voir Claire.

Pendant qu'elle faisait signer les papiers au veuf, Emilie remontait le fil des années, retournant à l'époque du lycée. Elle avait toujours eu un petit faible pour cette adolescente blonde, aux airs de garçon à cause des habits qu'elle portait. Souvent la classe se moquait de Claire parce qu'elle n'avait pas d'argent pour bien s'habiller, et même l'été, elle venait avec des fringues qui la recouvraient presque entièrement. Emilie n'aimait pas les brimades que la jeune fille endurait. Elle s'était rapprochée d'elle, pas trop pour que son cœur puisse le supporter, assez pour être considérée comme une amie. Elle se rappellera toujours de ce dernier jour de lycée, entre la première et la terminale, quand elle avait appris que le père de Claire s'était pendu. Emilie n'avait pas pu voir la jeune fille pendant plusieurs semaines, le temps qu'elle se remette doucement auprès Monsieur Gautiron, chez qui elle avait emménagé. Elles s'étaient ensuite retrouvées dans la même classe en terminale, Emilie avait changé d'avis et voulait se rapprocher, oubliant ce que l'on aurait pu penser d'elle. Malheureusement, Claire était distante. Un jour, Emilie avait voulu lui faire un bisou sur la joue, comme ça, sans but précis, et son amie avait fond en larmes avant de partir en courant. Dès lors, Emilie n'avait plus rien tenté, mais ses sentiments eux n'avaient pas changé.

Tout bascula entre elles après que Claire entra à la fac. Emilie gardait encore leur dernier SMS échangé :

« Le notaire veut me voir, jpense c'est pour la maison de mon père. »

Depuis, elle n'eut plus aucune nouvelle, malgré les appels répétés. Elle avait tout simplement disparu. Monsieur Gautiron lui avait expliqué que Claire voulait changer de vie, partir loin de tout ça et oublier son père. Alors que pouvait faire Emilie hormis accepter ? Même si au fond de son cœur, elle aimait toujours Claire, elle ne souhaitait que son bonheur, même s'il se trouvait loin de Châteauroux.

Six années passèrent après le départ de Claire. La jeune fille rousse avait bien grandi et était même devenue la gérante de pompes funèbres, sa plus grande fierté. Le hasard voulait que l'entreprise se situât dans la même rue que de la maison d'enfance de Claire, qui désormais n'était que ruine et désolation. Souvent, Emilie passait devant pour aller travailler, mais jamais elle n'osa en franchir la porte. Elle se rappelait de ce qu'avait fait le père de Claire dans cette maison et même si elle ne croyait pas vraiment aux fantômes, elle ne voulait pas tenter le diable.

Un matin d'hiver, alors qu'elle passait devant cette sinistre demeure, elle entendit pleurer. Son premier réflexe fut de décamper à toute vitesse comme si un esprit vengeur allait l'attraper pour l'entrainer dans l'obscurité, mais quand elle retrouva son sang-froid, elle prit le temps de réfléchir. *Et si ?* Elle attrapa son courage à deux mains et poussa la porte d'entrée qui grinça si fort qu'elle glaça le sang d'Emilie. L'intérieur de la maison était en pire état que l'extérieur. Le sol était recouvert de déchets et d'excréments de rats et d'autres vermines. Pourtant, Emilie n'y faisait pas attention, elle suivait seulement les pleurs qui la conduisaient doucement à travers les couloirs jusqu'au salon. C'est là qu'elle réalisa que son instinct l'avait guidé : Claire était là, au centre de la pièce, à genou dans la saleté, inerte.

— Claire ? avait-elle seulement dit.

Celle qui se redressa pour s'enfuir, effrayée, n'avait plus rien avoir avec la belle jeune fille de son enfance. Ses cheveux étaient presque noirs de crasse, ses ongles cassés, sa peau zébrée de suie, son visage amaigri. Pourtant, Emilie retomba amoureuse une nouvelle fois de ces yeux. Le croquemort essaya de s'approcher de Claire, mais elle n'empirait que la situation.

— Je ne vais rien te faire, c'est moi, Emilie.

En entendant ce prénom, la femme sauvage sembla se souvenir, mais elle ne laissa pas Emilie s'approcher un pas de plus. Claire était brisée. Emilie essaya pendant une heure de communiquer avec elle, mais en vain. Lorsqu'elle retourna aux pompes funèbres, elle appela immédiatement la police, incapable d'abandonner Claire dans cet état. Malheureusement, personne ne se déplaça, car la maison appartenait à la jeune fille et « nul n'avait le droit de lui dire comment vivre ».

Emilie n'abandonna pas pour autant. Souvent, elle venait pour discuter avec elle, lui racontant certaines histoires autour de ses défunts et leurs familles. Elle lui parla surtout de ce qui l'avait marquée, comme de ce veuf effondré, un certain Marcel, avec sa

grosse moustache et ses lunettes rondes rigolotes, qui l'avait bousculé et envoyé par terre, fou de chagrin et de colère, quand Emilie l'emmena voir son épouse. Il avait aussi cet enfant à la casquette noir et rouge qui s'était noyé alors qu'il s'amusait à jeter des cailloux aux gens qui faisaient du canoë sur l'Indre. Claire, quant à elle, se contentait de l'écouter, le regard vague. Emilie ne savait même pas si elle comprenait ce qu'elle disait, et jamais elle ne prononça un seul mot.

Un jour, alors qu'elle faisait du tri chez elle, Emilie s'apprêtait à jeter de vieux magazines avant de se demander s'ils ne pouvaient pas servir à autrui. Claire lui vint immédiatement en tête. Elle les lui avait déposés le jour même et son amie s'était empressée de les parcourir. C'était une victoire pour Emilie.

Presque tous les jours, elle lui apportait à manger, jusqu'à aller lui préparer un poulet frites le dimanche, juste pour la symbolique. Elle ramenait aussi parfois son enceinte et écoutait son groupe préféré, *CLANN*, qui semblait plaire à Claire également, et tout particulièrement leur chanson qui parlait de se relever et de se battre.

Le plus grand progrès de Claire avait été fait récemment, quand Emilie était revenu avec un vase et des tournesols. Elle les avait déposés au centre du salon, à côté de la jeune femme, en expliquant qu'elle trouvait la pièce triste sans fleurs. Accompagnant les tournesols, le croquemort offrit à Claire un poème qui lui était dédié. Il disait :

Les tournesols dansent l'harmonie de la lumière,

Soleil éclatant, ténèbres évitant, comme une prière,

Et viendra toujours le temps où je déposerai,

Dans ta main cette fleur que j'aurai découpée,

Pour que ta lumière la fasse vivre pour l'éternité.

Quand elle revint le lendemain, Emilie avait retrouvé une femme un peu plus vivante dans la vieille maison. Claire s'était amusée à déguiser les tournesols avec de drôles d'accoutrements, l'un avec des lunettes, l'autre avec une casquette, et un autre où elle avait arraché tous les pétales. L'un des tournesols, le plus fragile de tous, avait été retiré du vase et noircissait déjà parmi les déchets. Ce qui était étonnant, c'était cette manière que Claire avait de jouer avec les tournesols comme s'il s'agissait de poupées, mais Emilie se contentait de la regarder avec amour.

Un jour passa et l'ambiance changea. En retournant dans la maison, Emilie retrouva partout sur le sol des feuilles sur laquelle

Claire avait réécrit le poème des tournesols, changeant à plusieurs reprises sa symbolique. Elle trouve même dans la cuisine l'un des tournesols qui avaient été brulés, avant d'en retrouver un second le jour d'après. Emilie trouvait le comportement de la jeune femme aussi étrange qu'inquiétant, mais c'était devenu presque une habitude depuis un an.

La veille de ce rendez-vous interminable aux pompes funèbres, Emilie ignorait ce qu'avait pu faire Claire, retenue par ses obligations professionnelles. Était-ce cette absence qui la rongeait ? La culpabilité de ne pas avoir pu rendre visite à Claire alors qu'elle le faisait chaque jour depuis plus d'un an ? Elle le supposait.

La famille quittait son bureau bien trop lentement et même si elle leur souriait, elle leur hurlait intérieurement de se dépêcher. Quand ils eurent quitté le parking, elle ferma la boutique, enfila son manteau et se précipita dans la rue en direction de la maison. Dans la rue, alors qu'elle empressait le pas, elle sentait dans le creux de son ventre qu'elle devait se dépêcher, car quelque chose n'allait pas. À peine avait-elle passé la porte qu'elle sentait le parfum d'un malheur venir à elle. Alerte, Emilie se mit à courir dans l'entrée et se précipita dans le salon.

Claire était là, suspendue au bout d'une corde.

— Non !!! hurla Emilie.

Elle se hâta, attrapa entre ses bras les jambes de Claire pour la soulever et ainsi détendre la corde autour de son cou. Le silence brisa les oreilles d'Emilie qui suppliait l'univers entier de ne pas être arrivé trop tard, quitte à offrir son âme. Soudain, une longue inspiration lui fit remercier le ciel. Du bout de son pied, elle fit glisser une table basse jusqu'à elle pour grimper dessus et atteindre l'installation mortelle que Claire avait préparée pour mettre fin à ses jours. Délicatement, de peur que la nuque ne soit touchée, elle desserra le nœud et glissa la corde par-dessus la tête de Claire dont le souffle grinçait telle une porte de prison.

— Pourquoi Claire ?! demandait Emilie en pleurant. Pourquoi tu as fait ça bon sang ?!

Elles pleuraient désormais toutes les deux, en chœur. Emilie l'allongea sur le canapé et alors qu'elle s'apprêtait à s'éloigner pour appeler les secours, Claire attrapa son visage entre ses mains, plongeant son regard dans celui du croquemort. Emilie eut l'impression que son amie recouvrait la vue et revoyait un visage qu'elle avait connu de très nombreuses années auparavant.

— Annie… ? l'appela Claire.

— Presque, lui répondit-elle en lui caressant le visage à son

tour, c'est Emilie.

— Je ne veux pas vivre… Laisse-moi partir.

Le croquemort retenait une nouvelle crise de larmes. Elle savait très bien que c'était égoïste d'empêcher Claire de se suicider. La vie de cette dernière lui appartenait, et si elle ne trouvait plus aucune raison de vivre, qui était Emilie pour lui dire de persévérer ? Mais accepterait-elle réellement que Claire quitte définitivement son quotidien, maintenant qu'elle était revenue ? *Oui.* La jeune blonde allongée sur le canapé n'était que l'ombre d'une existence qui avait été brisée, Emilie n'avait aucun droit de l'obliger à souffrir ici-bas. Mais pour accepter son départ, elle avait besoin de savoir.

— Je vais même t'aider, lui promit Emilie, mais est-ce que tu peux me raconter tout ce qui s'est passé ? J'ai dois savoir Claire, s'il te plait.

Le regard de Claire était fuyant, comme si une quelconque issue pouvait se présenter à elle, mais quand elle remarqua la sincérité dans les yeux d'Emilie, elle comprit sans avoir à parler. Elle ne pouvait pas partir comme ça, elle lui devait la vérité, surtout à elle plus qu'à quiconque. Elle hocha la tête, Emilie la remercia avant d'aller s'assoir sur la chaise, à côté. Un court silence laissait un mystère s'épaissir avant que Claire ne commençât à ouvrir totalement son cœur.

— J'ai toujours voulu avoir un grand frère. Grand et gentil, qui m'aurait toujours protégé. Mais j'étais seule avec papa, comme maman était morte en me mettant au monde… Au début, il buvait juste et me criait dessus, mais il a commencé à me frapper. Encore, et encore, et encore, de plus en plus fort, toujours plus fort ! Parfois, je sentais même mes os craquer sous ses coups et la douleur m'empêchait de dormir le soir. Tous les soirs, papa me battait, et ça, pendant des années. Je devais cacher mes bleus sous mes vêtements, il m'avait dit qu'il me tuerait si quelqu'un remarquait les marques sur ma peau. Vers la fin du collège, à force de me faire frapper, je me suis habituée à la douleur. C'était toujours douloureux, mais j'avais trouvé mon exutoire. Je pouvais entendre l'Indre couler, à travers la fenêtre de la cuisine, alors quand mon père me frappait, je me concentrais sur le bruit de l'eau, ça me permettait de m'évader et de moins souffrir. Donc avant que papa ne m'emmène dans la cuisine, je faisais toujours attention que la fenêtre soit ouverte. Mais papa, il n'a pas apprécié que je ne souffle plus comme avant alors… alors… Il m'a forcé à me déshabiller. Il me faisait des trucs justes avec ses bouteilles au début, et après avec ses mains avant de me violer tous les soirs, sans exception. J'aurais pu le supporter, j'aurai pu ! Mais ! Mais il fallait qu'il ferme cette fenêtre ! De peur que les voisins n'entendent ses gémissements et mes pleurs ! Je n'avais plus rien ! Plus rien pour ne

pas penser, pour ne comprendre qu'il me volait ma pureté et mon innocence ! J'ai créé Alan à ce moment-là, j'étais obligée. Quand papa me frappait et baissait ma culotte, ce n'était pas moi qui subissais tout ça, mais Alan, mon frère imaginaire. Mais Alan était en colère, très en colère, et de nombreuses fois, il a essayé de tuer mon père.

Claire prit une grande inspiration alors qu'Emilie écoutait attentivement le récit dramatique. Elle n'avait pas imaginé un seul instant de l'immensité des peines de la jeune femme.

— En rentrant du lycée, le premier jour des vacances, j'ai retrouvé papa pendu dans le salon. J'aurais dû être contente, j'étais libérée de lui, plus jamais il n'allait me frapper ! Mais Alan était en colère !!! C'était lui qui voulait le tuer, et mon père lui avait arraché ce plaisir ! À cause de ça, je n'ai jamais réussi à accepter son départ et tous les soirs, la colère d'Alan m'empêchait de dormir. Tu te rappelles Monsieur Gautiron ?

— Notre prof de français ? Celui chez qui tu as vécu pendant deux ou trois ans ?

— Oui… Grâce à lui et sa gentillesse, Alan s'était calmé. Ça a pris du temps, beaucoup de temps ! Pendant des mois, je pleurais de colère dans mon lit et hurlait dans mon coussin. Puis un jour, il était parti. C'était les plus belles années de ma vie, Emilie, les plus belles… Mais un jour, le notaire m'a appelé.

— Le jour où tu as disparu.

— J'avais enfin hérité de la maison, je pouvais y vivre, l'enquête était terminée, la succession bouclée. J'avais tout sauf envie de venir ici, mais Monsieur Gautiron avait fait tant pour moi… Je ne sais pas s'il avait prévu depuis le début de faire ce qu'il a fait, ou si c'est mon départ inattendu qui lui a retourné le crâne, mais il est entré dans ma chambre pendant que je dormais et… Il a fait comme mon père.

— Claire, mon dieu…

— Quand il a fini ce qu'il avait à faire, il m'a ordonné de partir. Il ne voulait pas une souillée à sa table selon lui. Ah ah, il ne savait même pas qu'il en avait une depuis le début ! C'est drôle quand on y pense ! Pas vrai… ? Du coup, j'ai fait mes valises, et j'avais nulle part où aller, sauf ici, dans cette maison.

— Tu veux dire que… Tu étais ici depuis toutes ces années ?

— Bien sûr.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Monsieur Gautiron m'avait dit que tu étais partie pour recommencer ta vie.

— Alan était revenu, et il ne voulait pas que je ne voie qui que

ce soit. C'était l'ordre numéro un, on se coupe du monde comme ça personne ne pourrait nous faire de mal. Mais la colère d'Alan était bien trop grande pour que j'arrive à la contrôler, alors tous les soirs, il explosait et dévastait tout.

— C'est pour ça que la maison est dans cet état.

— Oui… Je n'avais pas le droit de ranger derrière lui, je n'avais même pas le droit de prendre soin de moi, car d'après lui, je devais être la plus repoussante possible. Comme ça, personne ne voudrait de moi. Et tu es arrivée. Alan était très en colère, très très en colère, mais comme tu étais une fille, bah il m'a laissé te voir. Je n'avais juste pas le droit de te parler, Alan m'obligeait à me taire. J'ai essayé Emilie… J'ai essayé pour toi…

Claire éclata en sanglots et chacun de ses mots était désormais coupé par des pleurs et des gémissements de désespoir. Emilie ne pourrait jamais oublier cette scène, car elle avait découvert à quoi pouvait ressembler la tristesse à l'état pure.

— Je me suis dit qu'avec toi, je n'aurai plus eu besoin d'Alan ! Que je retrouverai ma pureté, mon innocence et la confiance que j'avais perdues ! Je me suis battue contre Alan, encore et encore ! Il avait presque cédé, mais comme tu n'étais pas venue me voir hier… J'ai cru que m'avais abandonné. Que tu en avais marre de moi et que tu ne reviendrais plus jamais.

— Oh Claire… Ce n'était pas ça…

— J'étais encore toute seule et j'avais peur ! Alan m'a fait comprendre que je n'aurai pas dû me tourner vers toi et que je ne pouvais faire confiance à personne… Alors, je me suis dit que je n'avais qu'à faire comme mon père, mais tu as tout gâché.

— Claire...

— Non !!! Ne me dis pas des conneries du genre que la lumière est au bout du tunnel, que c'est qu'un orage ou que de belles choses m'attendent !!! Pas après ce que j'ai vécu ! Comment pourrais-je vivre normalement alors qu'ils m'ont tout prit !!! Tout !!! J'étais qu'une putain de gamine, putain de putain de putain de bordel de merde !!! C'était mon père, et j'aimais Philippe comme mon nouveau père !!! Tout le monde me fait du mal, même Marcel, même Paul, même Nathan, même Annie !!! Je veux juste que tout ça s'arrête ! Arrêter de me demander ce qu'il se passera demain ou comment la vie trouvera le moyen de me torturer ! JE VEUX QUE TOUT S'ARRÊTE !

— Claire…

— TAIS-TOI ! VA T-EN !!!

— Je vais partir, promit Emilie en se levant.

Le croquemort décala la table basse et apporta une chaise qu'elle trouva au fond du salon. Elle l'installa sous la corde et, alors que Claire s'était levée à son tour, Emilie trouva son téléphone dans sa poche. Quelques instants après, une musique commença, celle que Claire préférait de *CLANN. Arise.*

♫ Comment as-tu l'air si belle et si brillante,

Sous le couvert du chagrin ? ♫

Emilie posa le téléphone sur la chaise sous le regard surpris de Claire qui ne parvenait pas à comprendre la manœuvre du croquemort.

♫ Regarde ces ailes, tu es faite pour voler.

Coupées avant de pouvoir savoir. ♫

— Je vais sortir et te laisser faire ce que tu as à faire, l'informa Emilie. Ou j'attendrai que tu me rejoignes, là, dehors, loin de tout ça. Si jamais une partie de toi, ne serait-ce qu'une infime partie, pense que tu pourrais retrouver un semblant de bonheur avec moi, alors tu me trouveras dehors, devant cette maison où j'aurai dû venir t'arracher il y a des années.

♫ De quoi as-tu peur ?

Ne te cache pas,

Romps avec ces chaines. ♫

— Alan ne voudra…, commença Claire.

— Alan peut venir lui aussi. Marcel, Paul, Annie. Nous vivrons tous ensemble, et j'essayerai de rendre heureux chacun d'entre vous. Sans exception. Claire, je ne pourrais jamais te rendre ce qu'on t'a volé…

♫ Lève-toi et vise

Tu n'as pas besoin d'errer,

Dans ces salles de solitude. ♫

— … mais je peux te donner d'autres choses. Si ta pureté n'existe plus, je peux t'offrir mon respect.

♫ À l'heure la plus sombre,

Souviens-toi,

Je répondrais. ♫

— Si l'innocence de ton enfance s'est envolée, je peux te promettre de te protéger dans la sagesse de la vieillesse.

♫ Quel genre de sort nous arrive-t-il ?

Reste avec moi, vois-tu ?

Les marées bougent pour nous.

— Si la confiance est brisée, je prendrai le temps chaque jour pour la recoller.

♫ Rien n'est trop tard pour te guérir,

Voici la clé pour être libre ♫

— Et si tu ne t'aimes plus, alors je t'expliquerai pourquoi moi je t'aime.

♫ Pardonner. ♫

Entre les deux femmes, la corde dansait silencieusement, de gauche à droite, passant devant leurs regards croisés. Claire pouvait lire la sincérité dans les yeux d'Emilie, mais Alan hurlait au plus profond de son être. Elle ne devait pas l'écouter, elle ne devait pas la croire. Le croquemort s'approcha soudainement d'elle, balayant la corde et l'embrassa avec tout l'amour qu'un univers pouvait contenir.

♫ Ne verse plus de larmes

Si justes et si brillantes

Il est maintenant tant de se battre

Lève-toi vers la lumière. ♫

Et quand leurs lèvres se détachèrent, Emilie respecta sa promesse et s'échappa de la pièce, laissant Claire seule avec la faucheuse. *Après tout, pourquoi pas ?* Mais il n'y avait aucun espoir, un jour, Emilie lui ferait du mal, c'était la causalité.

♫ Tu n'as pas besoin de te plaindre

Pour l'innocence perdue

L'enfant est toujours à l'intérieur

Attendant juste de se réveiller. ♫

Claire monta sur la chaise chancelante, le cœur vide.

♫ Ce n'est pas fini. ♫

Elle passa la corde à son cou.

♫ Pas fini. ♫

Un battement résonna dans sa poitrine.

Il y avait-il vraiment de l'espoir ?

FIN

ÉPILOGUE

— Je suis sûr que vous y arriverez, croyez en vous, autant que moi, je crois en vous.

— Vous le pensez vraiment, docteure ?

— Oui, vous êtes bien plus fort que vous ne le pensez.

Gilles se releva et remercia la psychiatre chaudement. Il la félicita encore une fois pour le magnifique ouvrage qu'elle avait écrit et qui avait poussé le quinquagénaire à prendre rendez-vous chez elle. Gênée par tant de la flatterie, elle le remercia avant de l'inciter doucement à sortir du bureau. Quand enfin elle fut seule, elle s'effondra dans le canapé où l'homme s'était allongé auparavant.

— Pfiouuuuuu…

La semaine avait été chargée en émotions, aussi positives que négatives. Gilles était son dernier rendez-vous de la matinée, avant de reprendre à 14 heures. Une pause déjeunée était plus que la bienvenue pour se ressourcer. La psychiatre profita de ces quelques instants de calme pour fermer les yeux et se reposer avant que la sonnette de l'accueil ne brise sa sieste à peine commencée. Moins de dix secondes plus tard, une petite princesse aux boucles rousses entrait en trombe dans le bureau.

— Maman ! s'écria-t-elle avant de sauter sur la docteure.

— Coucou ma puce ! répondit-elle en l'accueillant dans ses bras.

— Désolée, fit une belle femme rousse en entrant dans le bureau à son tour, Lila en tenait plus en place.

Le croquemort s'approcha du canapé et se pencha pour déposer un tendre baiser sur les lèvres de Claire.

— Et moi ? réclama Lila. Et moi ?

Emilie embrassa sa fille sur le front en riant avant de sortir de son sac à main un épais livre tout neuf. Sur la couverture noire, un vase, où cinq tournesols dorés enveloppaient un pauvre tournesol fané, habillait presque seul l'ouvrage. Le titre *Anhédonie* occupait le reste de l'espace, souligné par le nom de l'autrice *Claire Dupuis.*

— Tu peux me signer ça avant qu'on parte mon cœur ? demanda Emilie alors que Claire se redressait avec sa fille.

— Oh non, mamour… Mon livre est sorti depuis une semaine et je n'ai pas arrêté d'en signer à chaque patient que je recevais. J'ai

l'impression de faire que ça. C'est pour qui ?

— Ta plus grande fan.

— Qui ça ?

— Bah moi, évidemment.

Claire réalisa qu'elle n'avait même pas offert d'exemplaire à son épouse, alors que cette dernière avait participé activement à l'écriture de ce dernier. Sans Emilie, il n'y aurait jamais eu *Anhédonie,* c'était même qui l'avait incité à commencer à écrire pour raconter son histoire. Claire ne put contenir quelques larmes de joies et de reconnaissance avant d'enlacer Emilie qui lui rendit son amour.

— Poooooahhhh ! exprima Lila son dégout. Vous êtes amoureuses !

Les mères de la petite fille de 4 ans rirent en cœur avant de se libérer. Claire murmura un merci discret à sa femme avant de lui signer son livre. Elle le lui rendit, mais Emilie le reposa sur la table basse.

— Je le récupèrerai en revenant, il pèse un âne mort dans mon sac. On va manger ensemble en ville ?

— Ouais ! s'exclama Lila. Resto ! Resto ! Resto !

— Aller, céda Claire, pourquoi pas !

Liées toutes les trois en se tenant la main, elles partirent du bureau, abandonnant ne serait-ce que deux petites heures le livre qu'Emilie avait laissé ouvert, la dédicace de sa femme regardant le plafond. Elle avait écrit :

Merci de m'avoir montré que même les ténèbres méritaient d'être aimées.

Merci de m'avoir montré qu'il n'y avait que moi qui pouvais les éclairer.

Je t'aime, plus que tout au monde.

Ta femme Claire.

À toi qui lis en cet instant ces quelques mots
Je sais que cela peut être dur et insupportable
Et je ne te dirai pas que tout va s'arranger.
Mais il y a une lumière pour nous tous, quelque part.
Alors, lève-toi et cherche là où est ta véritable place.

….

Ce livre est pour toutes ces âmes brisées qui recherchent la lumière dont on leur a privé.

Remerciements :

Je tiens à remercier de tout cœur ces quelques lumières qui auront su, à leur manière, guider mes pas lors de l'écriture de ce roman :

Stacy, Jennifer, Alexandra, Joanna, Aurélie, Linda, Loïc et ma femme Sophie.

Cette histoire ne serait pas ce qu'elle serait sans vous.